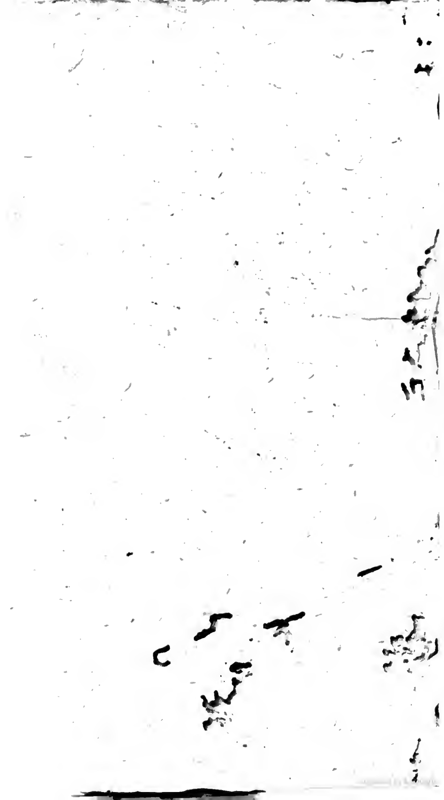


LA
DEVOTION
RECONCILIEE
AVEC L'ESPRIT.

Par M. de POMPIGNAN, *Evêque du Puy.*

NOUVELLE EDITION,
Exactement Revuë & Corrigée.





A MONTAUBAN,
Chez TEULIERES, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LV.
Avec Approbation & Privilége.





LA DEVOTION
RECONCILIE'E
AVEC L'ESPRIT.

DE toutes les perſécutions que la piété Chrêtienne éprouve de la part des hommes, la plus dangereuſe eſt le mépris & la dériſion. La vertu condamne le monde, & le monde cherche à ravaler la vertu. Si ce projet pouvoit réuſſir, il n'en faudroit pas davantage pour anéantir la piété; car elle ne ſeroit plus digne de nos vœux & de nos recherches, dès qu'elle auroit ceſſé de mériter noſtre eſtime; & puiſqu'il faut l'acquérir par de pénibles tra-

vaux, qui voudroit acheter à ce prix l'opprobre & l'avilissement?

Les hommes dégradent ce qu'ils méprisent, jusques dans les noms qu'il lui donnent. La science est pédanterie, pour les partisans de l'ignorance; la philosophie qui aime le loisir d'une vie solitaire, est misanthropie, pour les personnes livrées sans réserve aux plaisirs, aux affaires, au commerce du monde; & la piété, pour ses ennemis, n'est que *dévotion*. Qu'entendent-ils par ce terme, & quelle idée se forment-ils des Dévots? Ils leur reprochent des vices dans le cœur, & des défauts dans l'esprit. J'abandonne aux Prédicateurs l'examen du premier de ces reproches, & la réfutation des vaines conséquences qu'on tire contre la piété chrêtienne, des foiblesses, vraies ou prétendues, de ceux qui portent le nom de Dévots. Je me renferme dans les défauts de l'esprit; & en adoptant le langage du monde, j'entreprens de venger la *dévo-*

tion de l'injuste mépris de ses censeurs.

L'esprit tient le premier rang parmi les dons de la nature. Il n'en est point dont la possession flatte plus agréablement l'amour propre, ni dont la privation fût plus humiliante pour lui, si l'amour propre pouvoit renoncer de bonne foi à toute prétention sur les avantages de l'esprit. C'est par une suite de cette admiration pour l'esprit, dans laquelle il y a sans doute beaucoup d'excès, que les ennemis de la dévotion ont crû la rendre souverainement méprisable, en l'accusant de rétrécir, d'abaisser & d'éteindre même l'esprit. Pour juger de cette accusation, & pour traiter aussi cette matiére avec ordre, il faut parcourir successivement les différentes espèces d'esprit. Il n'en est aucune où la dévotion, si l'on écoute nos adversaires, n'ait des torts essentiels. Quand on voudroit les leur avouer, leur dégoût pour elle en seroit-il mieux fondé? Il suffit à la dévotion de marquer à

l'homme ſes devoirs, de le rapprocher de Dieu, de lui frayer le chemin du véritable bonheur. Avec de telles prérogatives elle peut ſe paſſer de toutes les autres. Mais il eſt difficile de ſe perſuader que des talens émanés de Dieu ſoient incompatibles avec le plus précieux de tous ſes bienfaits. Examinons donc ſi la dévotion eſt oppoſée à l'eſprit des belles lettres, à l'eſprit des ſciences, à l'eſprit de gouvernement, à l'eſprit des affaires, à l'eſprit de ſociété. Juſtifier la dévotion ſur tous ces points, c'eſt, ſi je ne me trompe, la réconcilier parfaitement avec l'eſprit.



L'ESPRIT

DES BELLES-LETTRES.

LES cenſeurs les plus outrés de la dévotion ne refuſent pas apparemment à tous les Dévots des talens naturels pour les belles lettres. Ils ne leur conteſtent que l'uſage & l'application de ces talens. Ils ſoûtiennent que la dévotion, dans un homme qui s'aſſujettit ſcrupuleuſement à ſes loix, amortit le feu du génie, émouſſe la pointe de l'eſprit, enchaîne l'imagination. Et de cet état d'engourdiſſement, où ils ſuppoſent qu'un Dévot ſe réduit lui-même, ils concluent que les talens qu'il peut avoir pour les belles lettres, deviennent inutiles.

Eſt-ce à l'égard de l'éloquence, l'une des principales parties de la littérature, que la dévotion mérite ce reproche? Quelle oppoſition voyons-nous entre les

préceptes de *Cicéron* & de *Quintelien* sur l'art oratoire, & les plus austéres maximes de l'Evangile ? Toutes les vertus que ces deux grands maîtres exigent d'un Orateur, la probité, l'amour du bien public, la fermeté, le désintéressement, ne sont-elles pas affermies & perfectionnées par le Christianisme ? Toutes les régles qu'ils prescrivent pour parvenir au but de l'éloquence, qui est de persuader, ne peuvent-elles pas être connues & mises en pratique par un homme qui joint aux sentimens de la piété Chrétienne des dispositions naturelles pour l'éloquence ? Rien ne l'oblige dans ses principes, à retrancher de ses discours le style qui attache, les raisonnemens qui convainquent, les mouvemens qui entrainent. Pour ce qui est des sujets sur lesquels l'éloquence peut s'exercer, la dévotion lui laisse ceux que les Orateurs de Rome & d'Athénes ont traités avec plus de succès, la dé-

fenſe de l'Etat, la protection du bon droit ou de l'innocence, l'éloge des grands hommes; & à ces ſujets profanes, quoique intéreſſans & legitimes, elle ajoûte les vérités ſacrées, qui ouvrent le vaſte & le plus noble champ au talent de la parole.

C'eſt ici, dira-t-on, que les maximes de la dévotion contrediſent les préceptes de l'éloquence. Car la dévotion, ſi elle eſt ſincère, ne cherche pas l'eſtime & les applaudiſſemens des hommes. Elle craint pour elle-même le poiſon des louanges, & pour ceux qui l'entendent, le charme ſéducteur de l'éloquence. Elle ne veut pas pour une chimerique récompenſe, haſarder le prix ineſtimable que Dieu prépare à ſes travaux, ni ſubſtituer un frivole amuſement à l'attention ſérieuſe que ſes auditeurs doivent aux vérités Chrétiennes. Elle exige d'un Orateur qu'il prêche Jeſus-Chriſt, ſans ſe prêcher lui-même, & qu'il excite par ſes diſcours des

gémiſſemens plûtôt que des acclamations.

Si ceux qui parlent ainſi rendent juſtice à la dévotion, ils ne connoiſſent guère l'éloquence. Quelle opinion ont-ils de ce ſublime talent, lorſqu'ils en bornent tout le fruit à la réputation de l'Orateur, & à l'amuſement de ſon auditoire? Eſt-ce là ce qu'en ont penſé les Payens eux-mêmes, éclairés par les ſeules lumières de la raiſon? Qu'on conſulte leurs plus habiles Rhéteurs; &, ce qui eſt d'un tout autre poids, qu'on jette les yeux ſur les chefs-d'œuvres de leurs Orateurs: Y trouvera-t-on que l'éloquence conſiſte à détourner ſur celui qui parle l'attention de ceux qui l'écoutent? Qu'eſt-ce qui paroît occuper *Démoſthéne*, dans ces immortelles Philippiques dont *la rapide ſimplicité* touchoit plus M. de *Fénélon*, * que *l'art infini & la magnifique*

* Lettre à l'Academie Françoiſe.

éloquence de Cicéron ? Eſt-ce ſa propre gloire ? Non : c'eſt le danger que court ſa patrie , l'ambition & les progrès du Roi de Macédoine , la ruine prochaine de la liberté : voilà ce qui l'anime, ce qui le transporte, hors de lui-même, & ce qui tire de ſon cœur, plûtôt que de ſa bouche, ces véhémentes exhortations qu'il adreſſe aux Athèniens. Inſenſible à leurs applaudiſſemens, il ne leur demande que le ſalut de l'état , & l'Orateur diſparoit pour ne laiſſer voir que le citoyen. *Cicéron*, quoiqu'avec moins de force & d'énergie, a connu, comme *Démoſthéne* , le véritable uſage de l'éloquence. Ils ſavoient l'un & l'autre que l'art devient ſuſpect, & dès-lors inutile ; quand il ſe montre avec affectation, & qu'il n'eſt réellement admirable, que lorſqu'il ſe rapproche tellement de la nature, qu'on peut le confondre avec elle. Ils n'avoient garde d'avilir le talent de la parole, en ne l'employant qu'à ſatis-

ſatisfaire une vaine curioſité ; & ils auroient crû trahir un devoir eſſentiel de leur miniſtére, s'ils euſſent plus penſé à faire valoir leur eſprit que la cauſe qu'ils ſoûtenoient.

On me répondra qu'en paroiſſant ainſi renoncer à l'admiration publique, ils ne l'obtenoient que plus ſûrement, & qu'ils connoiſſoient bien la route qui devoit les conduire au terme qu'ils déſiroient. J'en conviens, & j'ajoute que la dévotion inſpire des vûes plus ſaintes à l'Orateur qu'elle fait parler. Mais les motifs ſupérieurs du Chriſtianiſme, loin de nuire à ſon éloquence, lui donnent une perfection qu'elle n'auroit pas. Si dans une cauſe purement humaine, il faut être vivement pénétré des ſentimens qu'on veut communiquer à ſes auditeurs : s'il faut s'oublier, & ſe faire, en quelque ſorte, oublier ſoi-même, pour rappeler tous les eſprits à l'objet unique qu'on leur préſente, combien cette diſpoſition eſt-elle

plus néceſſaire en plaidant la cauſe de Dieu & celle de ſon Evangile ? C'eſt alors qu'un Orateur doit être touché & convaincu le premier, pour convaincre & pour toucher les hommes. Ses expreſſions n'en feront que plus intéreſſantes, lorſquelles couleront de ſource ; ſes preuves n'en ſeront que plus ſolides, après avoir été long-temps & profondement méditées ; & les figures qu'il employera dans ſes diſcours, n'en feront que plus vives ou plus pathétiques, ſi elles ſont des tranſports de ſon zèle, & non des jeux de ſon imagination.

Il reſte encore une difficulté. Cet art, m'objectera-t-on, que vous admettez dans l'éloquence, eſt caché, mais il eſt réel. C'eſt une imitation de la belle nature, mais le fruit d'un long & pénible travail. Que n'ont pas fait ces deux Orateurs célébres que vous venez de citer, pour développer leurs talens, ou

pour ſurmonter les obſtacles qu'ils trouvoient en eux-mêmes à la perfection de l'éloquence ? Quels efforts pour exceller dans le geſte & dans la prononciation ! quelle ardeur à prendre les leçons des meilleurs maîtres de leur temps, & à étudier les grands modelles qui les avoient précédés ! quelle application à remplir leur eſprit de toutes les connoiſſances néceſſaires à un Orateur ! quelles ſueurs enfin, & quelles veilles dans la compoſition de ces harangues qui devoient être ſi déciſives pour leurs cliens ou pour la république ! Or la dévotion peut-elle ſe réſoudre à mettre tant d'art dans ſes diſcours ? peut-elle employer tant de moyens humains, lorſqu'elle attend tout du Saint-Eſprit ? Plus le piége qu'on tend aux auditeurs dans les beautés nobles & dans les graces naïves de l'éloquence, eſt adroit & bien préparé, moins il eſt conforme aux vûes de la dévotion. Elle ne prétend point faſciner les hommes,

ni devoir au ſecours de l'éloquence le ſuccès de ſes prédications. Elle leur expoſe la vérité, non ſeulement ſans fard, mais ſans aucune parure, perſuadée que la vérité, ſurtout celle qui eſt ſurnaturelle & révélée, n'a beſoin que d'elle-même pour entrer dans les cœurs, & qu'ils ſeroient indignes de la recevoir, s'ils exigeoient qu'on la leur préſentât avec des agrémens qui lui ſont étrangers.

Ici nos adverſaires traveſtiſſent la dévotion, pour la rendre incompatible avec l'éloquence. C'eſt le fanatiſme qu'ils nous dépeignent, au lieu de la vraie piété. Car quel autre nom peut-on donner à ce zéle aveugle & biſarre qui par reſpect pour le Saint-Eſprit, rejette, en prêchant l'Evangile, tous les moyens naturels? On cite l'exemple des Apôtres. Mais pour s'interdire, comme eux, *les paroles perſuaſives de la ſageſſe humaine* *,

* *Sermo meus & prædicatio mea non imperſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis, ſed in oſtenſione ſpiritûs & virtutis.* I. Cor. 2. 4.

il faut pouvoir, comme eux, soûtenir ses discours par *des effets visibles de l'esprit & de la puissance de Dieu.* Le † don des miracles étoit leur éloquence, plus efficace sans doute & plus convaincante que celle des *Platons* & des *Démosthénes*: & lorsqu'on aura la premiére, saint *Chrysostome* § consent volontiers qu'on renonce à la seconde. Mais au défaut de ces graces privilégiées qui attirérent à la prédication des Apôtres tant d'éclat & d'autorité, saint *Chrysostome* admet l'éloquence dans un Orateur Chrétien, non seulement comme per-

† *Facultatem ille* (Paulus) *obtinuit orationis facultate multò præstantiorem ac longè potentiorem. Ostendens enim se se tantùm ac tacens dæmonibus formidabilis erat.* S. Chrys. *de Sacerdot.* Lib. 4. Cap. 6.

§ *Veruntamen si contigerit nos aliquid posse in signis per nos edendis, sermonis hujus studio non æquè erit nobis invigilandum. Sin ne ullum quidem virtutis illius vestigium in nobis relictum est, ac multi undique assiduè imminent adversarii, superest necessariò ut nos hoc sermone armemus muniamusque, simul ut ne adversariorum telis feriamur, simul ut illos magis feriamus.* Ib. cap. 4.

mise, mais comme très-salutaire. Et si l'on répond qu'il avoit quelque intérêt à penser ainsi, je l'avouerai, pourvû que l'on m'accorde que son exemple est une preuve sans réplique, qu'on peut allier la plus sublime éloquence avec le zèle le plus pur & la plus haute piété.

Pour mettre dans tout son jour la pensée de ce saint Docteur, & pour remonter jusqu'aux principes de cette matiére, distinguons les tems & les circonstances. Le Christianisme devoit porter dans son établissement & dans ses progrès, des marques certaines de sa divinité. Aucun secours humain n'entroit dans ce plan, & Dieu jaloux de sa gloire ne vouloit pas donner plus de part à l'éloquence dans la fondation de son Eglise, qu'à la force, au crédit, aux richesses & à la science. Il n'est donc pas surprenant que les Apôtres, dépourvûs de toutes les qualités extérieures que le monde admire, n'eussent pas le talent de la parole.

On eût pû attribuer à ce talent le succès de leur ministère, & il faloit qu'une religion combattue par les passions, qu'elle condamnoit; par la superstition, qu'elle venoit détruire; par la sagesse du siécle, qu'elle vouloit confondre; par l'autorité, qui se croyoit intéressée à sa ruine; par la terre & par les enfers, ligués contr'elle, n'opposât à de si puissantes attaques les armes les plus foibles selon la nature, & ne triomphât de ses ennemis que par une protection manifeste du ciel. Après cette merveille, ajoûtée à toutes les autres preuves, la religion Chrétienne étoit à l'abri des soupçons de l'incrédulité. Les fidèles n'avoient plus rien à désirer pour leur consolation. Dieu, sans supprimer les miracles, les a rendus plus rares dans la suite des siécles. Les moyens humains; exclus dans la naissance de l'Eglise, ont retrouvé leur place dans sa conservation, & sont devenus les instrumens de la providence, qui veil-

le continuellement ſur ſon ouvrage.

La véritable dévotion n'a garde de mépriſer des moyens que Dieu approuve, & dont il ordonne l'uſage. Elle ne compte plus ſur les inſpirations qu'avoient les Apôtres, ni ſur tous les prodiges qui confirmoient leurs prédications. Elle ſe diſpoſe à exercer le même miniſtère par des travaux qui puiſſent remplacer, quoiqu'avec une extrême diſproportion, des graces ſi éminentes. Elle cultive avec ſoin ſes talens naturels. Elle ne néglige, pour ſe former à l'éloquence, aucune des reſſources que la lecture, les réflexions, le commerce des habiles gens, l'expérience, peuvent lui fournir. Mais ce n'eſt ni de la nature, ni de l'art, qu'elle fait dépendre le fruit de ſes ſermons. Elle ſait que la voix d'un homme, quelque force ou quelque douceur qu'elle puiſſe avoir, ne frappe que les oreilles, & que la voix ſeule de Dieu ſe fait entendre au fond des cœurs. *Elle*

plante, *elle arrose*, parce que son devoir est de travailler; mais elle n'espére *l'accomplissement* que de celui qui est assez puissant pour le *donner* *. C'est ainsi qu'en employant l'éloquence, quoique dédaignée par saint Paul, un Orateur chrétien peut être son imitateur.

Si l'on demande à la dévotion pourquoi, ne mettant point sa confiance dans le talent de la parole, elle ne se contente pas d'une simple exposition de la vérité, elle répondra que c'est pour l'intérêt des hommes, qu'elle prête à la vérité des ornemens qui l'embellissent sans la déguiser. Il faut prendre le chemin des sens & de l'imagination, pour arriver jusqu'à leur esprit; & plus les maximes qu'on doit leur enseigner sont opposées à leurs penchans, plus il est nécessaire de captiver leur attention, & de vaincre leur dégoût, par l'innocent at-

* *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.* I. Cor. 3. 7.

trait de l'éloquence. Je n'en dirai pas davantage sur une question qui a mis aux mains quelques Savans. On jugera sans peine, en lisant leur différens ouvrages, & surtout les * lettres de M. de *Sillery* Evêque de Soissons, au Pere *Lamy* Bénedictin, que tout l'avantage dans cette dispute est demeuré aux défenseurs de l'éloquence, & qu'ils n'ont pas moins réussi à la maintenir dans les chaires Chrétiennes, que Dom *Mabillon* à conserver les études dans les cloîtres d'où le Réformateur de la Trape avoit entrepris de les proscrire.

La Poësie est une autre partie de la littérature, qui demande plus de génie que l'éloquence, mais qui n'exclut pas le travail. Il y a long-temps qu'on a dit que les Poëtes naissent, & que les Orateurs se forment; ce qui signifie que la nature brille plus dans les uns, &

* Voyez le Livre intitulé *Réflexions sur l'Eloquence.*

que l'art éclate davantage dans les autres, quoique tous les efforts des Orateurs ſuppoſent des diſpoſitions, & que les talens des Poëtes aient beſoin d'être cultivés.

Quelle atteinte peut donner la dévotion au génie poëtique, & comment peut-elle en empêcher l'exercice? Eſt-ce qu'un cœur animé des tendres & nobles ſentimens que fait naître la piété, eſt capable de retarder l'activité de l'eſprit, & d'arrêter les élans du génie? On en peut juger par la poëſie lyrique, celle ſans difficulté où il faut le plus de verve & d'enthouſiaſme. L'antiquité profane n'a rien en ce genre qu'elle puiſſe comparer à la pompe & à la ſublimité des Pſeaumes de David, & des cantiques répandus dans l'Ancien Teſtament. *Rouſſeau*, qui manquoit à la France pour diſputer aux Grecs & aux Romains la gloire du poëme lyrique, *Rouſſeau* convient lui même * que s'il a jamais ſenti

* Voyez la Preface de ſes Oeuvres.

quelque étincelle de ce feu qui échauffe les Poëtes, c'eſt en travaillant à ſes Odes ſacrées. Elles ſurpaſſent en effet ſes autres ouvrages dans le même genre, & après cela il ne faut plus demander ſi elles ſont au deſſus des meilleures Odes que nous ayons dans notre langue. Quelle harmonie auſſi & quelle nobleſſe dans les chœurs *d'Eſter* & *d'Athalie*, qui ne ſont preſque, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que des *centons* de l'Ecriture! Il ne s'agit point d'examiner quels étoient les ſentimens de nos Poëtes en imitant avec tant de ſuccès les plus beaux endroits des livres ſaints. Ils n'ont été après tout que des interprètes fort inférieurs, de leur propre aveu, à leurs originaux: & qui peut douter que les Auteurs ſacrés dont ils ont emprunté des idées & des expreſſions ſi magnifiques, ne fuſſent remplis du Saint-Eſprit, qui parloit par leur bouche? Qui oſeroit aſſurer qu'avec le génie de *Racine* & de

Rousseau, (ſans marquer ici les différences qui les diſtinguent, & ſans pénétrer plus avant dans leurs diſpoſitions perſonnelles,) qui oſeroit, dis-je, aſſurer qu'avec leur génie & toute la dévotion qu'on voudra ſuppoſer, on n'eût pû chanter du moins auſſi dignement qu'eux les grandeurs & les bienfaits de Dieu?

Si la dévotion a ſçû s'élever juſqu'à la hauteur de l'Ode, elle pourroit également atteindre la majeſté de l'Epopée. Regarderoit-on comme un motif qui dût la détourner de cette entrepriſe le merveilleux néceſſaire au Poëme Epique, ſoit pour exciter l'admiration, ſoit pour former le nœud de l'action principale, & amener enfin le dénouement? Ce merveilleux, qui eſt l'ame de l'épopée, ne peut s'exécuter que par le miniſtère des Dieux d'Homére & de Virgile, ou par l'opération du vrai Dieu, & l'intervention de tous les êtres dont le Chriſtianiſme reconnoît l'exiſtence ou

la

la poſſibilité. *Déſpreaux* dans ſon Art poëtique s'eſt moqué du ſcrupule qui bannit de la poëſie les noms & les emplois des Divinités payennes. Mais M. *Boſſuet*, juge plus compétent ſur une queſtion qui doit être décidée par des principes ſupérieurs aux régles de la Poëtique, M. *Boſſuet* à penſé autrement, & une dévotion ſolide & éclairée doit ſouſcrire à la déciſion de ce ſavant Prélat,* que perſonne n'accuſera d'avoir été inſenſible aux véritables beautés de la Poëſie. Un Poëte Chrêtien ne doit donc mettre en œuvre d'autre merveilleux que celui qui peut ſe concilier avec les dogmes de ſa Réligion. Si cet aſſujettiſſement eſt contraire à la nature de l'épopée, s'il reſſerre dans des bornes trop étroites le génie du Poëte, s'il lui défend enfin toutes les fictions dont il pourroit embellir ſon Poëme, c'eſt ce qu'on

* Voyez le Traité des Etudes de M. Rollin, T. I. de la Poëſie, ch. 1. art. 4.

peut voir approfondi dans une excellente dissertation que l'Académie de Montauban a fait imprimer parmi les piéces de son Recueil de l'année 1750. M. de *Grandval*, auteur de cette dissertation, démontre avec évidence que l'usage des machines dans les Poëmes dont les Héros sont chrétiens, est conforme à la doctrine du Christianisme, & que la perfection de l'épopée peut se trouver dans des ouvrages de cette espéce, où Dieu paroît dans tout l'éclat de sa gloire & de sa puissance; où les génies propices ou malfaisans sont introduits, où les êtres moraux sont personnifiés, & où l'on fait mouvoir tous les ressorts qui ébranlent l'imagination sans révolter la raison. Dans ce systême la dévotion n'est pas un obstacle à la composition d'un Poëme épique. Elle peut traiter des sujets tels qu'ils sont indiqués dans cette dissertation, Clovis, les Croisades, la Pucelle d'Orléans; & pour en faire des Poë-

mes comparables à *l'Iliade* & à *l'Enéide*, il ne lui faut que les talens d'*Homére* & de *Virgile*.

Que dirons-nous du Poëme dramatique, qui tient un rang si distingué parmi les productions de l'esprit? Faudra-t-il aussi le réconcilier avec la dévotion? Et pour ne pas enlever à un Auteur Chrêtien l'avantage de pouvoir exceller dans la tragédie ou dans la comédie, révoquera-t-on tous les anathêmes prononcés contre le théatre? Non; ces anathèmes subsisteront toûjours. Les vrais Chrétiens ne cesseront de les respecter, & la morale de l'Evangile réclamera éternellement contre la possession dont le théatre cherche à se prévaloir. Mais si la dévotion déteste les abus des assemblées & des représentations théatrales, elle n'a pas la même horreur pour le Poëme dramatique, qui peut être, à le considérer en lui-même, de quelque utilité pour les mœurs.

Ce que la tragédie a de plus essentiel, c'est d'exciter la terreur & la pitié. Ces deux sentimens n'ont rien de vicieux. Ils sont même louables lorsqu'un Auteur tragique a soin de n'intéresser les esprits qu'en faveur de la vertu, & de les effrayer par le châtiment du crime. Mais il faut que l'amour ne paroisse pas dans son poëme, & que l'ambition & la vengeance n'y soient pas représentées comme les passions des grandes ames. Nos plus fameux Poëtes, & *Corneille* lui-même, ont échoué contre le premier de ces deux écueils, & s'ils ont donné lieu aux Prédicateurs de l'Evangile de s'élever avec plus de force contre un théatre où des maximes si funestes étoient débitées, & où l'on offroit aux yeux des peintures si dangereuses, ils se sont écartés en même tems de l'exemple des Grecs, qui ont fait d'admirables tragédies, sans y mêler de l'amour. Il est certain néanmoins qu'à n'envisager que

le but de la tragédie, l'amour exempt des foiblesses, que *Racine* s'est trop plû à décrire, pourroit y entrer quelquefois. Mais c'est ici véritablement que la dévotion n'est pas d'accord avec les régles du poëme dramatique. Elles admettent l'amour, lorsqu'il peut produire les effets qu'on attend de la tragédie, je veux dire, la terreur & la pitié. La dévotion, dont la premiére régle est de mettre les mœurs en sûreté, retranche absolument l'amour des piéces dramatiques, quand même il ne seroit ni fade ni doucereux.

Il n'en est pas de cette passion comme de toutes les autres qui peuvent être guéries par un tableau fidéle des fureurs qui les accompagnent, & des maux dont elles sont suivies. Ainsi la saine morale permet d'introduire sur la scène des personnages orgueilleux, perfides, cruels, pourvû qu'ils soient d'abord représentés avec des traits qui les fassent haïr, que

cette haine, soûtenue jusqu'à la fin de l'action, serve toûjours de correctif aux maximes perverses, qu'on est obligé de mettre dans leur bouche pour conserver leur caractére, qu'on y joigne encore un correctif plus puissant dans le contraste des personnes vertueuses qui attirent seules tous les vœux & toute l'admiration, & que la catastrophe, favorable à l'innocence, malheureuse pour la vie, console enfin les esprits des inquiétudes qu'ils ont eues sur le sort de l'une, & de l'indignation qu'ils avoient conçûe contre l'autre. Mais il y auroit trop de péril à peindre l'amour, même avec toutes ces précautions. En vain attacheroit-on à sa suite les remords, la rage & le désespoir. Cette image, quelque affreuse qu'elle pût être, serviroit moins à inspirer de l'horreur pour cette passion, qu'à montrer son empire sur le cœur humain. Qu'on ne dise pas qu'au moins l'amour dont l'objet est lé-

gitime, peut trouver place dans une tragédie; tout ce qui eſt capaple d'allumer dans l'ame un feu dont les ſemences naiſſent avec elle, & dont les progrés peuvent être ſi rapides, eſt directement opposé à l'eſprit du Chriſtianiſme. La raiſon ſeule le réprouve; & ſi *Platon* vouloit interdire dans ſa République la lecture des Poëmes d'*Homére*, penſe-t-on qu'il y eût toléré, je ne dis pas les tragédies d'*Euripide*, mais celles de *Racine*, beaucoup plus tendres & plus paſſionnées que les tragédies du Poëte Grec?

Tous les ſujets où il entre de l'amour, ſont donc perdus pour le poëme dramatique réformé par la dévotion. Cette perte eſt-elle irréparable, & ne reſte-t-il pas aſſez d'autres ſujets où un Auteur tragique peut déployer toutes les richeſſes de ſon génie? Je l'ai déja dit: l'amour s'eſt montré rarement dans les tragédies grecques. Les Athéniens, ce peuple ſi ſavant & ſi poli, pouvoient être

remués par d'autres reſſorts que par ceux de cette paſſion, & les Poëtes qu'ils honoroient de leurs applaudiſſemens, ſavoient les intéreſſer ſans ces tranſports & ſans cette langueur qui ont fait du théatre françois une école ſi pernicieuſe. *Racine*, le plus coupable ſur ce point de nos tragiques, puiſqu'il eſt le plus ſéduiſant, a été plus perſuadé qu'aucun d'eux, que la tragédie n'a pas beſoin de l'amour. Il l'a prouvé lui-même admirablement, & les deux piéces qui ont terminé ſa carriére dramatique, plus ſublimes que ſes autres ouvrages, en ſont-elles moins touchantes parce que l'amour n'y eſt pas ſeulement nommé ? La dévotion la plus rigide avouera ſans peine des tragédies telles qu'*Eſter* & *Athalie*. Elle approuvera de même toutes celles dont les ſujets tirés de l'hiſtoire ſainte ou éccléſiaſtique, feront auſſi parfaitement exécutés ; & ſi elle ne donne pas les mêmes loüanges aux poëmes dramatiques

où la religion n'a pas autant de part, elle se contentera que la morale en soit pure, la peinture modeste, & l'événement, qui en fait la matiére, instructif, quoique puisé dans des sources moins sacrées.

Il seroit sans doute plus difficile de faire descendre la dévotion jusqu'à l'enjouement & aux plaisanteries du comique. Commençons par écarter avec indignation toutes les comédies satiriques, licentieuses, impies, fleaux de la société; & disons ensuite que les comédies les plus innocentes, foibles remédes contre les vices, ne peuvent corriger que les ridicules, espéces d'imperfections dont le monde est plus choqué que des défauts réels, mais que la raison pardonne aisément. Quand il faudroit convenir que le badinage du poëme comique s'accorde mal avec le sérieux de la religion Chrêtienne, cet aveu feroit-il beaucoup de tort à la cause que nous soûtenons?

& la dévotion feroit elle l'ennemi de l'efprit pour abandonner la comédie, après s'être réfervé tant d'autres parties plus confidérables de la littérature? Après tout, fi un pareil ouvrage, fans allarmer la vertu, fans bleffer les plus exactes bienféances, fait rire les honnêtes gens, la dévotion n'eft pas affez farouche pour le condamner. Elle en fent, elle en goûte la fineffe & les agrémens. Et dans le comique, comme dans tous les genres, ce ne font pas les talens de l'Efprit qui lui déplaifent; ce font les défordres & les égaremens de l'efprit.

Ce principe général nous difpenfe d'un plus long détail fur la poëfie. Nous ne pourrions que le répéter à l'égard de l'élégie, de l'églogue, de la fable, de l'épigramme, dont la dévotion adopte les beautés, & dont elle ne rejette que les abus.

La fatyre, qui a rendu fi célébre le nom de quelques Poëtes, mérite cepen-

dant un examen particulier. De quel œuil la dévotion peut-elle regarder ce genre de Poëſie ? Il n'eſt pas queſtion de la ſatyre qui noircit les mœurs & attaque la probité des perſonnes. Nous l'avons déja réprouvée en parlant de la comédie, & l'on ne s'attend pas que la dévotion tolére des ouvrages que les loix civiles condamnent, & que les Magiſtrats puniſſent. Ceux qui ont entrepris, à l'exemple de *Boileau*, la défenſe de la ſatyre, n'ont voulu juſtifier que celle qui ſe borne à critiquer des ouvrages & des auteurs. Elle eſt effectivement moins criminelle & moins odieuſe que la ſatyre perſonnelle, & il y a eu ſouvent de l'injuſtice à confondre l'une avec l'autre pour trouver le moyen de perdre ou de réduire au ſilence des cenſeurs importuns. La ſociété, intéreſſée à la réputation des citoyens conſidérés comme tels, n'a pas le même intérêt à la réputation littéraire des auteurs. Elle peut au contrai-

re se réjouir de voir le goût se perfectionner par le discernement des bons & des mauvais écrits. La satyre, telle que *Déspreaux* l'a mise en usage, n'est donc pas condamnable au tribunal des puissances séculiéres. Mais est-elle innocente au tribunal de la conscience, & selon les principes de la morale Chrêtienne ? M. *Arnauld* * l'a soûtenu, & *Boileau* s'est glorifié de son suffrage. Mais ce fameux Docteur écrivoit lui-même avec trop d'acreté, pour désapprouver le style mordant & caustique, & son autorité ne nous persuadera pas que l'amertume du poëme satyrique soit conforme à l'esprit de l'Evangile. Toute satyre, quelque mitigée qu'elle soit, nomme ceux qu'elle attaque, ou les désigne par des traits qui ne permettent pas de les méconnoître. Elle veut les couvrir de con-

* Voyez la Lettre de M. Arnauld à M. Perrault, imprimée dans les Editions de Boileau commenté par M. Brossette.

fusion, en les immolant à la risée publique. Ces deux caractères sont essentiels à la satyre, & conviennent en effet aux ouvrages de *Boileau*. Des railleries piquantes, qui laissent dans le cœur d'un Ecrivain outragé la douleur, le ressentiment, & quelquefois le désespoir, s'accordent-elles avec la charité Chrétienne? Notre religion nous apprend-elle à parler un langage insultant & moqueur? & s'il est des cas extrêmement rares où elle l'autorise, est-ce pour un intérêt aussi leger, dans les vûes du Christianisme, que celui de la littérature? Il vaudroit mieux sans doute laisser triompher le mauvais goût, que de s'opposer à ses progrès par des satyres qui excitent les haines les plus violentes. C'est ainsi que pense la véritable dévotion, quoiqu'elle approuve d'ailleurs une critique sage & judicieuse qui fait ménager, en censurant les écrits, la délicatesse des Ecrivains. La malignité se rira

de ces menagemens qui lui paroîtront ſuperflus. Le libertinage & l'impiété ſe plaindront encore de la gêne où l'on tient l'imagination des Poëtes, en banniſſant de la poëſie tout ce qui peût donner la moindre atteinte aux bonnes mœurs ou à la réligion. Mais la dévotion ne rougit pas de mériter de pareils reproches; & en aſſurant les droits de la vertu & le repos de la ſociété, elle ne craint pas qu'on l'accuſe d'anéantir la Poëſie.

La littérature a d'autres parties avec leſquelles la dévotion n'eſt pas moins d'accord qu'avec l'éloquence & la poëſie. Telle eſt la grammaire, dont nous ne parlerons que par rapport à l'étude ſi négligée durant pluſieurs ſiécles, mais que la renaiſſance des lettres dans le quinziéme a rendu ſi commune juſqu'à nous. Si cette étude, dont il eſt hors de propos d'expliquer ici les avantages, paroît s'être rallentie depuis quelque temps, du moins à l'égard des langues ſavantes,

s'il eſt à craindre que dans la ſuite elle ne ſe rallentiſſe de plus en plus, & qu'enfin elle ne tombe entiérement ; ce n'eſt pas ſans doute à la dévotion qu'il faut imputer certe décadence. C'eſt plutôt à un goût moderne auſſi oppoſé à la dévotion qu'à la bonne littérature. Ce goût porte ſur deux objets qui paroiſſent contradictoires, mais que dans notre ſiècle on a trouvé le ſecret de réunir ; le frivole, qu'on aime avec trop d'excès, pour dévorer l'étude des langues, & une philoſophie ſophiſtique qui donne du mépris pour la ſcience des mots, quoiqu'elle prépare à celle des choſes, & pour la connoiſſance de ce qu'on a ecrit & penſé dans les ſiècles les plus illuſtres & parmi les nations les plus éclairées. La dévotion, également éloignée de ces deux abus, eſt capable de ſoûtenir le travail le plus épineux ; lorſqu'il peut être utile à la religion. Elle ne dédaigne pas de recueillir les penſées &

de lire les écrits des anciens. De là font nées ces immenſes recherches ſur l'Ecriture ſainte. Il faloit, pour en développer la chronologie, la géographie, l'hiſtoire, & en pluſieurs endroits l'intelligence grammaticale, recourir aux ſources, conſulter même les monumens de l'antiquité profane les plus voiſins des temps où les livres ſacrés ont été compoſés. Eût-on pû le faire ſans l'étude des langues? & la dévotion, qui a tant de zèle & de reſpect pour les divines Ecritures, qui n'ignore pas combien il importe à la religion d'en approfondir & d'en fixer le ſens, peut-elle s'oppoſer à une étude d'autant plus néceſſaire dans l'Egliſe, que l'héréſie en a plus abuſé? Il falloit auſſi, pour s'aſſurer de l'ancienneté des dogmes catholiques, en ſuivre la trace dans l'orient & dans l'occident depuis les Apôtres juſqu'à nos jours. C'eſt à quoi l'on a réuſſi par l'étude des langues, qui nous a mis en état de confondre par la

voie

voie de la discussion ceux qui ne pouvoient croire, sur la foi de l'Eglise, que sa doctrine fût la même aujourd'hui qu'elle avoit été dans tous les temps. La dévotion applaudit à des travaux dont la religion profite, & loin qu'on puisse la soupçonner d'éloignement pour l'érudition, l'usage qu'elle est obligée d'en faire, est peut-être la ressource la plus assurée contre la barbarie où l'ignorance des langues mortes pourroit nous replonger.

L'histoire appartient encore aux belles lettres. Je ne m'arrêterai pas à prouver que le genre historique convient parfaitement à la dévotion. La chose parle, & il n'est pas moins clair que s'il faut un talent particulier pour écrire l'histoire, la dévotion ne lui cause aucun préjudice. Une qualité plus essentielle à un Historien que tous les talens, est la fidélité, vertu rare, & qui bien entendue n'exclut pas seulement l'imposture & la fourberie, mais la prévention, de quelque espèce

quelle soit, la basse adulation, l'aigreur envenimée, la négligence à s'instruire des faits, la précipitation dans les jugemens. Si un Historien peut se préserver de tous ces défauts, c'est par les principes de la piété. Elle le met au dessus de tous les motifs qui pourroient affoiblir en lui l'amour de la vérité. Sans espérance, comme sans crainte, il ne sait point prodiguer ses louanges à des personnes ou à des actions qui ne les méritent pas. Sans partialité, il rend une égale justice à tous ceux dont il fait mention. Sans ostentation, il préfere un récit simple, mais vrai, à une narration plus vive & plus intéressante, mais fausse ou même douteuse. Sans amertume, il ne dissimule pas les vices & les crimes publics, mais il n'en parle que lorsque la nécessité l'exige, & il n'ajoute ni conjectures hardies, ni réflexions malignes, ni déclamations emportées, à ce que racontent des Auteurs contemporains & dignes de foi.

Quelle hiſtoire plus ſincère & plus véritable que celle qui eſt écrite dans des vûes ſi pures & avec des diſpoſitions ſi chrétiennes !

On dira ſans doute que la dévotion fait commettre des fautes très-importantes contre l'exactitude & la fidélité de l'hiſtoire. La dévotion eſt crédule, & adopte ſans beaucoup d'examen les faits miraculeux. Son attachement pour l'Egliſe catholique, groſſit à ſes yeux le mérite & les vertus de tous ceux qui l'ont défendue ; & ſa haine pour l'héréſie ne lui laiſſe appercevoir que des défauts, ſans aucune qualité eſtimable, dans les hérétiques & dans leurs adhérans. Trompée la premiére, elle travaille à ſeduire ſes lecteurs, & ſe flatte de rendre un ſervice à Dieu, en perpétuant dans la poſtérité les erreurs dont elle eſt préoccupée.

Nier ces erreurs, ou s'opiniâtrer à les ſoûtenir, ce ſeroit mériter le reproche

qu'on fait à la dévotion. Il n'eſt que trop vrai qu'un zéle dépourvû de ſcience ou de jugement, mêlé des imperfections que la piété ne détruit pas toûjours, a rempli pluſieurs de nos hiſtoires de fables abſurdes, d'imputations haſardées, d'éloges faux ou exagérés. Mais les Ecrivains qui ſont tombés dans ces défauts, n'ont pas moins péché contre les loix de la dévotion que contre celles de l'hiſtoire.

La vraie piété, pleine de reſpect pour les miracles, ne les raconte qu'après s'en être aſſurée par d'exactes recherches, de crainte que le mélange des prodiges faux ou incertains ne faſſe douter des véritables. Elle garde un juſte milieu entre la crédulité outrée & la critique téméraire, ne voulant point éblouir des lecteurs ignorans par un merveilleux où la vrai-ſemblance & la vérité manquent, ni s'attirer l'eſtime des prétendus eſprits forts par ſa hardieſſe à révoquer en doute les miracles les mieux atteſtés.

Nos Historiens auroient la même équité dans les portraits qu'ils tracent des ennemis & des défenseurs de l'Eglise, si la véritable piété conduisoit toûjours leur pinceau. Ils comprendroient alors qu'une partialité manifeste blesse la justice, contredit la vérité, nuit à leur cause auprés des lecteurs judicieux. Il faut savoir avouer les torts de ceux qui ont servi l'Eglise. Il faut aussi reconnoître les vertus morales & les talens distingués de ceux qui ont eu le malheur de la combattre; non qu'un Historien, pour acquérlr la confiance du public, doive affecter une coupable neutralité entre l'Eglise & les sectes schismatiques, entre l'erreur & la foi. Qu'il déclare d'abord sa créance; il y est obligé. Mais qu'après cette déclaration précise sur ce dogme, il tienne, en parlant des personnes, la balance si droite, que la vérité seule la fasse pancher, & jamais l'intérêt de son parti. Malgré cette modération

il n'évitera pas la censure des lecteurs prévenus, qui ne pourront lui pardonner ni son aversion pour leur doctrine, ni la sincérité avec laquelle il en aura peint les inventeurs & les principaux partisans. Il déplaira peut-être par le même côté à des Catholiques vainement scrupuleux, qui ne connoissent ni les loix de l'histoire, ni les véritables intérêts de la réligion. Les suffrages qu'il obtiendra le dédommageront d'une approbation qu'il n'eût pû mériter qu'aux dépens de la foi qu'il professe comme Catholique, ou de l'intégrité qo'on lui demande comme historien. Il aura du moins pour lui le témoignage de sa conscience, supérieur à tous les jugemens des hommes, & la satisfaction de n'avoir employé que la vérité en faveur d'une religion, implacable ennemie du mensonge.

Il ne faut pas quitter le genre historique sans dire un mot des Romans, qui

racontent comme l'hiſtoire, mais qui ne racontent que des fictions. Le ſeul défaut de vérité dans les faits ne rendroit pas ces ouvrages odieux à la dévotion. Rien de plus innocent que de ſuppoſer, pour l'inſtruction des hommes, des perſonnages qui n'ont jamais exiſté, ou de prêter dans la même vûe, des avantages imaginaires à des perſonnages réels. Je ne dirai pas, comme quelques-uns l'ont cru, que *Moïſe* a donné un exemple de ce genre d'inſtruction dans le livre de *Job*, dont il n'a inventé le nom & décrit les ſouffrances que pour conſoler les Iſraëlites errans dans le déſert. C'eſt une opinion condamnable par ſa témérité, & manifeſtement contraire à différens textes de l'Ecriture. Mais l'on ſait d'ailleurs que les fictions & les paraboles étoient familiéres aux Orientaux, qu'elles étoient ſurtout en uſage chez le Peuple Juif, & c'eſt ſans doute une des raiſons qui engagea Jeſus-Chriſt à ſe ſer-

vir de cette voie pour enſeigner ſes plus importantes vérités. Les exemples inſtruiſent mieux que les préceptes ; & comme l'hiſtoire ne fournit pas toujours les modéles qu'on voudroit repréſenter, il eſt permis, il eſt même très utile de faire des portraits d'imagination lorſqu'on ne peut pas peindre d'après nature.

Des fictions qui ne pourront tromper perſonne, ſont exemptes de menſonge, & ce n'eſt pas auſſi le reproche que la dévotion fait aux romans. Elle cenſure dans ces ouvrages des vices plus réels & plus pernicieux. Elle ne peut ſouffrir qu'on s'attache à des lectures qui n'apprennent rien de ſolide, & qui ne ſervent qu'à inſpirer de criminelles paſſions, ou à remplir dans une vie oiſive les vuides que laiſſent les plaiſirs. L'amour eſt pour elle un objet d'horreur dans la tragédie ; elle n'a garde de l'approuver dans les romans, qui ſans avoir les beautés de quelques-uns des poëmes tragiques où régne

regne la tendresse, sont encore plus dangereux pour les mœurs.

Mais en proscrivant les romans, la dévotion fait-elle quelque tort à la république des lettres ? Elle lui rendroit au contraire un service essentiel, si elle avoit assez de pouvoir sur les hommes pour les désabuser de ces méprisables ouvrages. Le bon goût y gagneroit autant que la pureté des mœurs. Les vrais amateurs des lettres verroient avec plaisir tomber de frivoles productions qui ne supposent dans leurs auteurs ni génie ni savoir, & qui tiennent lieu, pour plusieurs de ceux qui les lisent, de lectures plus intéressantes. On sait le jugement sévère que *Boileau*, par les seuls principes de la critique, a porté sur les romans. Ceux qui de nos jours inondent le public, ne ressemblent pas, à la vérité, aux romans décriés par cet illustre Poëte, mais pour être moins insipides & moins ridicules, ils n'en

ſont pas plus propres à former l'eſprit & le cœur.

C'eſt une tache pour la littérature françoiſe que ce nombre prodigieux de romans dont l'uniformité, pour ne point parler des autres défauts, n'a pû encore dégouter notre nation. Rien ne prouve mieux combien on eſt éloigné de cette force & de cette délicateſſe de raiſon dont on ſe pique aujourd'hui. Tandis qu'on mépriſe la dévotion comme incompatible avec l'eſprit des belles-lettres, on avilit la littérature par une folle paſſion pour des ouvrages que condamne la dévotion. Il ſeroit aiſé de montrer que plus on fait gloire de la mépriſer par ſyſtême, plus on s'écarte des vrais principes de la littérature. C'eſt au moins ce que l'expérience vérifie parmi nous. Cette philoſophie moderne, bien différente du Cartéſianiſme, déja trop vieux, & d'ailleurs trop Chrêtien pour elle, cette même philoſophie qui

raisonne avec tant de liberté sur les choses les plus sacrées, ne respecte pas davantage les précieux monumens de l'antiquité profane. Elle ne traite guéres mieux la plûpart des Ecrivains célébres qui nous ont immédiatement précédés; & nôtre siécle, qui se croit si éclairé, marche d'un pas égal vers l'ignorance & vers l'irréligion.

L'ESPRIT
DES SCIENCES.

L'OBJET des sciences est de découvrir la vérité par la voie du raisonnement. Mais comme il y a plusieurs ordres de vérité, toutes les sciences ne se ressemblent pas. Les mathématiques, qui par la certitude & la clarté de leurs démonstrations ont retenu le nom générique de *sciences* *, considérent la gran-

* Le verbe grec, qui est la racine du nom *Mathématique*, signifie *apprendre*.

deur, soit sous les signes généraux de l'algèbre, soit dans les nombres que l'Arithmétique calcule, soit dans les trois dimensions de l'étendue que mesure la géometrie. La logique, qui dirige les opérations de l'esprit, nous apprend à mettre de la précision & de la netteté dans nos idées, à les comparer ensemble, à tirer de nos principes des conséquences justes, à remonter par une méthode exacte jusqu'aux premiéres connoissances, ou à descendre aux plus éloignées. La métaphysique, uniquement occupée des êtres intellectuels, approfondit, autant que la raison peut le permettre, la nature de Dieu & celle des esprits. La physique, moins abstraite, étudie les propriétés de la matiére, examine la situation des corps célestes & les mouvemens des planètes, explique les causes des effets qu'elle observe dans l'Univers. La morale distingue par des règles invariables les bonnes des mau-

vaifes actions. Enfin la théologie, éclairée par la révélation, fépare le dogme Catholique des erreurs profcrites & des opinions permifes.

Toutes ces fciences, quoique différentes les unes des autres, conviennent en trois chofes qui paroiffent incompatibles avec la dévotion. Elles occupent un temps que des œuvres faintes & de pieux exercices rempliroient plus utilement pour le falut. Elles abforbent toute l'attention de l'efprit, & deffechent le cœur; double obftacle à la priére & à la méditation des vérités Chrétiennes. Elles fervent de pâture à l'orgueil & à la vanité.

Il eft vrai que la dévotion compte parmi fes principaux devoirs le bon ufage du temps, & que fes momens les plus précieux font ceux qu'elle emploie directement au culte de Dieu & au fervice du prochain. Mais peut-elle regarder comme perdu un temps confacré à

l'étude des ſciences ? Cette étude eſt quelquefois un devoir pour elle, & c'eſt au moins de tous les délaſſemens qu'il eſt permis de mêler à des occupations indiſpenſables, le plus légitime & le plus conforme à l'eſprit de la dévotion.

Il y a des conditions dans le monde qui obligent ceux qui les ont embraſſées de s'appliquer aux ſciences même naturelles, ſoit pour les enſeigner, ſoit pour rendre à la ſociété les ſervices qu'elle attend d'eux. Dès-lors la phyſique & les mathématiques, celles de toutes les ſciences qui ont un rapport plus éloigné à la religion, peuvent être étudiées par un principe de piété, & les momens qu'on y emploie, ſanctifiés par des vûes chrétiennes. Indépendamment de cette obligation, qui pourroit blâmer, dans les règles du Chriſtianiſme, des hommes libres de tout autre engagement, & qu'un goût & des talens particuliers ont déterminés à l'étude de quelqu'une de ces

ſciences ? Ils ont ſuivi un penchant qu'ils ont été en droit de regarder comme une marque de la vocation du ciel, avec d'autant plus de fondement, qu'aucune raiſon ne les détournoit d'un travail innocent en lui-même, & qui pouvoit devenir utile. S'ils ont ſû joindre à cette étude une piété ſolide, s'ils ont fidélement rempli tous les devoirs de la réligion, croit-on qu'ils puiſſent ſe reprocher le temps qu'ils ont donné aux ſciences ? On n'a pas beſoin de ces détours à l'égard de la théologie. C'eſt une ſcience trop ſacrée, pour qu'elle ſoit étrangére à la dévotion. Méditer les divines Ecritures, lire les décrets des Conciles, conſulter les ouvrages des Peres, & puiſer dans des ſources ſi reſpectables la connoiſſance des vérités révélées, ce n'eſt pas aſſurément dérober à la piété un temps qu'elle pourroit mieux employer. Ceux ſur-tout dont il eſt écrit que

* *leurs lévres sont dépositaires de la science* ; s'acquitent par cette étude d'une obligation essentielle de leur état ; & ils auroient de bien fausses idées de la dévotion, s'ils pensoient qu'elle pût leur prescrire un autre usage de leur temps plus méritoire pour l'éternité.

Cessons de considérer l'étude des sciences comme un devoir. La dévotion regretteroit-elle le temps que cette étude emporte, quand ce ne seroit qu'une diversion aux travaux extérieurs ou aux soins tumultueux de certains états ? La dévotion ne condamne pas les délassemens. Elle les ordonne même, pour reprendre ensuite avec plus de zéle & d'activité des occupations qui deviendroient insoûtenables, si elles n'étoient jamais interrompues. Elle auroit de l'indulgence pour de simples amusemens, renfermés néanmoins dans les bornes de

---

* *Labia Sacerdotis custodient scientiam, & legem requirent ex ore ejus.* Malach. 2. 7.

la raiſon & de la vertu. Combien plus doit-elle approuver des études également inſtructives & agréables, qui rempliſſent les intervalles des affaires & des devoirs. L'amour déréglé des plaiſirs & les intrigues de l'ambition laiſſent ordinairement peu de loiſir, comme peu de goût, pour les ſciences. Mais il n'en eſt pas ainſi de la dévotion ſagement avare de ſon temps & affranchie de l'eſclavage des paſſions. Une vie ſérieuſe & une application continuelle lui ménagent au milieu des embarras de ſa profeſſion & des exercices du Chriſtianiſme un temps aſſez long pour orner & pour enrichir ſon eſprit.

Tout ce qu'on peut conclure de cette premiére remarque, c'eſt qu'il y a des perſonnes à qui la dévotion ne permet pas de s'adonner uniquement & de ſe livrer ſans réſerve aux ſciences naturelles. Un Prêtre qui paſſeroit ſa vie à réſoudre des problêmes d'algèbre & de

géométrie, à faire & à expliquer des expériences de physique, seroit sans doute inexcusable. Son état l'appelle à des études plus intéressantes & à de plus saintes occupations. Il leur doit la principale partie de son tems, & si les heures qui lui restent sont employées à d'autres travaux, il est encore de la bienséance qu'il ne cherche pas à se distinguer par des connoissances qu'on n'attend pas d'un homme de son caractère. On en peut dire autant d'un Magistrat, d'un Général d'armée, d'un Ministre, qui se rendroient aussi méprisables qu'inutiles, s'ils consumoient tout leur temps en recherches étrangéres à leur destination. Ce n'est donc pas une petitesse à la dévotion d'interdire quelquefois un attachement démesuré pour les sciences humaines. C'est sagesse, c'est amour de l'ordre: la raison l'interdit dans les mêmes circonstances, & tout ce qui est particulier à la dévotion, c'est d'en faire avec justice une plus sévére défense

aux personnes engagées par état à l'étude des vérités célestes.

La seconde observation n'est pas plus décisive. Les sciences, dit-on, par leur sécheresse, ôtent à la piété ses sentimens les plus tendres & les plus affectueux. Elles rendent ceux qui les cultivent, distraits sur toute autre matiére, & par conséquent incapables de donner aux exercices du Christianisme l'attention qu'ils méritent.

Si ce dégoût pour la priére & pour la méditation des vérités chrétiennes étoit un effet naturel de l'étude des sciences, si même il en étoit inséparable, la dévotion, je l'avoue, seroit leur ennemie. Mais ne rejettons pas sur les sciences le défaut de quelques Savans. S'ils tirent de leurs lectures & de leurs réflexions le fruit qu'elles doivent produire, elles leur apprendront la foiblesse de l'esprit humain, la vaste capacité du cœur & cependant son indigence, le néant de

tous les êtres créés, le besoin continuel de recourir à un être suprême qui seul peut dissiper nos ténébres, soulager nos besoins & fixer nos désirs. De telles pensées, que l'étude des sciences présente sans cesse, sont-elles opposées aux sentimens de la plus vive & de la plus ardente piété? Est-ce la faute des sciences, si les Savans ne sont pas aussi touchés de ces pensées qu'ils devroient l'être, & si plus éclairés que le reste des hommes, détachés ordinairement des plaisirs qu'on aime dans le monde, ils ne sentent pas combien la connoissance de Dieu & celle d'eux-mêmes l'emportent sur toutes les autres?

On se retranche sur la sécheresse que les sciences mettent dans le cœur. Mais il faudra dire, en suivant ce principe, qu'un Savant n'est susceptible d'aucune tendresse, & qu'il l'est aussi peu de celle que la nature, l'amitié, la compassion inspirent, que de celle qui fait naître la

dévotion ; conséquence manifestement outrée, démentie par l'expérience, & qui seule fait connoître la fausseté du principe. Un Savant peut être ami, pére, époux, citoyen, tendrement attaché à tout ce qu'il doit aimer. Il peut être d'autant plus sensible aux calamités publiques & particuliéres, qu'il comprend mieux que personne cette admirable vérité, qu'*étant homme, rien de ce qui intéresse l'humanité ne lui est étranger.* * Pourquoi les sciences étoufferoient-elles dans son cœur les mêmes sentimens à l'égard de Dieu ? Pourquoi lui feroient-elles oublier tout ce qu'il lui doit & tout ce qu'il en espére ? pourquoi tariroient-elles la source des larmes que la vûe de ses propres miséres, & celle des maux de l'Eglise, doivent lui faire répandre ? Saint Jerôme, parmi les épines de la langue Hébraïque, qu'il apprenoit avec

* *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Terent.

des travaux infinis, a sçû conserver cette dévotion, austére à la vérité; mais cependant si pleine d'onction. L'étude des sciences n'est pas plus séche que celle des langues. Ce n'est donc pas dans les sciences même, c'est dans la maniére de les étudier qu'il faut chercher la véritable cause de l'indévotion qui n'est malheureusement que trop commune parmi les Savans. Une frivole & insatiable curiosité, une passion extrême pour l'étude, qui fait négliger les devoirs de la réligion; voilà ce qui desséche, ou plutôt ce qui endurcit leur cœur. Que la dévotion corrige ces défauts, qu'elle leur apprenne à se proposer dans leurs recherches des fins plus nobles que celles de connoître & d'être connus, qu'elle modére l'excès de leurs travaux, en les interrompant à propos par l'étude & par la pratique de la loi divine, ils n'en feront alors que plus de progrès dans les sciences, & ils sauront allier des choses

qui ne ſont incompatibles que par un vice ou de l'eſprit ou du cœur.

Mais quel moyen, ajoûte-t'on, de s'appliquer à la priére, de méditer attentivement l'Evangile, avec un eſprit occupé des ſciences? Je pourrois demander auſſi, quel moyen de prier, de lire, de réfléchir, au milieu d'une vie active & continuellement agitée, telle que la ménent ceux qui portent le poids du miniſtére eccléſiaſtique, ou ceux qui ſe dévouent aux œuvres de miſéricorde & de charité? Faudra-t-il renoncer à des occupations ſi ſalutaires, ou au culte intérieur que nous devons à Dieu? Telle eſt la foibleſſe de l'homme. Incapable ici-bas d'une perſévérance continuelle dans la priére, ce n'eſt encore qu'avec peine qu'il peut captiver ſon imagination durant les momens qu'il deſtine à ce devoir indiſpenſable. Les travaux qui ont précédé, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, raménent alors des penſées qui détournent ſon attention.

Plus il s'eſt attaché aux occupations précédentes, plus il a lieu de craindre de les retrouver dans la priére, & j'avoue que par cette raiſon les ſciences qui laiſſent dans l'eſprit des traces plus fortes, doivent occaſionner de plus longues & de plus fréquentes diſtractions. Mais ces penſées étrangéres, quelque importunes qu'elles puiſſent être, n'entrainent pas néceſſairement la volonté. Elles ne la contraignent pas à quitter malgré elle un exercice qui fait tout à la fois ſa conſolation & ſa force. L'habitude de les combattre en diminue peu à peu le nombre, en affoiblit & en prévient l'importunité. Un cœur vivement touché commande enfin à l'eſprit & à l'imagination, & il ne trouve plus dans ſes occupations ordinaires, pourvû qu'elles ſoient dans l'ordre de la providence, les mêmes obſtacles au recueillement & à la priére. On ne peut trop le redire, c'eſt la maniére d'étudier les ſciences qui ſeule les rapproche

ou les éloigne de la dévotion. Un homme qui a commencé & qui continue cette étude par de pieux motifs, peut être le plus subtil Dialecticien, le Métaphysicien le plus profond, & s'il est nécessaire, le Physicien & le Mathématicien le plus consommé, sans rien perdre, à l'exemple de Saint *Thomas*, de sa ferveur dans la priére, & de son application à méditer les vérités chrêtiennes.

On remarque dans l'étude des sciences un troisiéme inconvénient plus odieux à la dévotion que les deux premiers. C'est la tentation de l'orgueil & de la vanité. Mais cette tentation est-elle prochaine, est-elle invincible? Est-elle prochaine? vient elle directement des sciences? Est-elle invincible? la religion & les sciences elles-mêmes ne prêtent-elles pas des armes pour la repousser?

Si la dévotion proscrivoit inexorablement tout ce qui est joint par accident à quelque tentation, il faudroit qu'elle com-

mençât par ce qu'il y a de plus ſaint, de plus important & de plus néceſſaire. Le ſervice & le ſoulagement des pauvres, des infirmes, des priſonniers, attirent des applaudiſſemens, & de plus engagent dans une diſſipation qui fait gémir la piété. Elle ſe concentrera donc en elle-même, pour ſe garantir de tous les dangers, dans le repos & l'obſcurité de la ſolitude. Les fonctions du miniſtère ſacré ont encore ce double inconvénient, & l'adminiſtration de la pénitence en ajoûte un troiſiéme par les épreuves où elle met quelquefois la vertu d'un Confeſſeur. N'y aura-t-il donc plus ni diſpenſateurs de la parole, ni miniſtres de la réconciliation ?

La vraie & ſolide dévotion ne rejette pas à cauſe des abus ce qui eſt bon & utile par ſoi-même. Il n'eſt pas eſſentiel aux ſciences de flatter & de nourrir l'amour propre. Tout l'effet qu'elles produiſent par leur nature, eſt d'éclairer l'eſ-

prit. Voilà ce qui rend les ſciences chéres à la dévotion. Elle ne leur impute pas l'abus que les Savans font de leurs lumiéres par l'enflure & par la préſomption. Elle ſait que la dépravation du cœur humain eſt l'unique principe de cet abus, & pour ſouſtraire à l'orgueil une pâture qui ſeroit facilement remplacée, elle n'a garde de priver la religion & la ſociété du ſecours qu'elles reçoivent des ſciences.

La dévotion n'eſt donc pas aſſez injuſte pour faire un crime aux ſciences de la vanité de pluſieurs Savans. Elle eſt perſuadée qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter ce piège, & de concilier les ſentimens de la modeſtie & de l'humilité chrétienne avec les plus ſublimes connoiſſances. Quelque opinion qu'ils euſſent de leur ſavoir, l'Evangile leur apprenoit que le mérite conſiſte, non à connoître, mais à pratiquer; que Dieu ne jugera les hommes que ſur l'accompliſſement de la loi; & que ſi les connoiſſances entrent dans ce juge-

ment, ce ne fera que pour être la matiére d'un compte plus rigoureux, & pour aggraver la condamnation du ferviteur infidéle, d'autant plus coupable, qu'il aura été plus inftruit. Ces motifs, & beaucoup d'autres qu'il eft inutile d'ajoûter, fuffifoient pour humilier ces Savans préfomptueux. Les fciences, regardées dans ce point de vûe, font plûtot un fujet de frayeur que de confiance & de joie. Mais l'idée que ces Savans avoient de leurs lumiéres, étoit-elle bien jufte? devoient-ils en effet fe croire fi éclairés, & avoient-ils befoin du chriftianifme pour comprendre les bornes de leur efprit & la médiocrité de leurs connoiffances? Les vrais Savans, autant que les hommes peuvent l'être, font convaincus que tout ce qu'ils favent, n'eft rien au prix de ce qu'ils ignorent. Plus ils avancent, plus ils découvrent d'immenfes contrées, où leur vûe fe confond, & qu'il leur eft impoffible de parcourir. D'ailleurs le peu qu'ils ont

appris, leur a coûté des peines & des fatigues inexprimables. Eſt-ce là de quoi s'enorgueillir ? & l'étude des ſciences, avec de telles réflexions, loin de ſervir d'aliment à la vanité, n'en eſt-elle pas au contraire le remède ?

Les obſtacles extérieurs qui ſembloient devoir éloigner la dévotion de l'étude des ſciences, ſont levés. Eſt-il auſſi facile, en examinant les ſciences de plus près, & dans ce qu'elles ont de plus intime, de les reconcilier avec la dévotion ? Ce nouvel examen demande quelque détail ſur chacune des ſciences que nous avons nommées.

Les mathématiques n'admettent que des idées claires & des preuves qui ne ſouffrent ni replique ni objection. Si elles emploient un *terme*, elles commencent par le définir, à moins qu'il ne ſoit ſi ſimple, qu'on l'obſcurciroit en le définiſſant. Si elles poſent des *axiomes*, ce ſont des principes ſi lumineux, que la vérité s'en

fait d'abord sentir à toute personne raisonnable, comme sont ceux-ci : *Le tout est plus grand que la partie* : *Si de deux choses égales on ôte des parties égales, les restes sont égaux.* Si elles sont des *demandes*, ce sont des propositions qui sans avoir l'évidence des axiomes, ne sont pas moins incontestables, & n'ont pas même besoin de preuves pour quiconque les comprend. Telle est par exemple celle-ci : *La ligne droite est la plus courte de toutes celles qui peuvent se tirer entre deux points.* Si elles avancent des *théorémes*, elles les établissent par des démonstrations convaincantes. Si elles déduisent des *corollaires*, elles les lient aux théorémes dont ils dépendent, par un enchaînement qu'il n'est pas possible de rompre. De tout cela se forme un corps de doctrine où tout est certain, sans aucun mélange d'erreur ni même de doute ; & l'on pourroit dire que cette science est le triomphe de la raison humaine, s'il

n'étoit d'ailleurs bien humiliant pour elle de ne découvrir la vérité avec tant d'évidence, que dans une matiére qui n'intéresse ni les devoirs ni le bonheur de l'homme.

Lorsqu'un esprit accoûtumé à la certitude & à la clarté des mathématiques, passe à l'étude de la réligion chrétienne, il trouve un pays tout différent de celui qu'il vient de quitter. Ici on ne fait aucun pas que guidé par une lumiére éclatante : là au contraire on marche dans les ténébres ; ici on ne rencontre point de contradictions, là on est souvent arrêté par les difficultés inséparables des mystéres, & par celles que suggère l'incrédulité. Dans les mathématiques on ne propose de recevoir que ce qui est évident par soi-même, ou évidemment prouvé ; dans la réligion on oblige de croire ce qu'on ne peut concevoir. Comment accorder des méthodes si opposées ? comment une science qui donne

tout au raisonnement, peut-elle n'être pas suspecte à la dévotion, dont la régle inviolable est de se soumettre à l'autorité.

La dévotion seroit sans doute allarmée d'une méthode qui voudroit traiter les dogmes de la foi comme les théorémes de géométrie, qui n'admettroit d'autre certitude que celle des mathématiques, & qui rejetteroit sans autre examen tout ce qui est incomprehensible à la raison. Mais qu'on distingue les objets, & qu'on fasse de chaque méthode l'usage qui convient separément à l'une & à l'autre, la réligion & les mathématiques se réuniront aisément, & la dévotion n'aura plus d'ombrages sur cette science. Il y auroit de la folie à vouloir douter de tout ce qui n'est pas géométriquement démontré. La société se détruiroit, si l'on ne se contentoit pas en mille occasions de l'évidence morale, aussi persuasive dans son genre, aussi éloi-

éloignée du faux que l'évidence géométrique. Un Mathématicien judicieux ſait en quoi ces deux évidences différent, les met chacune dans leur place naturelle, & ne ſe tient pas plus aſſuré que les trois angles d'un triangle ne ſont égaux à deux droits, que de l'exiſtence de Rome, quoique ces deux vérités ne ſoient pas appuyées ſur la même eſpéce de preuves.

Ce Mathématicien ne ſera point ſurpris de ne pas trouver dans l'étude de la réligion la certitude & la clarté des mathématiques. Il ne l'y cherche pas, & parce qu'elle y manque, il n'en a pas moins de reſpect & d'attachement pour la foi. S'il a toujours été conduit, en étudiant la ſcience qu'il auroit, par une lumiére éclatante, il marche ſans inquiétude, à la clarté ſombre, mais infaillible, du flambeau de la révélation; & des ténébres qui doivent être diſſipées par la lumiére de l'eſſence divine,

lui font plus précieuses que l'évidence de quelques vérités naturelles qui ne peuvent le rendre heureux. Il n'avoit point dans les mathématiques d'objections à résoudre ; mais les difficultés des mystéres, & celles que forment les incrédules, ne l'abattent pas. Il voit clairement la source de ces difficultés dans les bornes de la raison, dans le déréglement du cœur, & il ne conclud rien contre une religion aussi sublime dans ses dogmes, aussi rigide dans sa morale que le Christianisme, de l'acquiescement universel qu'on donne à des vérités proportionnées à notre intelligence, & que personne n'a intérêt de combattre. Il a d'ailleurs une réponse générale à toutes ces difficultés dans l'autorité de Dieu, qui a parlé. Il ne lui en faut pas davantage pour mépriser les objections des incrédules, quoiqu'il ne puisse pas toûjours en démontrer positivement la foiblesse.

Il n'eſt pas plus rebuté de l'obligation que lui impoſe la foi Chrétienne de croire ce qu'il ne conçoit pas. Il eût ſans doute rejetté avec dédain cette loi impérieuſe, ſi elle fût émanée d'une école de Philoſophe. Des hommes, quelque éclairés qu'ils ſoient, ne peuvent pas exercer ſur la raiſon humaine un empire ſi abſolu; & dans une ſcience purement naturelle on n'a droit de perſuader que ce que l'on prouve par des raiſons claires. C'eſt auſſi la condition que rempliſſent parfaitement les mathématiques, mais il ſeroit injuſte de l'exiger du Chriſtianiſme. Tout ce qu'on doit déſirer, c'eſt qu'il ſe rende évidemment croyable par des motifs qui démontrent la vérité de la révélation. Voilà où l'évidence morale tient lieu de l'évidence géométrique. Mais cette évidence ne porte que ſur les preuves de la révélation, non ſur la doctrine même révelée. C'en eſt aſſez pour quiconque con-

noit le véritable ufage de la raifon; & plus un Mathématicien a perfectionné la fienne par de profondes réflexions, plus il doit être content du Chriftianifme, qui ne lui propofe des dogmes incompréhenfibles, qu'après avoir mis fous fes yeux des faits inconteftables.

Il n'a pas befoin de chercher hors de la fcience qu'il étudie, des preuves de la foibleffe de l'efprit humain, & de la néceffité de croire des vérités qui paroiffent fe contredire. La géométrie fournit une démonftration de la divifibilité de l'étendue à l'infini dans cette propofition. *La diagonale d'un quarré eft incommenfurable avec l'un des côtés.* Il eft évident que fi ces deux lignes étoient compofées de points indivifibles, ces points feroient entre elles une mefure commune; & comme il eft démontré qu'elles ne peuvent en avoir, il l'eft également que les points indivifibles font chimériques, & que toute partie de l'é-

tendue peut se diviser à l'infini. Comment concilier cette démonstration avec cette autre proposition qui n'est pas moins clairement démontrée: *En supposant une ligne droite qui touche la circonférence d'un cercle, il est impossible qu'une autre ligne droite tirée du point de contingence, passe entre la tangente & la circonférence, & il faut nécessairement que cette ligne entre dans le cercle, ou qu'elle traverse la tangente*? Qui peut comprendre qu'un espace divisible à l'infini, tel qu'est celui qui se trouve entre la circonférence & la tangente, ne puisse contenir une seule ligne droite? Voilà pour un Mathématicien le terme de la raison humaine. Contraint d'admettre chacune de ces propositions en particulier, il chercheroit inutilement le lien qui les unit. Combien de problêmes dont la solution se refuse à ses recherches les plus empressées? Il respecte souvent malgré lui l'obscurité im-

pénétrable d'une ſcience qui eſt du reſſort de la raiſon. Peut-il ſe plaindre que pour des vérités d'un ordre ſupérieur on lui demande le ſacrifice de ſes lumières, & l'humble aveu de ſon ignorance ?

Tel eſt l'uſage que la dévotion peut faire des mathématiques pour s'affermir dans la foi. Elle pourroit tirer le même avantage des autres ſciences humaines où la raiſon voit encore moins clair que dans les mathématiques. Mais il ſemble que cette différence met entre elles & la piété une autre eſpèce d'oppoſition. Des ſciences fécondes en ſyſtêmes problématiques & en diſputes interminables, ne ſont-elles pas plus incompatibles avec la foi, dont le caractère eſt d'être ſimple & immobile, qu'une ſcience où la vérité ſe montre ſans nuages ? Qu'on ouvre les livres des Philoſophes, qu'on entre dans leurs écoles, on les trouvera diviſés ſur une infinité

de queſtions. Les preuves des uns ſont des objections pour les autres. Ce qui eſt faux & inſoûtenable pour ceux-ci, eſt pour ceux-là certain & inconteſtable. Une dévotion ſoûmiſe & docile dans ſa croyance, peut-elle s'accommoder de ces guerres philoſophiques, où l'on ſe livre des combats éternels, où chacun s'attribue la victoire, où il n'y a ni juge ni médiateur qui puiſſe mettre les combattans d'accord, ou déſarmer ceux qui devroient s'avouer vaincus?

Chaque ſcience a ſon écueil. Celui des ſciences qu'on enſeigne dans nos écoles, eſt un eſprit de chicane & de ſubtilité pointilleuſe. On rapporte quelquefois de ces études mal digérées, l'envie, auſſi bien que la facilité, de diſputer ſur tout. Avec ce déplorable talent on a toujours des argumens prêts contre quelque propoſition que ce puiſſe être; & c'eſt moins alors l'éclairciſ-

ſement de la vérité qu'on cherche, que l'embarras de ſon adverſaire, & une ſorte de triomphe dont on devroit être humilié, ſi l'on ſe rendoit juſtice. Car quoi de plus honteux que de ſavoir embrouiller les matières! Et ſi le titre de *Jupiter aſſemble nues* * a eu de quoi flatter *Bayle*, un eſprit raiſonnable ne doit-il pas faire conſiſter ſa gloire à écarter les ombres, & à mettre la vérité dans tout ſon jour? De la même ſource naiſſent une opiniâtreté indomptable & un zèle fanatique pour des opinions de philoſophie, ou pour les dogmes qui n'appartiennent pas à la foi. On s'échauffe, on s'emporte dans des diſputes qui ne devroient avoir pour but que de s'inſtruire ſoi-même, ou de détromper ceux qu'on croit dans l'erreur; & les intérêts les plus chers n'enfantent pas des haines ſi vives & ſi durables

* C'eſt l'épithéte qu'Homére donne ordinairement à Jupiter, & que Bayle s'appliquoit à lui-même.

que des ſyſtêmes qui partagent les Savans.

Comment la dévotion pourroit-elle goûter ce que le bon ſens & l'amour de la vérité condamnent ? Elle qui, pleine de douceur & d'humilité, loin de s'exhaler en injures atroces contre les partiſans d'une doctrine indifférente pour le ſalut, réfute ſans animoſité les erreurs les plus pernicieuſes : elle qui écoute avec attention & avec patience les raiſons qu'on lui allègue, diſpoſée à s'y rendre, dès qu'elles lui paroîtront convaincantes, & à renoncer à ſes ſentimens particuliers, ſi l'on en prouve la fauſſeté.

On ſe ſouvient ſans doute que je conſidére la dévotion telle qu'elle eſt en elle-même, non telle qu'on la voit en certaines perſonnes qui en ignorent l'eſprit, quoiqu'elles faſſent profeſſion de ſuivre ſes loix. Une des foibleſſes les plus ordinaires de ces demi-dévots, eſt

l'entêtement déguisé sous le nom de fermeté. Incapables de céder à la raison & à l'autorité, ils soûtiennent des absurdités manifestes, plutôt que d'avouer qu'ils se sont trompés, aussi prévenus pour leurs propres idées, qu'opposés à celles des autres, à qui ils ne pardonneroient pas les plus légéres méprises, & dont ils contestent quelquefois les sentimens les mieux fondés, par l'habitude où ils sont de contredire tout ce qu'ils entendent. La vraie dévotion, instruite par l'exemple & par les leçons de saint Paul, rejette cet esprit de dispute & de *contention*, comme contraire *à la coûtume de l'Eglise* *. Mais en le rejettant, elle ne se croit pas obligée de rompre avec des sciences qui n'inspirent point par elles-mêmes les défauts qu'on vient d'observer.

---

* *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.* 1. Cor. 11. 16.

Il n'en eſt aucune qui n'ait des vérités conſtantes , & généralement reconnues. Ainſi la logique enſeigne les régles du raiſonnement auſſi-bien démontrées que les propoſitions d'*Euclide.* La métaphyſique ne prouve pas avec moins de force l'exiſtence de Dieu, la réalité de ſes principaux attributs, la ſpiritualité de l'ame, & le libre arbitre de l'homme. La phyſique parmi beaucoup de conjectures, a des choſes également certaines, & qui ſont d'un uſage infini pour les arts utiles à la ſociété. La morale , ſans le ſecours même de la révélation, nous apprend avec évidence la diſtinction eſſentielle du bien & du mal, & une partie des devoirs qui attachent l'homme à Dieu, à lui-même & aux autres hommes ſes ſemblables.

Tout n'eſt donc pas problématique dans ces ſciences, tout n'y eſt pas matiére de diſpute & de controverſe. Mais, dira-t-on, que peut penſer la dévotion

des raiſonnemens qu'elle entend propoſer contre les dogmes les plus reſpectables ? Elle n'eſt pas aſſez foible pour ſe ſcandaliſer d'une méthode que la malice des hommes a rendu néceſſaire. Puiſque les impies s'efforcent de répandre des ténébres ſur les vérités qui leur ſont odieuſes, n'eſt-ce pas un devoir indiſpenſable d'expoſer leurs objections & de les réfuter ? Ils diroient hautement qu'on ne les diſſimule que par l'impuiſſance d'y répondre ; & outre l'avantage qu'ils tireroient de ce ſilence, on rendroit les ſophiſmes de l'impiété plus dangereux & plus ſéduiſans pour ceux à qui on auroit également caché & ces ſophiſmes & les réponſes qui les détruiſent. L'expoſition de la vérité ſeroit imparfaite, ſi l'on n'ajoûtoit pas aux preuves qui l'établiſſent, les difficultés qu'on lui oppoſe ; & c'eſt ce qui engage tous ceux qui écrivent ſur quelqu'une des ſciences dont nous parlons, à employer

cette méthode, non seulement à l'égard des dogmes qui gênent les passions, mais à l'égard même d'autres propositions d'une moindre importance, quoique d'une égale certitude. On ne prétend point accoûtumer l'esprit à chicaner sur les choses les plus évidentes ; on veut au contraire l'instruire à sentir la différence d'un bon & d'un mauvais raisonnement, à développer avec netteté ce qu'il sent, pour le faire appercevoir aux autres, à chercher toûjours dans une question le point de vûe dans lequel il faut l'envisager, & à aimer d'autant plus la vérité, qu'il connoîtra mieux les détours & les faux fuyans de l'erreur.

Les disputes, si fréquentes dans les écoles & parmi les Savans, ont aussi leurs avantages, que la dévotion fait mettre à profit. Elle ne se passionne pas, en étudiant la philosophie, pour des systèmes inventés par des hommes,

& qui ne touchent ni la foi ni les mœurs. Ce n'eſt pas qu'elle n'apperçoive parm les ſentimens philoſophiques ceux qu paroiſſent les plus conformes à la droite raiſon, qu'elle ne donne même la préférence à certaines opinions qu'elle regarde comme plus plauſibles. Mais comme elle eſt dans la diſpoſition de ne jurer ſur la parole d'aucun Philoſophe, elle n'épouſe avec chaleur aucune ſecte ni aucun ſyſtême. Elle ſe plait à conſidérer dans les inventions humaines la pénétration & la petiteſſe de notre eſprit; & l'une & l'autre lui fait admirer le Créateur de l'Univers, qui a donné à l'homme une intelligence ſi vive & ſi ſubtile, en lui marquant néanmoins de ſi étroites limites. Elle plaint peut-être le temps qu'ont employé de grands génies à diſcuter des queſtions plus curieuſes qu'utiles, ou à pénétrer trop avant dans des matiéres qu'il ne leur convenoit pas de ſonder. Mais c'eſt par une

étude sérieuse des sciences, qu'elle s'est acquis le droit de réduire à sa juste valeur tout ce qui se traite sur les bancs de l'école : en cela bien différente des esprits légers & superficiels, qui blâment ce qu'ils ignorent, & confondent dans cette téméraire censure ce qu'il y a de plus solide & de plus nécessaire dans l'étude abstraite des sciences, avec ce qu'on en pourroit retrancher.

Si un excès de subtilité a introduit dans les écoles des questions vaines & superflues, on ne peut nier que les sciences philosophiques ne soient en elles-mêmes d'une extrême importance. La dévotion approuve tout ce qui tend à éclairer la raison, à établir des vérités capitales, à former les mœurs, à perfectionner les arts. Tels sont les avantages que procurent ces sciences. Quelque facilité qu'on apporte en naissant, pour raisonner avec justesse, & pour démêler dans un mauvais raisonnement le vrai de ce

qui n'en a que l'apparence, les préceptes de la logique ajoûtent beaucoup à cette facilité naturelle. Ces préceptes s'étendent à toutes les ſciences, dont la logique eſt regardée avec juſtice comme l'introduction. Mais un des plus dignes uſages qu'on puiſſe faire des régles de la dialectique, c'eſt ſans doute de diſſiper les dangereuſes illuſions de l'Athéiſme, & de prouver avec évidence les dogmes fondamentaux de l'exiſtence de Dieu, de la diſtinction de l'ame & du corps, & de la liberté. La métaphyſique rend ce ſervice eſſentiel à la religion. Elle lui prépare les voies en défendant contre les attaques des impies les vérités qu'elle ſuppoſe, & en forçant tout homme attentif de convenir que tout ce qu'elle enſeigne ſur le premier être, ſur la création, ſur la nature de l'ame, eſt en même temps appuyé ſur des preuves naturelles. Plus la phyſique s'enfonce dans la connoiſſance de l'Univers & des parties qu'il

renferme, plus elle y découvre des traits de la toute-puiſſance, de la ſageſſe, de la bonté de Dieu : & il ne tient pas à elle que ſes recherches, qui contribuent au plaiſir, à l'ornement & au ſoûtien de la ſociété, ne rendent en même temps l'homme plus religieux. La morale conſidérée comme une ſcience purement humaine, ne remplit point à la vérité tous les déſirs & toutes les vûes de la dévotion. Quand on a goûté l'Evangile, & qu'on a bien connu ſon eſprit, ſes miſtères, ſes loix, on comprend tout ce qui manque à une morale dictée par la ſeule raiſon. Cependant cette morale conſerve les fondemens de la probité, ébranlés par la doctrine des incrédules : & ſi elle ne ſuffit pas pour former de véritables Chrétiens, elle confond au moins la lâcheté de ceux qui déshonorant un ſi beau nom, demeurent par leur conduite au deſſous d'une vertu payenne.

Je conviens que la théologie eſt de

toutes les ſciences celle que la dévotion étudie le plus volontiers. S'il eſt vrai, comme on n'en peut douter après le témoignage de Jéſus-Chriſt, qu'*où eſt le tréſor de l'homme, là eſt auſſi ſon cœur* *, on peut dire auſſi qu'où ſe trouve le cœur, là ſe porte toute l'attention de l'eſprit. La théologie traite de ce qu'il y a de plus cher & de plus reſpectable pour la dévotion, les attributs de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la Grace, les Sacremens, les vertus ſurnaturelles, toutes les vérités, ſpéculatives & pratiques, qui humilient l'homme, & néanmoins le rappellent à la nobleſſe de ſon origine : quels dignes objets de nos études ! quel vaſte champ pour la dévotion ! Et ce qui lui donne une nouvelle ardeur, c'eſt l'école où ces vérités s'enſeignent ; école où Dieu, & non pas un homme, eſt l'oracle ſouverain ; où ſa parole conſignée

* *Ubi eſt theſaurus tuus, ibi eſt & cor tuum.* Matth. 6. 21.

dans les Ecritures, & tranſmiſe par la tradition, eſt continuellement propoſée ; où les diſputes ſur le ſens de cette parole ſont jugées par l'autorité de l'Egliſe, ſoit en rejettant, comme des erreurs, ce qu'elle reprouve, ſoit en mettant au rang des opinions ce qu'elle permet.

On voudroit pourtant accuſer la dévotion d'éloignement ou d'incapacité pour la théologie. Elle ſe contente, dit-on, d'une foi ſimple & ſans examen. Elle aime ſon ignorance où elle trouve ſa sûreté. Elle ſait que tout le Chriſtianiſme conſiſte à bien croire & à bien vivre. Pourquoi porteroit elle plus loin ſon zéle & ſes travaux ? S'expoſera-t-elle, en liſant avec trop de curioſité les livres ſaints, les écrits des Péres, les ouvrages des Théologiens, à ſe briſer contre quelqu'un de ces écueils où la foi de tant de ſavans hommes a fait naufrage ?

Eſt-ce là le langage de la dévotion, ou celui que lui prêtent les ennemis qui

la décrient, & ses prétendus défenseurs qui la méconnoissent? Veut-on d'abord étendre ces maximes à toutes les conditions? Les partisans les plus outrés de l'ignorance n'oseroient le faire. Il faut bien avouer qu'il est des hommes obligés par état à l'étude de la religion *. Qui garderoit le dépot des vérités révelées? Qui demasqueroit une hérésie qui se cache, ou qui combattroit celle qui se montre avec audace, si les Chefs & les Ministres de la Réligion étoient iucapables d'opposer de *fidéles discours aux nouveautés profanes de ceux qui contredisent la saine doctrine* †? Indépendamment des hérésies, qui ont toûjours été, & qui seront toûjours, les fidéles n'ont-ils pas besoin d'être instruits, consolés, en-

---

* *O Timothee, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates.* 1. Tim. 6. 20.

† *Oportet Episcopum... amplectentem eum qui secundum doctrinam est, fidelem sermonem ut potens sit exhortari in doctrina sana, & eos qui contradicunt arguere.* Tit. 1. 9.

couragés ? Qui doit leur apprendre les obligations générales du Chriſtianiſme, & les engagemens particuliers de leur profeſſion ? Qui leur indiquera la route qu'il faut ſuivre, & les précipices qu'il faut éviter, ſi ce n'eſt les hommes que Dieu leur a donnés pour leurs conducteurs & leurs guides ? Il n'eſt donc pas permis à ces hommes d'ignorer ce qu'ils doivent enſeigner. Dès-lors l'objection s'évanouit, & ſans aller plus avant il demeure établi que la dévotion s'accorde avec l'étude de la théologie.

Mais cette ſcience ne pourroit-elle être cultivée que par des perſonnes conſacrées au ſervice des autres ? la dévotion en interdiroit-elle l'étude au reſte des fidéles ? Tout le monde reconnoîtra ſans peine que la théologie, telle qu'on l'enſeigne dans les écoles, n'eſt ni néceſſaire, ni même convenable au commun des hommes. Ce n'eſt pas qu'une foi ſimple, que Dieu exige des Docteurs, com-

me du peuple le plus grossier, ne puisse subsister qu'à l'abri de l'ignorance : dangereux préjugé, que l'incrédulité a saisi avidement pour décréditer la réligion. Le Christianisme & la doctrine Catholique ne perdent rien à être connus. Plus on examine les preuves de l'un & de l'autre, plus on s'attache à l'Evangile, & à la seule Eglise qui ait conservé sans altération le véritable esprit de l'Evangile. La foi, pour être éclairée, n'en est ni moins docile ni moins soumise. Mais elle est plus précautionnée contre la séduction. Si elle n'est pas toûjours plus agissante, elle n'endort pas au moins les pécheurs dans une sécurité pernicieuse, & les lumiéres dont elle remplit leur esprit, laissent plus d'espoir pour leur conversion. On abuse, je le sçai, de ces lumiérés. Les héréfiarques n'auroient pas troublé l'Eglise, ni perverti tant d'ames, s'ils eussent été moins habiles. Les

hérésies n'auroient pas fait de si grands progrès, s'il se fût trouvé moins d'esprits présomptueux, qui possédés, comme parle saint Paul, *d'une funeste démangeaison d'oreilles * veulent toûjours apprendre & n'arrivent jamais à la connoissance de la vérité* §. Mais qu'on remarque bien les paroles de cet Apôtre. Il blâme uniquement ceux qui *cherchent de tous côtés des maîtres* ¶, sans écouter les Pasteurs préposés à leur instruction. Sortir du rang de disciple, pour s'ériger en docteur, sans mission & sans caractére, ou, ce qui n'est guéres moins criminel, mépriser les enseignemens de ceux qui sont assis sur la chaire de vérité, pour transporter sa confiance à des hommes qu'on regarde comme plus savans & plus vertueux,

---

* *Prurientes auribus.* 2. Tim. 4. 3.

§ *Semper discentes, & numquam ad scientiam veritatis pervenientes.* Ibid. 3. 7.

¶ *Ad sua desideria coacervabunt sibi magistros.* Ibid. 4. 3.

c'eſt là cette *fauſſe ſcience* †, l'objet des anathèmes de ſaint Paul. Le vrai moyen de la rendre ſalutaire, eût été de lui donner pour fondement une ſoûmiſſion parfaite à l'Egliſe, une horreur ſincère pour les nouveautés, une défiance de ſes propres lumiéres, qui allât juſqu'à ne pas vouloir ſe choiſir des maîtres, & à tenir pour ſuſpects tous ceux qui s'écartent des voies communes & autoriſées.

Avec de pareilles diſpoſitions, fruits d'une ſolide piété, il eſt toûjours utile de s'appliquer à connoitre la réligion. On concilie alors les textes différens des Péres, qui d'une part exhortent les fidéles d'une maniére ſi pathétique à la lecture & à la méditation des livres ſaints, & de l'autre les avertiſſent du danger qu'ils courent en les liſant avec une indiſcrette curioſité. Il y auroit un égal dan-

† *Oppoſitiones falſi nominis ſcientiæ.* 1. Tim. 6. 20.

danger à lire ainsi les ouvrages des Péres eux-mêmes, tous les monumens de la tradition Ecclésiastique, & les nombreux volumes des Théologiens. Mais la dévotion, qui fait que ce danger n'est pas inévitable, n'en a pas moins d'attachement pour une science nécessaire à l'Eglise, & s'il y a de simples fidèles qui aient le loisir, le talent & la volonté d'étudier profondément la réligion, loin d'improuver leur zéle, elle souhaiteroit au contraire qu'il eût beaucoup d'imitateurs.



L'ESPRIT

DE GOUVERNEMENT.

QUOIQUE les belles lettres & les ſciences attirent des applaudiſſemens à ceux qui excellent dans l'un ou dans l'autre genre, il faut pourtant l'avouer, le monde réſerve à d'autres talens la préférence dans ſon eſtime, & ordinairement dans ſes récompenſes. Preſque tous les hommes n'apprécient les talens des autres que par le beſoin qu'ils peuvent en avoir, par le plaiſir ou le profit qu'ils en retirent. L'eſprit des belles lettres & celui des ſciences ne ſont pas ceux qui paroiſſent à la multitude les plus agréables ou les plus utiles. D'ailleurs il eſt peu de perſonnes qui puiſſent aſpirer à un rang diſtingué parmi les gens de lettres & parmi les ſavans. Pluſieurs même ne ſe piquent pas d'être

connoiſſeurs en ſciences & en littérature. Mais on ſe dédommage par d'autres prétentions de celles qu'on abandonne, & l'eſprit qu'on s'attribue, eſt toûjours fort ſupérieur à celui qu'on n'a pas.

C'eſt ce qui fait donner tant d'éloges aux trois eſpèces d'eſprit dont il nous reſte à parler, à l'eſprit de gouvernement, à l'eſprit des affaires, à l'eſprit de ſociété. Les adverſaires que nous combattons accorderoient peut-être ſans beaucoup de répugnance à quelques dévots l'eſprit des ſciences & des belles lettres, & n'en eſtimeroient guères plus la dévotion. Ils ſe croiroient toûjours en droit de la mépriſer, en la déclarant incompatible avec les autres genres d'eſprit, & ſur-tout avec l'eſprit de gouvernement.

Entreprendre ſur ce point l'apologie de la dévotion, c'eſt au gré de beaucoup de gens ſoûtenir une cauſe déplorée.

Qui ne voit que l'efprit de gouvernement ne peut s'allier avec la dévotion? Que de raifons pour prouver cette incompatibilité ! Et combien d'exemples viennent à l'appui de ces raifons ! Ne nous laiffons pas néanmoins entraîner par le nombre & l'autorité de ceux qui parlent ainfi. Examinons mûrement & de fang froid une matiére où l'on ne fe détermine communément que par de premiéres vûes. Rien ne tient plus du préjugé, rien n'approche plus de l'erreur, que ces décifions précipitées, qui paffent de bouche en bouche, fans avoir jamais été contradictoirement difcutées.

L'efprit de gouvernement plus rare qu'on ne peut le penfer, quoique bien des perfonnes fe flattent de l'avoir, n'eft pas, à proprement parler, un feul & unique talent. C'eft l'affemblage & l'heureux affortiment de plufieurs qualités, qui rendent celui qui les pofsède, capable de gouverner.

Cet eſprit peut ſe diverſifier en bien des maniéres, ſuivant les différentes eſpéces de gouvernement. Autre choſe eſt de gouverner en chef, & avec un pouvoir illimité; autre choſe, de n'exercer qu'une autorité ſubalterne & dépendante. Il eſt ~~eſt~~ des gouvernemens vaſtes, d'autres qui ſont très bornés. Il en eſt de conſidérables par l'importance & la quantité des affaires, d'autres dont les détails ſont médiocres. Enfin il en eſt que les circonſtances rendent difficiles, d'autres où l'on ne rencontre que peu de difficultés. Le gouvernement Eccléſiaſtique ne reſſemble pas au gouvernement ſéculier. Dans celui-ci même, quelle différence entre le commandement militaire, & le gouvernement civil? Et ce dernier pourroit encore être diviſé en d'autres parties, s'il convenoit de pouſſer plus loin cette induction.

Il n'eſt pas douteux que les qualités

néceſſaires pour gouverner ne doivent être proportionnées au gouvernement dont on eſt chargé. Mais comme les diverſes eſpéces que nous avons marquées ſe réuniſſent dans un point commun, on peut dire en général que l'eſprit de gouvernement renferme la juſteſſe & l'étendue de l'eſprit, le diſcernement des hommes, la connoiſſance des choſes ſur leſquelles roule le gouvernement qu'on exerce, & les vertus propres à la place que l'on occupe.

Il s'agit d'examiner ſi la dévotion peut s'accorder avec toutes ces parties du gouvernement; & pour commencer par la premiére, on doit convenir que c'eſt la nature qui la donne, quoique l'uſage & les réflexions puiſſent la perfectionner. Il eſt des perſonnes nées avec un eſprit ſi faux & ſi étroit, qu'il ſeroit dangereux, quelque droiture de cœur qu'on remarque en elles, de leur confier des détails de quelque conſéquence.

Avec de bonnes intentions, elles se trompent ordinairement dans le choix des moyens ; & il ne faut pas croire que ce soit une faute légére. Elle attaque les prémiers principes du gouvernement, soit par le mépris qu'elle attire à ceux qui gouvernent, soit par les maux qu'elle cause, au lieu du bien qu'ils vouloient procurer.

C'est beaucoup pour un homme en place d'avoir gagné l'estime & la confiance de ses inférieurs. Presque toutes les difficultés sont applanies devant lui, lorsque ses démarches sont précédées de la haute opinion que l'on a de la solidité de son jugement & de l'étendue de ses lumiéres. On est persuadé qu'avant de se déterminer, il a prévû toutes les suites, il a pesé le pour & le contre, & qu'il n'a pris son parti qu'avec une pleine & entiére connoissance. Dans cette persuasion, qui peut blâmer sa conduite? & quelque chose qu'il exige, que peut-

on lui refuser ? Mais si l'on s'apperçoit au contraire que ses vûes sont courtes, son esprit rempli de travers & de faux préjugés, on le méprise, comme un homme incapable de gouverner, & ce mépris commence par ses inférieurs, qui s'apperçoivent les premiers de son incapacité.

Voilà d'abord un mal réel & un mal très-considérable, l'avilissement du supérieur, & par une suite nécessaire l'affoiblissement de l'autorité. Mais c'est peu de chose en comparaison des autres maux que la petitesse & la fausseté de l'esprit produisent dans le gouvernement. La douceur & la condescendance sont-elles nécessaires ? un esprit faux emploie la sévérité qui aigrit les cœurs & envenime une plaie qui pouvoit être guérie par d'autres remédes. Faut-il user de rigueur & montrer de la fermeté ; c'est alörs qu'il met en œuvre l'indulgence, qui n'est plus, étant déplacée, qu'une

molle & pernicieuſe foibleſſe. Convient-il de tempérer la ſéverité par la douceur, un ſi ſage tempérament eſt pour lui un myſtére incompréhenſible ; & comme un eſprit faux eſt toûjours extrême, il ſe jette dans l'un ou l'autre de ces deux excès. Ses refus ou ſes graces, ſes châtimens ou ſes recompenſes, ſont injuſtes, parce qu'en aimant la vertu & en haïſſant le vice, il ſe laiſſe éblouir par les moindres lueurs, qui lui déguiſent les objets & confondent à ſes yeux l'apparence avec la réalité.

Un eſprit de cette trempe auroit plus beſoin qu'un autre de conſeil. Mais ou il ne conſulte point, par une préſomption qui accompagne ordinairement la fauſſeté de l'eſprit, ou il ne fait pas des conſeils qu'il prend, l'uſage qu'il devroit en faire. Car un homme en place doit écouter les avis; mais il eſt fort à plaindre, s'il ne ſait pas diſtinguer ceux qui

méritent d'être suivis. C'est une science, dont un esprit faux est dépourvû. Les meilleurs conseils ne sont pas ceux qui font sur lui le plus d'impression. Il préfére les mauvais, comme plus assortis à sa maniére de penser. Supposons même qu'il ait heureusement placé sa confiance: Combien d'occasions où un supérieur doit paroître, doit parler, doit agir par lui-même, où il est presque également dangereux de ne pas prendre son parti sur le champ, ou de le prendre mal ? Il n'est pas temps alors de chercher des conseils, ou de se substituer des représentans. Il faut payer de sa personne; & lorsqu'un supérieur est hors d'ètat de le faire, quelle honte pour lui! &, ce qui est encore plus malheureux, quels abus & quels désordres sous son gouvernement !

Telle est dans un homme qui gouverne, l'indispensable néceffité de la justesse d'esprit. L'étendue n'est pas moins né-

cessaire. Un esprit étendu est celui qui voit plusieurs objets à la fois, & qui juge par ce coup d'œil du degré d'attention que chacun de ces objets mérite. Tout gouvernement où cette partie manque, est essentiellement vicieux. Il n'en est pas d'un homme public & qui se doit à tous, comme d'un particulier chargé d'une seule affaire. Il est permis à ce particulier de donner tous ses soins à l'objet unique qui l'occupe, d'en faciliter la réussite par tous les moyens légitimes, & d'en écarter les obstacles avec une application continuelle. Mais celui qui tient les rênes d'un gouvernement, porte ses regards d'autant plus loin, qu'il est dans un lieu plus élevé. Il examine ce qui est utile à plusieurs, & il ne travaille pour les particuliers, qu'autant que leurs intérêts sont conformes, ou du moins ne sont pas opposés à l'intérêt général. Lui propose-t-on un établissement qui paroît salutaire, le presse-t-on de se déclarer

contre des abus : il ne se livre pas à de premiéres apparences ; avant que de tenter une entreprise, il combine les obstacles avec les moyens, les avantages avec les inconvéniens ; & dans cette combinaison, il a toûjours un point fixe où chacune de ses démarches doit être rapportée. Car si le bien qu'on lui propose, occasionne de plus grands maux, ou empêche de plus grands biens, il le rejette, ou le différe suivant que les conjonctures l'exigent. Si l'abus contre lequel on réclame son zéle, ne peut être attaqué, qu'en compromettant sans succès l'autorité, ou en excitant des troubles plus funestes que ne pourroit être avantageux le changement qu'on désire, il se résout à tolérer cet abus, ou en renvoie la réformation à des temps plus favorables.

C'est sur-tout dans la législation, l'une des principales parties du gouvernement, que cette étendue d'esprit doit se faire

remarquer. La majeſté des loix ne deſcend pas juſqu'à ſtatuer ſur des cas uniques ou extrêmement rares. Leur perfection ne s'étend pas non plus juſqu'à prévoir toutes les circonſtances poſſibles. Il ſeroit aiſé d'être Légiſlateur, ſi l'on en méritoit le nom par des ordonnances proviſionnelles, ou ſi un réglement particulier pouvoit ſuffire à tous les beſoins de la communauté qu'on gouverne. Un ſage Légiſlateur conſidére ce qui arrive le plus ſouvent parmi les hommes qu'il régit, ce qui a le plus de rapport à la ſaine conſtitution du corps dont il eſt le chef ; & il part de ce point de vue pour établir des loix qui peuvent être, contre ſon intention, nuiſibles en certains cas, & impraticables en d'autres ; loix juſtes néanmoins, parce qu'elles ſont néceſſaires au corps, & utiles à la plûpart des membres que la même autorité qui les a portées eſt en état de remédier au mal qu'une exécu-

tion trop littérale pourroit causer, & que s'il est des occasions où ce mal soit inévitable, il faut alors appliquer cette maxime si souvent répétée, & si peu entendue, que le bien public doit l'emporter sur l'intérêt particulier.

J'aurois pû ajoûter l'élévation de l'esprit à la justesse & à l'étendue ; & en effet un gouvernement vaste, difficile, important, ne peut être dignement exercé que par un homme qui ait de grandes vûes. Cette grandeur ne consiste pas à former des projets où l'éclat & la magnificence l'emportent sur la solidité. Un esprit véritablement élevé préfére dans le gouvernement ce qui doit rendre les hommes justes & heureux, à ce qui ne peut que leur inspirer une stérile admiration. Il s'attache aux objets les plus intéressans pour la société, mais il s'y attache en homme public qui passe légérement sur les petits détails, & réserve pour les grandes affaires sa

principale attention. On conçoit aiſément que l'élévation de l'eſprit, ſans juſteſſe & ſans étendue, ſeroit plus préjudiciable qu'utile ; au lieu qu'avec les deux derniéres qualités on peut abſolument ſe paſſer de la premiére, ſur-tout dans un gouvernement d'une moindre importance. C'eſt pour cette raiſon que j'ai omis d'abord l'élévation de l'eſprit, & que je n'en ai marqué que la juſteſſe & l'étendue pour la premiére partie du gouvernement.

Cette partie, je le répéte, eſt dans ſon fonds un préſent de l'auteur de la nature. C'eſt lui qui forme des hommes capables par les qualités de leur eſprit de gouverner d'autres hommes, & qui ſelon les deſſeins de ſon adorable providence * *éléve ces brillantes lumiéres ſur le chandelier, ou les tient cachées*

* *Neque accendunt lucernam, & ponunt eam ſub medio, ſed ſuper candelabrum.* Matth. 5. 15.

ſous le boiſſeau. Je ſais que la fertilité du terroir le plus excellent dépend beaucoup de ſa culture, & que les talens naturels ont beſoin dans le gouvernement, du ſecours de l'expérience. Mais de quelque maniére qu'on enviſage la juſteſſe, l'étendue, & ſi l'on veut même l'élévation de l'eſprit, ſoit dans leur origine, ſoit dans leurs progrés, quel préjudice toutes ces qualités peuvent-elles recevoir de la dévotion? Si l'on voit en certains dévots qui gouvernent, un eſprit faux, borné, rampant, ils ſont nés tels, & ils n'ont eu aucune reſſource pour corriger ces défauts, ou les reſſources leur ont été inutiles. Qu'on leur ôte cette dévotion qu'on mépriſe en eux mal à propos, puiſqu'au contraire le reſpect qu'elle mérite devroit nous rendre plus indulgens pour les défauts dont elle eſt accompagnée: qu'on leur ôte, dis-je, leur dévotion, ils n'en auront ni plus de juſteſſe, ni plus d'étendue, ni plus

d'élévation dans l'efprit. Leur incapacité même, fans une piété qui toute aveugle & toute ignorante qu'elle étoit, ne laiffoit pas que de produire quelque bien, deviendra par ce retranchement beaucoup plus pernicieufe. La preuve en eft facile dans ces hommes fans talens comme fans mœurs, que Dieu pour punir les péchés des hommes fouffre quelquefois dans des places éminentes. Sont-ils plus propres au gouvernement, pour n'être pas dévots ? & les vices de leur cœur ne rendent-ils pas les défauts de leur efprit plus méprifables, plus odieux, plus funeftes à ceux qu'ils gouvernent ?

Cependant on impute à la dévotion toutes les fautes que commettent les dévots qui ont de l'autorité. Elle obfcurcit, dit-on, elle étouffe les talens qu'ils peuvent avoir, & fes principes font diamétralement oppofés aux maximes de la prudence & à toutes les régles du gou-

vernement. Car la dévotion a pour principe de ne jamais tolérer le crime, ni les abus. Elle veut punir celui-là & combattre ceux-ci ſans reſpect humain & ſans ménagement. Nulle diſtinction entre les coupables puiſſans & ceux qui ſont foibles, entre les abus anciens & accrédités, & ceux qui ſont récens & peu répandus. C'eſt contre les grands que la dévotion s'arme d'un zèle plus ſévére, parce que leur exemple eſt plus contagieux; & ce ſeroit ſelon elle une injuſte acception de perſonnes, que de cenſurer dans certaines conditions, ce que l'on diſſimule dans d'autres. Plus un abus a jetté de racines profondes, plus elle ſe croit obligée de faire tous ſes efforts pour l'extirper.

Ni les obſtacles ne l'arrêtent, ni les dangers ne l'intimident. Il ſuffit à la dévotion d'être convaincue de la droiture & de la pureté de ſes intentions. La prudence qui s'oppoſe à ſes pieux

projets, eſt *cette prudence de la chair* *, que Dieu réprouve. C'eſt une foibleſſe, une lâcheté qu'elle ſe reprocheroit éternellement; & pour s'épargner ce reproche, elle aime mieux courir tous les riſques d'une entrepriſe qui paroît téméraire, mais qu'elle croit ſainte. Elle embraſſe avidement toutes les bonnes œuvres qu'on lui préſente. Il n'eſt pas queſtion d'examiner, ſi le fond répond aux apparences, ſi ces bonnes œuvres ne prennent point ſur d'autres plus importantes, ſi elles promettent un fruit & une durée qui méritent tout ce qu'on doit faire pour elles, ſi elles introduiſent des nouveautés dont le danger eſt plus grand que l'utilité qu'on en eſpére. Toutes ces conſidérations, d'un ſi grand poids dans le gouvernement, échappent à la dévotion, ou elle les regarde comme autant de barriéres qu'une politique

* *Prudentia carnis mors eſt.* Rom. 8. 6.

humaine oppose à l'accompliſſement des volontés du Ciel. Elle paſſe outre, perſuadée que les difficultés qu'on lui fait enviſager, ſont de vains fantômes qu'on groſſit à ſes yeux, ou qu'elle les ſurmontera par le ſecours du Tout-puiſſant. Sa confiance dans ce ſecours eſt la raiſon fondamentale de ſon averſion pour la prudence ordinaire, avec laquelle il ſemble en effet que cette confiance eſt incompatible. La dévotion tire de cette vertu ſa principale gloire; & ce n'eſt pas la ſervir à ſon gré que de vouloir la réconcilier avec des qualités naturelles dont l'uſage n'entre pas dans le plan de ſon gouvernement.

Dans tout ce que viennent de dire nos adverſaires, il eſt aiſé d'appercevoir quelques vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs. Sans doute la dévotion ne déſavouera pas les ſentimens qu'on lui attribue. Mais qu'on s'en forme une juſte idée, on trouvera qu'ils n'ont rien

de contraire aux principes du gouvernement.

La dévotion a de l'horreur pour le crime, & du zèle contre les abus. Elle pense que l'autorité doit être employée à réprimer l'un & à détruire les autres. Mais l'on remarquera d'abord, que la dévotion a par elle même plus de panchant pour la douceur qui pardonne, que pour la sévérité qui punit. Ce n'est pas qu'elle se refuse aux châtimens devenus nécessaires pour l'utilité publique, ou pour celle des coupables, & que dans les gouvernemens dont la fin prochaine est de maintenir l'ordre extérieur de la société, elle ne fasse exécuter les loix rigoureuses portées contre les criminels. Elle renferme alors dans son cœur la charité qu'elle conserve pour ceux qu'elle est forcée de condamner, retranchant du corps dont le soin lui est confié, un membre qui pourroit lui nuire, & souhaitant que le supplice

ordonné par les loix ſoit avantageux à celui-même qui l'a mérité.

Si tels ſont les ſentimens de la dévotion dans l'uſage d'une autorité ſeculiere, elle s'y livre avec plus de liberté dans l'exercice d'une juriſdiction qui eſt directement établie pour le ſalut des ames, qui fondée par un Dieu ſauveur a pour première loi l'imitation de ſa miſericorde & de ſa patience, qui n'abandonne point la penſée de convertir les pécheurs dont elle eſt obligée de punir l'opiniâtre déſobeiſſance, n'employant jamais, juſque, dans les dernières extrémités, que des peines ſalutaires à ceux qui le ſouffrent. Ce n'eſt donc pas la dévotion qui ſans néceſſité met *une verge de fer* * dans la main de ceux qui gouvernent. C'eſt la dureté naturelle & acquiſe de leur caractère, du-

* *Reges eos in virga ferrea.* Pſ. 2. 9.

reté plus commune dans les perſonnes ſouillées par les excés de l'imtempérance & de la débauche, que dans celles qui pratiquent les plus auſtéres vertus. C'eſt quelquefois auſſi, je l'avoue, le tranſport indiſcret d'un zéle ſans expérience. Mais ce défaut peut être aiſement corrigé, au lieu que les vices qui ont leur ſource dans le cœur & qui rendent un homme public inſenſible aux miſéres de ceux qui lui ſont ſoumis, ſe guériſſent difficilement. On ne peut pas douter que la prudence ne ſoit néceſſaire pour balancer dans le gouvernement la rigueur avec l'indulgence. Mais ce talent une fois ſuppoſé, on ne craint pas d'aſſurer que la dévotion bien priſe & bien entendue eſt le guide le plus fidéle dans la diſtribution, comme dans la remiſe des châtimens.

Il eſt vrai que la dévotion regarde comme indignes d'elle les complaiſances ſerviles que le crédit & les richeſ-

ſes attirent ſouvent au crime. Elle ne peut ſe réſoudre à le flatter, de quelque ſpécieux prétexte qu'on ſe ſerve, pour obtenir d'elle, ſinon une approbation expreſſe, du moins quelques égards dont on puiſſe ſe prévaloir. Mais en faiſant connoître ſon indignation contre le crime, la dévotion qui gouverne, n'attaque pas toûjours les criminels puiſſans. La crainte ni le reſpect humain n'ont aucune part à ce ménagement; car de pareils motifs lui ſont juſtement odieux, & l'on ne dira pas qu'ils puiſſent influer dans le gouvernement. La dévotion, intrépide dans ſes propres dangers, appréhende les maux que peut cauſer l'implacable reſſentiment d'un criminel puiſſant & offenſé. Sa réſiſtance qui ne peut être vaincue par une autorité trop foible, la dégrade. Son exemple enhardit les méchans, ſa protection leur aſſure l'impunité, & le ſcandale qu'on vouloit retrancher, s'accroit &

devient irremédiable. L'Eglise n'a que trop senti le contre-coup des foudres lancées sur des têtes illustres ; & la dévotion n'avoit pas besoin de ces tristes expériences, pour revenir à cette maxime trop long-temps méconnue de saint *Augustin* *, que dans le gouvernement ecclésiastique il faut relâcher quelque chose de la sévérité de la discipline, lorsque la perte évidente d'un grand nombre d'ames exige ce relâchement.

On a conclu dans ces derniers temps, de cette maxime, & on le concluoit de même dans l'ancienne Eglise, qu'il n'est jamais expédient de sévir contre la multitude, les punitions générales ne pouvant être justes, parce qu'elles frappent

* *Verùm in hujusmodi causis ubi per graves dissensionum scissuras non hujus aut illius hominis est periculum, sed populorum strages jacent, detrahendum est aliquid severitati, ut majoribus malis sanandis caritas sincera subveniat.* S. Aug. Lib. Bonifac. N. 45.

des innocens, ni respectées, parce que le nombre des coupables augmente leur audace; ni salutaires, parce qu'elles sont ordinairement suivies de ruptures éclatantes, & de tragiques révolutions. Et à cet égard le gouvernement séculier doit être presque autant circonspect que l'ecclésiastique. Cette conséquence peut s'appliquer, quoiqu'avec beaucoup moins d'étendue, aux criminels que leur rang & leur autorité rendent les chefs de la multitude. Avant que de prononcer contre eux une sentence, il faut bien examiner si elle peut être exécutée, si l'inexécution ne sera pas pire que n'auroit été la tolérance, s'il y a lieu de craindre que la rébellion des chefs n'entraîne la multitude, & indépendamment de tous ces dangers, s'il est à propos de décerner contre eux une peine capable d'altérer les sentimens de respect & de soûmission qui leur sont dûs.

La dévotion chargée d'un gouverne-

ment peut faire, quoi qu'en disent ses censeurs, de telles réflexions. Que désire après tout, & que cherche la dévotion ? le plus grand bien. Si donc elle le trouve dans les ménagemens que nous venons de marquer, pourquoi ne les garderoit-elle pas ? pourquoi voudroit-elle, contre ses plus saintes maximes, se rendre responsable au jugement de Dieu des suites funestes d'une rigueur outrée ? Quand on n'a d'autre vûe dans une place, que d'y délivrer sa conscience, & qu'on a devant soi l'alternative ou de tolérer des criminels, ou en se déclarant contre eux, de multiplier les crimes & de les perpétuer, on peut gémir de la tolérance, mais on la préfere, sans hésiter, à un éclat inutile & pernicieux.

Comment accorder dans le gouvernement cette tolérance avec la justice des punitions exercées sur des coupables moins accrédités ? C'est ce qui ne doit

plus paroître impoſſible à la dévotion, dès qu'elle a compris la pureté des motifs qui engagent à diſſimuler quelquefois les crimes des grands. Mais la dévotion ſe doit à elle-même, & à l'honneur de ſon gouvernement, de ne laiſſer aucun ombrage dans des circonſtances ſi délicates ſur ſon amour pour la juſtice, & ſur ſon zéle incorruptible pour le bien public. Il n'eſt pas auſſi difficile qu'on pourroit le croire, d'écarter ces ſoupçons injurieux; & les hommes clairvoyans ont bientôt apperçu ſi la réſerve d'un ſupérieur eſt une baſſeſſe intéreſſée, une timidité puſillanime, ou ſi c'eſt une prudence louable.

Il eſt des occaſions où le pouvoir & la dignité du criminel ne doivent pas arrêter la vengeance du crime. La prudence elle-même inſpire cette ſévérité; ou ſi elle eſt toûjours effrayée des inconvéniens qu'elle prevoit, la crainte plus juſte d'une prévarication manifeſte

l'emporte sur cette prévoyance. Qui peut mieux que la dévotion donner ces exemples mémorables de vigueur & de fermeté ? qui peut mieux qu'elle fouler aux pieds toutes les considérations humaines, soûtenir les plus violens assauts, & livrer au crime puissant & redouté des attaques d'autant plus décisives, que la vénération qu'elle s'attire en assure le succès ?

Il en est à peu près de la réformation des abus, comme de la punition du crime. La dévotion souhaiteroit sans doute qu'il n'y eût point d'abus, ou que tous pussent être déracinés. Mais elle n'est pas assez peu sensée, ni assez peu instruite de la condition des choses humaines, pour se flatter de voir ce qu'elle desire, ni pour former sur des vœux qui ne peuvent être accomplis, des projets de gouvernement. Elle se contente de travailler selon la mesure de ses forces à l'extirpation des abus, sans

trop même compter sur le succès de ses travaux ; principe admirable, pour le dire en passant, d'un usage infini dans le gouvernement, où la vivacité naturelle, l'impatience, le découragement, sont des défauts essentiels, & que la dévotion seule peut graver profondement dans l'esprit d'un homme public. Les régles de la prudence seront aussi les siennes dans les démarches qu'elle fera contre les abus, lorsque cette prudence ennemie du vice & protectrice de la vertu, s'appliquera toute entiére à choisir les moyens les plus efficaces pour abattre l'un, & faire triompher l'autre.

La dévotion commence par distinguer les abus contraires aux loix divines & naturelles, de ceux qui ne sont opposés qu'à des loix humaines. Les premiers ne peuvent être couverts par la plus longue & la plus ancienne possession. Car les droits de l'éternelle vérité, & ceux de la puissance divine sont impref-

criptibles. La dévotion n'admet aucune composition sur des loix si sacrées. Elle ne peut souffrir des usages qui les blessent ouvertement. A-t-elle tort ? & parce qu'elle est infléxible sur cette matiére, la déclarera-t-on incapable de gouverner ? Qui ne voit au contraire qu'un gouvernement qui ordonne ou qui approuve ce que Dieu condamne, est, non seulement injuste, mais pernicieux ? Qui ne méprisera ces vaines spéculations sur l'*Esprit des loix*, où sous prétexte d'étudier leurs différens rapports, on combat indirectement la loi divine ? Cette loi dictée par une sagesse supérieure à tous les raisonnemens humains, cette loi qui fait l'admiration des cœurs droits & des esprits judicieux, se soutiendra toute seule contre une critique aussi maligne qu'elle est téméraire. Il sera toûjours vrai que tout ce qu'elle prescrit, convient à tous les lieux, à tous les tems, à toutes les personnes, & que

ce qu'elle défend, comme le divorce, la poligamie, l'usure, est un vice sous quelque gouvernement que ce soit.

Mais la dévotion, inexorable à l'égard des abus reprouvés par la loi naturelle ou par la loi divine, n'a pas la même ardeur contre les abus qui ne dérogent qu'à des loix humaines. Ces loix n'ont pas un caractére de stabilité, qui les affranchisse du sort qu'éprouvent tous les ouvrages des hommes. Elles sont d'ailleurs susceptibles de dispense; & dans le cas même où ces loix subsistent, & où elles obligent, comme on doit le supposer, pour que l'inobservation en soit abusive, il s'en faut beaucoup que cet abus ne soit aussi criant que la transgression de la loi naturelle ou divine.

La dévotion est à la vérité fortement attachée aux régles; & loin de blâmer en elle cet attachement, on doit le regarder comme une vertu nécessaire pour

bien gouverner. Car qu'eſt-ce qu'un gouvernement où l'on ſe fait un jeu de violer les régles, où les abus ont un libre cours ? & que fait un homme en place, de ſon autorité, s'il ne s'en ſert pour conſerver ou pour rétablir le bon ordre ? La dévotion pénétrée de ces ſentimens, n'ignore pas néanmoins la foibleſſe & la corruption des hommes. Elle ſait que leur pente naturelle les porte à ſecouer le joug de la loi, & qu'il eſt auſſi difficile de les y ſoûmettre de nouveau, qu'il leur a été aiſé de s'y ſouſtraire. Cette connoiſſance la rend extrêmement vigilante pour le maintien des loix qui ſont encore en vigueur. Elle s'oppoſe avec force aux premiéres contraventions, perſuadée qu'un abus peut être ſans peine étouffé dans ſa naiſſance, mais que ſi on lui permet de s'affermir, il en coûtera pour le détruire, des travaux infinis, qui peut-être ſeront encore infructueux.

Ce qui augmente ſon attention & ſon zéle à l'égard des abus naiſſans, c'eſt la conduite qu'elle eſt obligée de tenir à l'égard des abus qu'elle trouve établis. Car elle n'eſt pas ſur de ſujet auſſi vive & auſſi emportée que le prétendent ſes adverſaires, & le portrait qu'ils ont tracé plus haut, s'il reſſemble à quelques dévots, n'eſt pas tiré d'après la dévotion. Elle a beſoin, on ne peut trop le redire, d'être éclairée par la prudence; car ſans cette lumiére, dévots ou indévots, & ceux-ci plus encore que les premiers, ſont incapables de gouvernement. Mais je ſoûtiens que la dévotion n'a par elle-même aucune oppoſition aux régles de la prudence. L'objet de ces régles eſt de prendre les meſures les plus convenables, pour procurer le bien. Plus la dévotion l'aime, plus elle eſt diſpoſée à prendre ces meſures. Ainſi lorſqu'elle s'apperçoit qu'un abus eſt tellement enraciné, que

le plus mauvais parti feroit de faire, pour l'arracher, d'inutiles efforts, ou d'exciter, en l'arrachant, des troubles dangereux; elle se détermine par la régle du plus grand bien, non pas à favoriser cet abus, non pas à le regarder avec indifférence, non pas même à perdre le désir & l'espérance de le réformer, mais à souffrir, du moins pendant un temps, ce qu'il n'est point en son pouvoir d'empêcher.

La dévotion suit la même régle sur une autre espéce d'abus, qui, sans être formellement condamnés par aucune loi, sont des imperfections & des indécences choquantes, des obstacles au bien qu'on pourroit désirer, & des taches pour le gouvernement sous lequel ces usages se sont introduits. La dévotion voudroit, s'il étoit possible, effacer ces taches, lever ces obstacles, abolir ces indécences. Elle le voudroit, mais si on lui démontre qu'elle ne peut l'entreprendre qu'aux dépens d'une tranquillité plus pré-

cieuſe qu'un changement qui n'eſt pas abſolument néceſſaire, la vûe du plus grand bien l'engage à ne rien innover dans l'état actuel.

Il eſt même des conjonctures où, quoiqu'elle ait lieu de ſe promettre une heureuſe iſſue, & qu'elle ne craigne pas de ſi fortes émotions, elle temporiſe néanmoins & préfére des remédes qui opérent lentement, mais qui guériſſent enfin le mal dans ſon principe, à des remédes violens, dont l'effet ſeroit paſſager. La dévotion qui n'a pas oublié le reproche que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Phariſiens, aime mieux en s'oppoſant aux abus, *nettoyer le dedans du plat*, c'eſt-à-dire, réformer le cœur, que de *laver ſeulement le dehors* *, en n'arrêtant que des déſordres extérieurs qui reparoî-

---

* *Phariſæe cæce, munda prius quod intus eſt calicis & paropſidis, ut fiat id quod deforis eſt mundum.* Matth. 23. 26.

troient bientôt, tandis que les passions qui les produisent subsisteroient. Changer les cœurs, & inspirer l'amour du bien à un nombre de personnes qui depuis long-temps l'ignorent ou le haïssent, n'est pas l'ouvrage de quelques jours. Il faut une application suivie, des maniéres douces & insinuantes, une patience inépuisable, du talent pour persuader. Le fruit de tous ces moyens est ordinairement tardif, il demeure long-temps imperceptible, & ne se développe souvent qu'après bien des années. Mais quelle consolation pour un supérieur de voir alors des abus dont il gémissoit, déracinés sans éclat, sans murmure, sans soûlevement ! & la dévotion n'est-elle pas plus contente d'attirer à la vertu un culte & des hommages volontaires, que de renverser quelques autels du vice, sans le déposséder de son empire sur les cœurs ?

Le reproche qu'on fait à la dévotion

d'embrasser sans choix & sans discernement toutes les bonnes œuvres qu'on lui présente, n'est pas mieux fondé. Si l'on se bornoit à dire que son premier mouvement est de consentir au bien qu'on lui propose, on diroit vrai, & au lieu de la décrier, l'on feroit son éloge. Mais pour jetter sur elle un ridicule qui satisfasse la haine qu'on lui porte, il faut ajoûter qu'elle suit aveuglément ces premières impressions. Avant que de montrer la fausseté de ce reproche, je demande à ceux que je refute, si une disposition contraire à celle qu'on reconnoît dans la dévotion, leur paroît plus conforme aux véritables régles du gouvernement. Trouveroient-ils plus convenable qu'un homme en place eût une opposition décidée pour toutes sortes de bonnes œuvres, que sa première pensée fût de les contredire, que ses premières démarches fussent pour les combattre, & qu'il ne fît cé-

der sa répugnance à les aprouver, qu'à une nécessité indispensable, ou à une utilité qui approche de la nécessité ? Combien de fautes capitales une telle disposition feroit-elle commettre dans le gouvernement ? Que de fruits précieux étouffés dans leurs germes ! que de sources abondantes détournées ou taries ! Et pour parler sans figure, que de projets rejettés, qui eussent été salutaires à la religion & à la société !

Je sais qu'on me répondra que ces bonnes œuvres, dont je déplore la perte, ne méritent pas tant de regrets ; que la dévotion s'attache avec trop d'excès à de pareilles œuvres, méprisables aux yeux de la raison ; & que cet attachement est une des plus fortes preuves que la dévotion ne fait pas gouverner. Mais c'est de quoi je me plains, qu'on juge de l'utilité de ces œuvres par d'autres principes que par ceux de la religion, comme si tout gouvernement ne

devoit pas ſe rapporter à celui *de qui toute puiſſance émane* *, & qu'il fût permis à un homme qui tient ſa place, de regarder comme inutile ou comme ſuſpect ce qui tend au ſoûtien & à l'accroiſſement de ſon culte. De plus on n'attaque pas moins par le mépris qu'on affecte pour ces bonnes œuvres, les intérêts de la ſociété, que ceux de la religion. Car ce que l'on ne prenoit que pour un bien ſpirituel, ſe trouve en même tems un avantage temporel, & quand la dévotion n'auroit pour en juger ainſi, que le ſentiment des plus habiles politiques & des meilleures têtes qui aient gouverné, elle pourroit ſe conſoler de n'être pas d'accord avec les prétendus ſages de notre temps.

Mais eſt-il vrai que la dévotion embraſſe ſi précipitamment les bonnes œuvres qu'on lui propoſe ? Cette précipitation démentiroit ſes propres maximes ;

* *Non eſt poteſtas niſi à Deo.* Rom. 13. 1.

car si dans sa conduite personnelle, la dévotion examine attentivement les voies qu'elle doit suivre, parce qu'il en est *qui paroissent droites, & qui conduisent néanmoins à la mort* *, à plus forte raison dans le gouvernement public doit-elle distinguer le bien réel de celui qui n'est qu'apparent; le bien solide & durable, de celui qui n'a aucune consistance; le bien qui l'est en toutes manières, de celui qui ne peut être accompli par des moyens justes; le bien qui ne doit pas entraîner de plus grands maux ou préjudicier à de plus grands biens, de celui qui est joint à ces inconvéniens. La dévotion peut-elle se dispenser d'un examen qui est un de ses devoirs les plus essentiels? & après l'avoir fait, peut-elle, sans cesser d'être ce qu'elle est, se livrer à des œuvres belles par les dehors, mais vicieuses

* *Est via quæ videtur homini justa; & novissima ejus deducunt ad mortem.* Proverb. 14. 12.

ou du moins équivoque dans le fond ? On n'a donc rien à craindre de son zèle pour les bonnes œuvres ; & pourvû qu'on ne fasse pas consister la sagesse du gouvernement à *éteindre l'esprit*, à *mépriser les prophéties*, elle consentira volontiers à *éprouver toutes choses* & à *n'admettre que ce qui est véritablement bon* *.

Qu'on ne dise plus après cela que la dévotion a une si parfaite confiance dans le secours du Tout-puissant, qu'elle dédaigne l'usage de la prudence humaine. J'ai déja combattu ce préjugé au sujet de l'éloquence. La dévotion emploie celle-ci dans ses discours, quoiqu'elle ne s'appuie que sur la grace divine, qui éclaire intérieurement les esprits, & qui touche les cœurs, parce que l'éloquence, pleine de force & d'onction, est

* *Spiritum nolite extinguere, prophetias nolite spernere, omnia autem probate, quod bonum est tenête* 1. Theff. 5. 19. 20. 21.

un des moyens humains dont la grace se sert le plus efficacement pour persuader les vérités chrétiennes. De même il y a des moyens naturels dont Dieu a voulu faire dépendre, dans le cours ordinaire de sa providence, le succès & l'utilité du gouvernement. Les rejetter, ce seroit tenter Dieu, & lui demander sans nécessité des miracles. Ce seroit se rendre coupable de tous les maux dont cette présomption, déja si criminelle, seroit infailliblement suivie. Ainsi la dévotion n'a garde de condamner la prudence qui découvre les moyens qu'elle doit mettre en œuvre pour accomplir ses desseins ; mais elle perfectionne cette prudence, en lui apprenant à se reposer, non sur elle-même, mais sur l'arbitre souverain de nos destinées, & en la délivrant de ces craintes & de ces inquiétudes que la raison & le courage peuvent concentrer dans le cœur, mais que la

confiance chrétienne peut seule en bannir.

On n'ignore pas que Dieu a suscité quelquefois dans des temps difficiles des hommes extrordinaires, qui, pour la réformation des abus & pour le rétablissement du bon ordre, ont formé de grandes entreprises contre les régles communes de la prudence, & les ont heureusement exécutées. Mais ces exemples ne prouvent pas que la dévotion soit ennemie de la prudence. Car premiérement ces conduites extraordinaires ont réussi, & à parler exactement, elles étoient très prudentes; car Dieu qui les avoit inspirées, en facilitoit le succès. Il n'est rien de plus judicieux que d'agir sous une telle garantie, & l'on peut sans imprudence négliger les moyens ordinaires, lorsqu'on a lieu de compter sur de plus puissantes ressources. Sans recourir même à une protection particulière du ciel, il est arrivé plus d'une fois que des génies

ſupérieurs, à la tête du gouvernement, ont quitté les chemins battus, pour prendre des routes plus abrégées & plus ſûres. En ſecond lieu, la dévotion admire ces exemples, mais ne ſe flatte pas de pouvoir les atteindre, & ſans mettre des bornes à la puiſſance de Dieu qui renouvelle, quand il veut, les mêmes prodiges, elle n'oſe dans le gouvernement ſe départir des règles que dicte la prudence.

Telle eſt l'alliance de la dévotion avec la juſteſſe & l'étendue de l'eſprit, qui ſont la première partie du gouvernement. Nous avons marqué pour la ſeconde le diſcernement des hommes. En effet quiconque a une autorité principale, a des places ſubordonnées à remplir. Il a auprès de lui des perſonnes qu'il applique à différens emplois, ou dont il demande les conſeils. Enfin il eſt obligé de traiter avec des hommes de tout état & de toute condition,

par les rapports que le gouvernement qu'il exerce lui donne avec eux. Trois objets où le discernement des hommes est d'une absolue nécessité.

Un supérieur doit connoître, pour remplir dignement les places dont il a la disposition, les talens, le caractère, les vertus & les défauts de tous les sujets sur lesquels il peut jetter les yeux. Cette connoissance le dirigera dans ses choix, & sans elle il se trompera souvent en une matière où les erreurs sont de la derniére conséquence. Ici un esprit doux & pacifique convient davantage ; là il faut au contraire un zéle plus ardent & plus actif. La science & le don de la parole sont plus nécessaires en certaines places, en d'autres le jugement & la prudence. Jamais le vice, sur-tout s'il est scandaleux, & même quand il ne le seroit pas, ne doit être placé. On verra bien-tôt que cette régle est vraie sans exception dans

le gouvernement eccléſiaſtique; & pour ce qui eſt du ſéculier, ce n'eſt pas ici le lieu de marquer les reſtrictions qu'elle peut ſouffrir. Il eſt cependant des circonſtances où une moindre vertu peut & doit être préférée. Eſt-ce une choſe facile que d'appercevoir & de démêler toutes ces nuances qui diſtinguent les hommes entr'eux ? car je ne parle point des qualités extérieures, comme la naiſſance, les biens, le crédit, qui méritent quelquefois l'attention d'un ſupérieur. Il n'a pas beſoin de beaucoup de pénétration, pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur ces qualités; mais pour ne pas ſe méprendre ſur celles de l'eſprit & du cœur, les plus intéreſſantes de toutes, combien ſes regards doivent-ils être perçans ?

Quelle doit être auſſi ſa ſagacité dans le choix des perſonnes qui l'approchent, dans les miniſtères qu'il leur confie, dans l'uſage qu'il fait de leurs conſeils ? Il

n'eſt pas poſſible qu'un ſupérieur faſſe tout par lui-même; & quand il le pourroit, il ſemble convenable qu'il renvoie les moindres détails à des hommes dignes de ſa confiance. Un fardeau partagé eſt moins accablant, & *la beſogne*, comme on parle aujourd'hui, doit être mieux faite par pluſieurs ouvriers que par un ſeul. De plus il y a néceſſairement autour d'un homme en place des emplois ſubalternes qu'il eſt important de remplir par des ſujets capables d'en faire les fonctions. Tout cela demande qu'un ſupérieur ſe connoiſſe parfaitement en hommes, qu'il liſe autant qu'un mortel peut le faire, juſques dans les cœurs, pour s'aſſurer d'un attachement ſolide pour ſa perſonne, d'une probité à l'épreuve des tentations les plus délicates, d'une conduite qui ne faſſe tort ni à lui ni à ſon gouvernement. Il doit être inſtruit du caractère & des talens de ceux qui travaillent immédiatement ſous ſes or-

ordres, pour juger du fond qu'il peut faire fur le compte qu'ils lui rendent, & fur les avis qu'ils lui donnent, pour les employer chacun dans le genre qui lui eft propre, rien n'étant plus dangereux que de tranfporter les hommes hors de leurs place naturelle.

Enfin le gouvernement donne des rapports néceffaires avec des perfonnes de tout état & de toute condition. Quand on fe rend inacceffible, & qu'on ne voit que par les yeux d'autrui, qu'on n'entend que par des oreilles étrangères, qu'on ne parle que par une bouche empruntée, on s'expofe à l'inconvénient d'ignorer beaucoup de chofes qu'il faudroit favoir, d'en croire d'autres qui ne font pas véritables, d'en dire qu'on ne voudroit pas, & au lieu du refpect & de la crainte, on ne s'attire que de la haine & du mépris. Traiter avec les hommes dans une place fupérieure, c'eft recevoir

leurs plaintes, répondre à leurs demandes, louer ceux-ci, réprimander ceux-là, exhorter les uns, discuter des affaires avec les autres, remplir les devoirs de la société comme il convient à la dignité de cette place. Ces détails, qui pris séparément paroissent peu considérables, sont tous ensemble d'une importance extrême dans le gouvernement; & il n'est pas douteux que l'homme public chargé de ces détails ne s'en acquitte mal, s'il n'a pas une connoissance générale des mœurs & des usages des hommes, des ressorts qui les remuent, des passions qui les agitent, des vices qui dominent parmi eux, & si en particulier il n'étudie pas & ne sçait point discerner le génie & les inclinations de ceux qui s'adressent à lui.

Je crois déja entendre mes adversaires s'écrier que de toutes les parties du gouvernement, celle dont je viens de parler est la plus incompatible avec la

dévotion. Comment auroit-elle le discernement des hommes, elle qui est également incapable de juger sainement de leurs vertus & de leurs défauts, soit qu'on l'envisage dans son état le plus parfait, soit qu'on la prenne telle qu'on la trouve dans un grand nombre de dévots? Dans ce second état, rien de plus soupçonneux que la dévotion, rien de plus docile à la voix de la médisance & de la calomnie, rien de plus obstiné dans les préventions une fois conçues. Est-ce ainsi qu'on connoît les hommes? & quel est le fruit de cette étrange méthode, si ce n'est d'accréditer l'infame délation, d'écarter ou d'opprimer le mérite? Dans son état le plus parfait la dévotion, conformément au précepte de l'Evangile, juge toûjours favorablement de son prochain. Elle ne fouille pas dans son cœur pour y découvrir des intentions perverses, & pour reconnoître la source cachée des défauts

qui paroiffent au dehors. Elle excufe ce qu'elle ne peut ni défavouer ni diffimuler. Ajoûtons que la dévotion, jaloufe de l'enfance & de la fimplicité que Jefus-Chrift & l'Apôtre faint Paul lui recommandent *, ignore & veut ignorer tout le mal dont les hommes font capables, qu'elle ajoûte foi à ce qu'on lui dit, prête à embraffer la défenfe d'un fcélerat hypocrite qui a fçû toucher fa compaffion, à favorifer le crime, qu'elle ne foupçonne jamais, & à répandre fur une indigence fimulée des fecours qui ne font dûs qu'à la véritable pauvreté. Difons enfin que la parfaite dévotion eft fi éprife de la vertu, qu'elle ne demande pas d'autre qualité dans les hommes. Quiconque lui paroît vertueux, obtient d'elle

* *Eftote fimplices ficut columbæ.* Matth. 10. 16. *Nifi efficiamini ficut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* Ibid. 18. 3. *Malitiâ parvuli eftote.* 1. Cor. 14. 20.

toutes les graces dont elle dispose, & peut prétendre aux plus hautes dignités sans aucun des talens nécessaires pour les remplir.

Cet état de la dévotion, où elle est représentée ombrageuse, amie des délateurs, inébranlable dans ses préjugés, n'est pas dans son état naturel. S'il est souvent arrivé que des dévots chargés d'un gouvernement ont si mal réussi à connoître les hommes, ce n'est pas sur la dévotion, c'est sur la petitesse de leur esprit, que cette faute doit être rejettée. D'autres personnes qui ne se piquoient pas de dévotion, sont tombées dans la même faute, avec cette différence, que parmi celles-ci plusieurs ont péché par méchanceté, plutôt que par ignorance. Un esprit foible, comme un dévot peut l'être, ou un cœur corrompu, comme il ne s'en trouve que trop dans la dévotion, se livre aisément à la défiance. L'un veut connoître les hom-

mes par un motif louable, pour récompenser la vertu, pour punir ou pour éloigner le vice; & comme il ne distingue point le chemin que la vérité doit tenir pour arriver jusqu'à lui, il la cherche par des détours obliques & des conduits soûterrains. Les faux rapports & les accusations téméraires lui tiennent lieu des solides recherches qu'il auroit pû faire avec le discernement des hommes. Il auroit sçû alors avouer & réparer les erreurs inévitables dans le gouvernement le plus sage & le plus éclairé. Mais la petitesse d'esprit est inséparable de l'opiniâtreté ; il ne peut croire qu'on ait voulu ou qu'on ait pû le tromper. L'autre au contraire ne veut connoître les hommes que pour faire du mal, ou pour se préserver de celui qu'il a lieu de craindre. Persuadé par le sentiment de sa propre corruption, que tous les hommes sont méchans comme lui, il ne fait pas plus de cas des

vils espions qui le servent, que des personnes qui lui sont dénoncées. Il croit néanmoins les dénonciateurs, & par la malignité naturelle de son caractère, & par la défiance que ses remords lui inspirent. Des préventions conçûes dans le sein du crime, sont encore plus incurables que celles qui sont nées dans un esprit foible; & ce fleau du gouvernement est mille fois plus redoutable sous un homme esclave de ses passions, que sous celui dont les vûes sont droites, quoique ses lumières soient bornées.

Si quelque excés pouvoit convenir à la véritable dévotion, ce feroit sans doute celui que l'on donne pour son état le plus parfait. Elle a plus d'inclination pour une charitable crédulité, que pour des jugemens sinistres & d'injustes soupçons; mais elle n'est pas si follement crédule qu'on voudroit nous le persuader, & les fausses idées qu'on se forme là dessus, viennent uniquement

de ce que l'on confond les ſentimens de la charité chrétienne avec la conduite & le langage qu'elle ſuggère. Ses ſentimens ſont les mêmes dans tous les hommes ; mais elle agit, elle parle dans un ſupérieur autrement que dans un particulier. Celui-ci ne répond que de lui-même ; & l'attention qu'il doit à ſes propres défauts, le diſpenſe de remarquer les vices du prochain. Le ſupérieur, obligé de veiller ſur ceux dont il doit rendre compte, n'omet aucune précaution raiſonnable pour connoître, en mal comme en bien, les hommes dont la connoiſſance eſt utile ou néceſſaire à ſon gouvernement. Il ne ſera pas diſpoſé à les croire mauvais avant que de les connoître. Car rien n'eſt plus téméraire, ni plus injurieux à l'humanité, que cette diſpoſition, dont quelques perſonnes s'applaudiſſent, s'eſtimant fort habiles parce qu'elles commencent par juger dé-

ſavantageuſement de tout homme inconnu, & n'exceptent que le petit nombre dont la probité leur paroît inconteſtable, de la condamnation générale qu'elles prononcent contre les hommes. Il n'y a dans cette manière de penſer, ni beaucoup de nobleſſe, on le voit aiſément, ni même beaucoup d'habileté. Faut-il être fort habile pour décider d'abord que tous les hommes ſont faux, intéreſſés, ambitieux, & pour diſtribuer enſuite par caprice, ou par des motifs ſuſpects, quelques éloges particuliers, ſouvent auſſi mal fondés que la première déciſion qui condamne l'humanité? Combien ſont plus ſages, & plus avantageux au gouvernement, les ſentimens que la charité forme dans le cœur d'un homme public! Il préſume le bien de chacun de ceux qu'il ne connoît pas, quoiqu'inſtruit en général des ravages que la cupidité fait parmi les hommes. Cette préſomption dure juſqu'à

ce que des doutes légitimes l'affoibliſſent, & que des preuves certaines la détruiſent; car elle ne doit pas l'empêcher de prêter l'oreille aux diſcours qu'on lui tient, & d'en peſer la ſolidité; d'aller, s'il eſt poſſible, à la ſource des bruits répandus dans le public, & de s'aſſurer de leur vérité, d'examiner par lui-même les diſcours, les actions, le maintien de ceux qui l'approchent, & de former ſur ces indices de prudentes conjectures. Toute autre conduite ſeroit une négligence blâmable dans un homme public, redevable à tous, & par conſéquent obligé de connoître les bons pour les défendre ou les récompenſer, les méchans pour les corriger ou les réprimer.

Il n'eſt donc pas ſi difficile de concilier la charité chrétienne avec le diſcernement des hommes. En les aimant ſincèrement, elle découvrira, ſi elle eſt chargée de les gouverner, ce qui

manque à leurs vertus, elle appercevra leurs vices, elle s'informera des faits dont on les accuse, & règlera ses démarches sur les connoissances qu'elle aura acquises; elle saura se tenir en garde contre l'imposture, & sa simplicité ne dégénérera pas en imbécillité. La lecture, & sur-tout l'expérience apprennent aux personnes les plus innocentes, qu'il y a dans le monde bien des gens qui ne leur ressemblent pas. C'en est assez, sans former aucun soupçon particulier, pour ne pas ajoûter foi indifféremment à tous les discours, & pour ne pas compter sur toutes les apparences. Lorsque la dévotion est isolée, elle se précautionne moins contre les piéges qu'on peut lui tendre; & pourvû que les services qu'on lui demande, ne puissent causer aucun préjudice, elle consent à être la dupe d'un cœur trop tendre & trop généreux. Mais quand elle est dans un

rang où des mécomptes de cette eſpèce peuvent avoir des ſuites ſérieuſes, où il ſeroit dangereux pour elle & pour le public de protéger un ſcélerat, de combler de ſes faveurs des ſujets qui ne les méritent pas, d'épuiſer ſes libéralités, aux dépens de la veritable indigence, ſur le libertinage & l'oiſiveté, elle croit devoir être plus défiante & plus réſervée.

De même elle ſuivroit avec plus de liberté dans une condition privée ſon goût pour les perſonnes vertueuſes; contente de trouver en elles de quoi s'inſtruire & s'édifier, elle ne chercheroit rien de plus. Mais quand elle eſt diſpenſatrice des emplois d'où le bonheur des hommes & l'ordre de la ſociété dépendent, elle comprend que la vertu ſeule eſt inſuffiſante pour exercer ces emplois. Elle ne placera pas à la tête des armées, ni dans les tribunaux de la juſtice, un homme pieux qui ne ſait pas

la guerre & ignore la jurisprudence. Elle n'établira pas même pasteur des ames celui dont la vie exemplaire peut leur être utile, mais dont l'ignorance & les travers peuvent leur être beaucoup plus nuisibles.

Si la dévotion n'a rien d'incompatible avec le discernement des hommes, on peut dire qu'elle facilite l'usage de ce précieux talent. Qu'est-ce qui aveugle quelquefois dans cette matière les supérieurs les plus éclairés ? qui les empêche de reconnoître & de couronner le mérite ? qui les rend prodigues de leurs graces pour de médiocres, & même d'indignes sujets ? qui les détermine en certaines occasions contre le bon droit, & en faveur de l'injustice ? Des passions qu'ils ne savent ni vaincre ni modérer, des haines qui ferment leurs yeux à tout ce qu'il y a d'estimable dans un ennemi, grossissent ses défauts réels, & lui en prêtent d'imaginaires ; une présomption

qui eſt trop occupée d'elle-même, pour étudier & pour bien connoître un mérite étranger, ou qui, pleine de confiance en ſes propres lumières, ſe trompe d'autant plus aiſément, qu'elle ſe croit infaillible dans les jugemens qu'elle porte des autres hommes; une vivacité qui prend tout d'un-coup ſon parti ſur un premier expoſé, & ſur de ſoudaines réflexions, ſans attendre, pour agir, un plus long examen; des foibleſſes encore plus honteuſes, qui couvrent la raiſon d'épaiſſes ténèbres. La dévotion, exempte de ces défauts, peut exercer ſans empêchement & ſans obſtacle le talent de diſcerner les hommes. Elle en juge avec équité, parce qu'aucune paſſion ne préſide à ſes jugemens. Quelque ſujet de mécontentement qu'on ait pû lui donner, elle remarque le mérite partout où il ſe trouve, & ſacrifie, en le mettant en place, ſes répugnances perſonnelles à l'intérêt du public. L'or-

gueil ne rabaiſſe pas à ſes yeux les vertus & les talens d'autrui, & une trop haute idée de ſon diſcernement ne la fait pas tomber dans des erreurs groſſières. Elle fait arrêter les faillies d'une humeur trop vive & trop bouillante, & quelque motif qu'on lui préſente pour l'entrainer, elle ne ſe rend jamais, autant que ſes lumières le lui permettent, qu'à la voix de la raiſon. Pour ce qui eſt des paſſions qui ſoûmettent l'eſprit à l'empire des ſens, elle a pour elles une horreur ſi forte, qu'il n'eſt pas à craindre que ces paſſions corrompent les jugemens que la dévotion qui gouverne, doit porter ſur les hommes.

L'eſprit de gouvernement renferme en troiſième lieu la connoiſſance des choſes ſur leſquelles roule le gouvernement qu'on exerce. Il ne me reſte rien à dire ſur cette connoiſſance, après ce que j'ai déja dit ſur l'eſprit des belles

lettres & fur celui des fciences. On a vû qu'il n'eft aucunes connoiffances incompatibles avec la dévotion, & plus on les fuppofera utiles & néceffaires à la république, plus elles feront de fon reffort.

S'il falloit en croire un préjugé répandu par l'ignorance, cette partie du gouvernement pouvoit être fupprimée. Car un Savant, pour les petits efprits, eft auffi peu capable de gouverner, qu'un dévot pour les libertins. On renvoie celui-ci dans un féminaire ou dans un cloître ; on rélégue l'autre dans fon cabinet. A quoi fervent, dit-on, dans un homme public des connoiffances acquifes par l'étude ? Un jugement folide, avec l'ufage du monde & des affaires, ne fuffit-il pas pour le gouvernement ? Mais qui ofera dire que la connoiffance de l'hiftoire, du droit public, des loix civiles, de tout ce qui a été écrit fur l'art militai-

re, le commerce, la navigation, soit inutile dans le gouvernement temporel? Qu'on dise qu'à l'égard de quelques-unes de ces parties, l'expérience en apprend plus que les livres, je l'avouerai. Mais il faudra du moins que l'on m'accorde que ces deux ressources, jointes ensemble, valent mieux qu'une seule, & que parmi les choses dont nous avons fait l'énumération, il en est de très-interessantes pour la republique, qui ne peuvent être apprises sans le secours de la lecture & de l'étude. L'expérience est admirable pour développer des talens, & pour réduite la théorie en pratique; mais accompagnée de l'ignorance, elle n'est autre chose que l'habitude invétérée de commettre les mêmes fautes.

Que fera-ce donc du gouvernement spirituel? & quelle est l'absurdité de ce discours, qu'un Prélat ne doit être ni casuiste, ni théologien, ni canoniste, qu'il n'a besoin que de prudence pour donner des

ordres, de fermeté pour les faire exécuter, & que s'il faut quelquefois du ſavoir, il lui ſuffit de le trouver dans les habiles gens qu'il conſulte ? Ceux qui parlent ainſi ne regardent ſans doute l'épiſcopat que comme une magiſtrature politique, & dans cette idée ils ſe trompent encore ; car les détails d'une ſemblable magiſtrature exigent bien des connoiſſances dans celui qui gouverne en chef. Mais le gouvernement d'un diocèſe n'eſt pas ſeulement une police extérieure. Le Prélat eſt Paſteur, & Paſteur des ames beaucoup plus que Magiſtrat. Il doit inſtruire plus qu'ordonner, & ſes ordres même ont des rapports intimes avec la morale du chriſtianiſme. Ignorer profondément l'un & l'autre, & dans les enſeignemens qu'on donne ſur la foi, dans les régles de conduite que l'on preſcrit, dépendre d'un conſeil qui n'eſt pas toûjours bien choiſi, eſt-ce

gouverner en Evêque? On sait ce que répondent les saints Docteurs & les Conciles; mais en ne consultant que la raison & les bienséances, le monde même décidera que non.

C'est entrer dans les vûes de la dévotion, que de soûtenir qu'il est impossible de gouverner sans la connoissance des choses sur lesquelles roule le gouvernement qu'on exerce. La dévotion ne désire pas moins les vertus propres à la place qu'on occupe, quatrième partie du gouvernement.

Je ne parle point ici des vertus nécessaires en général pour le gouvernement, comme l'équité, le zèle du bien public, l'humanité, la force, le désintéressement, l'amour du travail, &c. La dévotion n'est pas ennemie de ces vertus, & ses censeurs ne disconviendront point que dans cette partie elle se rapproche de l'esprit du gouvernement. Les vertus sur lesquelles j'insiste,

ſont celles qui appartiennent proprement à la dévotion, & dont la néceſſité n'eſt pas ſi univerſellement reconnue.

La dévotion exige dans un homme qui gouverne, des mœurs irréprochables; elle lui défend d'autoriſer par ſa conduite les abus qu'il réprime par ſes loix. Les libertins traitent de ſcrupule frivole cette délicateſſe de la dévotion. Laiſſons les parler en libertins, c'eſt-à-dire, en hommes qui connoiſſent auſſi peu les règles du gouvernement, que celles de la vertu. Mais demandons à toute perſonne ſenſée qui aime l'ordre, & qui ſait par quelles voies il ſe conſerve ou ſe détruit, ſi la dépravation des mœurs publiques n'eſt pas un mal réel dans le gouvernement, & ſi l'exemple du ſupérieur n'eſt pas un moyen infaillible pour répandre la contagion du vice. Demandons-lui encore ſi tout gouvernement, quel qu'il ſoit, n'a pas d'autres maux à craindre de ces paſſions

que le libertinage a de tout temps excuſées, & que l'impiété de notre ſiècle ne rougit pas de conſacrer. N'entrons pas dans le détail de ces maux, & prions ceux qui voudroient en douter, d'ouvrir & de lire les hiſtoires. Regardera-t-on auſſi comme une choſe indifférente au gouvernement la conduite d'un ſupérieur qui ſe permet à lui-même ce qu'il condamne & ce qu'il doit punir dans les autres? Qui ne voit que c'eſt énerver les loix, que de les enfraindre parce qu'on eſt au deſſus des peines qu'elles impoſent? Les réglemens les plus ſalutaires ſont ceux qui éprouvent ordinairement plus de contradictions. Quel prétexte plus plauſible pour s'en affranchir, que l'exemple du ſupérieur qui ne les obſerve pas! On juge avec raiſon qu'il les mépriſe. La crainte eſt alors l'unique motif qui faſſe obéir. Mais cette foible barriére ne réſiſte pas long-temps au débordement de la li-

cence ; & des abus autorisés par les actions du Legislateur, triomphent aisément des loix qui les proscrivent.

Je comprends ce qu'il en doit coûter à un homme qui commande, pour s'assujettir à ses propres ordonnances. Tous les penchans du cœur réclament : indépendant des autres, il faut devenir esclave de soi-même ; il faut être par le sacrifice de ses goûts, victime des bienséances de son rang ; il faut fermer l'oreille à la voix enchanteresse des flatteurs ; il faut éviter d'autres piéges d'autant plus dangereux qu'on a plus de grandeur & d'autorité. Mais c'est ce qui me persuade que la dévotion, loin d'être un obstacle au gouvernement, est un secours au contraire pour en accomplir les plus indispensables devoirs. Beaucoup mieux que la raison, elle captive des penchans que la crainte & le respect humain ne peuvent subjuguer. Elle seule peut enseigner, que c'est être véritable-

ment libre que de ne dépendre que de la règle, & que le commandement, qui paroît si doux à la plûpart des hommes, est de tous les états le moins flatteur pour la nature. Elle est le préservatif le plus salutaire contre le poison de la flatterie, & le rempart le plus inaccessible aux traits du vice séducteur.

Il semble que ces principes contestés, quoique sans fondement, à l'égard du gouvernement séculier, ne devroient au moins souffrir aucune contestation à l'égard du gouvernement ecclésiastique. N'est-il pas évident que sans les mœurs, ce dernier gouvernement a un défaut essentiel que tous les talens de l'esprit ne peuvent couvrir? Un homme vicieux à la tête du gouvernement ecclésiastique, est inévitablement méprisé. Le monde, tout corrompu qu'il est, insulte à ses désordres. Ils deviennent la matière des entretiens particuliers & des satyres publiques. Son nom ne peut plus

être proféré, ſans qu'on y joigne le récit vrai ou faux de quelqu'une de ſes avantures; & l'idée qu'on s'eſt formée de lui, donne du crédit aux plus ſcandaleuſes rumeurs. Dans un décri ſi général, accordons-lui l'eſprit le plus juſte & le plus pénétrant, une prudence conſommée, la ſcience même de ſon état; il ſera toûjours incapable d'un miniſtére dont le premier & le plus inviolable engagement eſt de ſe faire reſpecter.

Mais, dira t-on, la probité, l'honneur, peut-être un reſte de religion, le porteront à aimer dans les autres le bien qu'il ne fait pas lui-même. Je veux qu'il ſuive dans le gouvernement d'autres maximes que dans ſa conduite perſonnelle. Il ſeroit en effet monſtrueux qu'on employât ouvertement l'autorité la plus ſainte à détruire le bien, & à établir le mal. Combien de fautes néanmoins ſes paſſions ne lui feront-elles pas commettre dans le gouvernement? combien de graces extor-

torquées par de honteuſes ſollicitations, accordées par des motifs criminels; graces dont les effets ſont d'introduire dans le ſanctuaire des perſonnes qui devoient en être excluës, ou de confier des poſtes importans à des hommes dépourvûs de mérite! Que de déſordres impunis! que d'abus & de ſcandales injuſtement tolérés! On ſent que des coups de vigueur ſeroient néceſſaires; mais de funeſtes liaiſons arrêtent la main qui devroit frapper. C'eſt ainſi que ce ſupérieur eccléſiaſtique aime le bien, & que la ſageſſe de ſon gouvernement répare l'irrégularité de ſes mœurs. Quand il ſeroit même poſſible que les foibleſſes de ſon cœur ne lui fiſſent jamais oublier les véritables régles du gouvernement, quand il auroit autant de zèle pour l'ordre public, qu'il en a peu pour ſa propre réformation, quel pourroit être le ſuccès de ce zèle? de quel front oſeroit-il reprendre dans autrui des vices moins crians que les ſiens?

Comment ſes corrections, s'il oſoit en faire, ſeroient-elles reçûes, quel poids auroient ſes inſtructions? Quelle docilité trouveroit-il dans ſes inférieurs, pour l'établiſſement d'une exacte diſcipline? & ſes exemples ne ſeroient-ils pas plus pernicieux, que ſes diſcours, ſes réglemens, & toutes les démarches de ſon miniſtère, ne pourroient être utiles?

Tout cela eſt vrai, répondra-t-on, s'il ne garde aucunes meſures, s'il brave les jugemens du monde, s'il viole ſans pudeur toutes les bien-ſéances; mais ſi les déſordres demeurent ſecrets, s'il en rougit du moins, & que l'on s'apperçoive qu'il reſpecte la vertu dans le temps qu'il n'a pas le courage de la pratiquer, qui l'empêchera d'employer utilement les talens qu'il a pour gouverner?

D'abord on ſuppoſe, ce qui eſt moralement impoſſible, qu'un homme en place dérobe au public la connoiſſance de ſa conduite. Trop de regards ſont fixés ſur

lui, pour qu'il puiſſe les tromper tous. Peut-être y réuſſira t-il quelque temps; mais bien-tôt la vérité perce. Un ſeul témoin en fait naître pluſieurs, & le myſtère une fois éventé, devient une nouvelle générale. Au défaut de la conviction & de l'évidence, les conjectures ſe multiplient, les ſoupçons ſe communiquent, & dans un état où la réputation eſt tout enſemble ſi fragile & ſi précieuſe, il eſt preſque égal d'être convaincu, ou d'être violemment ſoupçonné.

L'indignation & le mépris feront moindres, à la vérité, lorſqu'on le verra, timide & réſervé dans le vice, en retrancher une partie du ſcandale, & travailler, après avoir perdu l'eſtime, à s'attirer la compaſſion. Miſérable reſſource pour un homme qui devroit être la terreur du crime, les délices de la vertu, un objet de vénération pour les bons & pour les méchans! L'obtiendra t-il même cette pitié qu'il ſouhaite de ceux qui connoiſ-

ſent toute l'étendue de ſes devoirs, & l'horrible profanation dont il eſt coupable? Et en ſe faiſant plaindre de quelques perſonnes, lui reſtera t-il aſſez de conſidération pour exercer ſon miniſtère avec toute l'autorité dont il a beſoin, avec tout le fruit qu'on pouvoit attendre de ſes talens?

C'eſt aſſez s'arrêter ſur un paradoxe inſoûtenable qui méritoit à peine d'être réfuté. Mais je vais plus loin, & je prétends que non ſeulement la pureté des mœurs, mais la piété même, ſelon les idées différentes qu'on attache à ces deux termes, eſt une partie eſſentielle du gouvernement eccléſiaſtique. Je ſortirois de mon ſujet, ſi je répétois ici ce qu'on trouve dans tous les livres ſur l'excellence & la ſainteté du miniſtère ſacerdotal. Ce n'eſt pas un traité de morale qu'on attend de moi. Je conſidére en philoſophe & en citoyen l'eſprit du gouvernement; & c'eſt ſans m'éloigner de ce point de

vûe, que je compte la dévotion parmi les qualités qui composent l'esprit du gouvernement ecclésiastique.

On entend par la dévotion ajoûtée à cette pureté de mœurs dont nous avons parlé, des sentimens de r ligion plus vifs & plus touchans, une vertu animée par des motifs plus purs, qui ne se borne pas, dans le rang qu'elle occupe, à meriter l'estime du public par une conduite irrépréhensible, mais qui veut servir Dieu par l'autorité qu'elle exerce, lui plaire, & mériter ses récompenses par l'usage qu'elle fait de cette autorité.

La dévotion ainsi définie entre-t-elle dans l'esprit du gouvernement ecclésiastique? Pour s'en assurer, qu'on examine les détails de ce gouvernement. J'avoue que parmi ces détails quelques-uns ont de quoi flatter l'amour propre. On est soûtenu dans les grandes affaires & dans les occasions éclatantes par l'importance de l'objet, & par la réputation attachée au

ſuccès. On monte alors ſur le théatre ; & l'on rappelle tout ce qu'on a de génie & d'habileté pour mériter l'applaudiſſement des ſpectateurs. Mais ces grandes affaires, ces occaſions éclatantes ne ſe préſentent pas toûjours. Une partie du gouvernement eccléſiaſtique conſiſte en petits détails ennuyeux par leur uniformité, fatiguans par leur multiplicité. Ceux qui connoiſſent ces détails, comprennent ce que je veux dire ; ils ſavent combien il faut de zèle, de patience, d'attachement à ſes devoirs, pour ſupporter conſtamment des occupations qui tourmentent le corps & l'eſprit, des occupations où l'éloquence ne brille pas, où l'étendue & l'élévation de l'eſprit ne trouvent point de matiére qui ſoit digne d'elles, où une ſcience profonde n'eſt guères d'uſage, où un prompt & glorieux ſuccès n'aſſaiſonne pas les dégoûts.

On dira peut-être qu'un ſupérieur eccléſiaſtique, dont les talens ſont au deſſus

de ces détails, peut s'en débarrasser. Mais en prenant ce parti extrême, on tranche le nœud, au lieu de le résoudre ; car que devient le gouvernement ecclésiastique, si celui qui l'exerce en chef, abandonne entiérement tous ces détails ? Quoique chacun d'eux n'ait rien en soi-même d'intéressant, il n'en est pas ainsi de la suite & de la continuité de ces détails. C'est ce qui donne à un Prélat une parfaite connoissance de son diocèse, c'est ce qui lui fait connoître les lieux & les personnes qui les habitent, les besoins auxquels il faut pourvoir, les inconvéniens qu'il faut prévenir. Cette connoissance acquise tous les jours par un travail dont l'utilité n'est pas d'abord sensible, l'éclaire & le conduit sûrement dans les affaires importantes qui arrivent plus rarement. C'est aussi ce qui le fait connoître à ses inférieurs. Un homme en place se montre tel qu'il est dans les détails auxquels il n'apporte aucune préparation. On s'apperçoit à la

longue s'il a de l'humeur, ou s'il est égal & toujours maître de lui-même; s'il est fier & hautain, ou modeste & affable; dur & austère, ou doux & bienfaisant; susceptible de préventions, ou incapable d'en recevoir, du moins d'en conserver; vrai & sincère, ou faux & dissimulé; sage, ou indiscret dans ses discours, ami ou ennemi du bien. Les qualités estimables qu'on découvre en lui dans ces occasions non suspectes, lui font d'autant plus d'honneur, qu'elles paroissent couler de source, & lui échapper comme malgré lui. Les petits qui ont le bonheur de s'approcher de sa personne, & d'en être favorablement écoutés, réunissent leurs voix à celles des grands pour célébrer ses louanges. Tous l'aiment, & le révérent: Pasteur tendre & vigilant, il trouve dans tout son troupeau une confiance & une docilité inaltérables.

Quelle différence de langage & de sentimens, s'il devenoit invisible, si les personnes dont il doit être par sa dignité

le tuteur & le pere, ne pouvoient l'aborder, s'il refusoit d'entrer dans les affaires pour lesquelles on a recours à lui, s'il ne vouloit pas qu'on lui parlât, & qu'on s'instruisît de ce qui se passe dans son diocèse! Perpétuellement enfermé pour vaquer à l'étude ou à la priére, il feroit condamner avec raison cet amour excessif & déplacé pour la solitude dans un homme qui n'est plus à lui. Jaloux des prérogatives de son rang, & uniquement occupé d'une fastueuse représentation, il n'en imposeroit qu'à des esprits foibles, & *Idole* plutot que *Pasteur* *, il pourroit avoir de l'encens, mais il n'auroit ni l'hommage des cœurs, ni le tribut d'estime qui n'est dû qu'au mérite réel.

Convenons donc qu'un supérieur ecclésiastique peut associer à ses travaux des hommes dont le mérite lui est connu, & que c'est sur-tout dans les détails ordinai-

† *O Pastor & idolum derelinquens gregem.* Zachar. 11. 17.

res qu'il doit être soulagé par ses coopérateurs. Mais partager un fardeau, n'est pas s'en décharger entiérement. On laisse faire à d'autres ce qu'on ne peut pas faire soi-même, ou ce qui consumeroit des momens destinés à de plus nobles occupations. L'on distribue tellement le travail, que la portion qu'on se réserve, est toûjours la plus pénible comme la plus importante, & l'on retient encore sur celle qu'on confie à d'autres, l'inspection dont un supérieur ne doit jamais se déssaisir. Voilà le véritable esprit du gouvernement ecclésiastique : & c'est ce qui demande non-seulement des talens & de la probité, mais une piété solide, pour surmonter les dégoûts d'un travail indispensable.

Comptera-t'on pour rien les ennuis de la résidence, dans certains pays, & par rapport à ceux qui ont connu ce qu'on appelle, dans le monde *la bonne compagnie* ? Privés de cette ressource, à laquelle il n'est que trop commun de

s'attacher avec excès, n'ont-ils pas besoin du secours de la religion pour se réduire à une société si différente de celle qu'ils ont quittée, & qu'il ne tiendroit qu'à eux de rejoindre avec d'autant plus d'agrément, que dans leur nouvel état ils y seroient reçus avec plus de distinction ?

Quel est enfin l'objet du gouvernement ecclésiastique ? C'est en général la gloire de Dieu & le salut des ames, & pour dire quelque chose de plus particulier, c'est l'intégrité de la foi; c'est dans le clergé une discipline qui en écarte les vices & l'ignorance; dans les communautés religieuses, l'observance des vœux monastiques, au dehors une parfaite séparation du monde, au dedans la paix & l'union; dans tous les états, la cessation des scandales, la connoissance des vérités au moins capitales du christianisme, la pratique des bonnes œuvres; c'est encore la célébration régu-

lière du ſervice divin, la décoration des temples & des autels, l'exécution des pieuſes volontés des fondateurs, &c. Tous ces détails ſont bien inſipides pour quiconque n'a pas le goût de la dévotion; & quand même par des motifs naturels, & pour mériter l'approbation des hommes, on voudroit s'y livrer tout entier, il eſt impoſſible qu'on ne s'éloignât ſouvent de l'inſtitution primitive du gouvernement eccléſiaſtique. La piété, je l'ai déja dit, deſtituée de prudence & de ſavoir, déſire le bien, & ne le connoît pas; mais la ſageſſe humaine toute ſeule ne l'aime, ni ne le connoît. La gloire de Dieu & le ſalut des ames ſont des mots qu'elle prononce ſans en comprendre la force, & ſans en faire une juſte application. Un citoyen perfide, ennemi ſecret de ſon Prince & de ſa patrie, ſervira mal l'un & l'autre dans les emplois qu'il obtiendra. De même l'Egliſe doit être mal gou-

vernée par ceux qui n'ont que de l'indifférence pour ses intérêts les plus chers. La dévotion peut n'être qu'avantageuse aux autres gouvernemens ; elle est essentielle au gouvernement ecclésiastique ; & l'une des louanges que la postérité donnera au régne sous lequel nous vivons, c'est d'avoir cherché avec une attention si marquée, pour remplir les premiéres dignités de l'Eglise, des sujets recommandables pour leur piété.



L'ESPRIT

DES AFFAIRES.

SI pour être propre aux affaires, il suffisoit d'avoir une connoissance exacte des choses dont on doit traiter, la question que nous proposons, seroit bientôt décidée. Comme la dévotion, par-elle même, ne donne ni ne suppose cette connoissance, elle n'empêche pas non plus de l'acquérir ou de la conserver. Un dévot peut entendre aussi parfaitement que tout autre les intérêts des cours, les finances, le commerce, le droit public, les loix civiles ; & jusques là il est évident que l'esprit des affaires & la dévotion ne sont pas incompatibles.

Mais lorsqu'on prétend qu'un dévot ne peut être homme d'affaires, ce n'est

pas précifément par le défaut de connoiffances fuffifantes. Il faut même convenir que l'intelligence & l'habileté, quoique d'un grand poids dans le maniement des affaires, ne font pas les feules parties néceffaires pour y réuffir. On a vû des hommes avec des lumiéres & une éloquence peu communes échouer dans des entreprifes heureufement conduites par d'autres perfonnes qui n'avoient pas les mêmes talens.

L'efprit des affaires eft d'abord ce fens droit & jufte qui faifit le vrai & ne le perd jamais de vûe, de quelque nuage qu'on cherche à l'envelopper. Je ne m'y arrêterai pas après ce que j'ai dit dans la queftion précédente. La même jufteffe d'efprit que la dévotion eft capable d'apporter dans le gouvernement, elle peut l'employer avec plus d'avantage & de facilité dans le maniement des affaires. C'eft également dans l'un & dans l'autre de ces deux genres un ta-

lent naturel que l'usage perfectionne : qui manque quelquefois aux dévots, plus souvent encore à ceux qui ne le sont pas, mais dont la privation ne prouve rien contre la dévotion.

Ce qu'on lui reproche particuliérement dans le sujet que nous traitons, c'est d'être incompatible avec cette dextérité qui est la principale partie d'un homme d'affaires. Si pour terminer les affaires, il ne falloit que mettre en évidence la justice & le bon droit, l'équité pourroit suffire dans celles qui sont aisées; & dans les affaires plus épineuses, une parfaite connoissance des prétentions respectives & de la matiére contestée. Mais il est des affaires si embrouillées, que dans l'impossibilité d'y voir clair, la seule maniére de les terminer est de prendre les tempéramens qui se rapprochent davantage de ce point de justice & de vérité qu'on ne peut découvrir avec certitude. C'est alors qu'on a besoin de

cette dextérité qui forme, à proprement parler, l'esprit des affaires; car un esprit trop roide & trop austère ne sait pas se plier à des tempéramens: il veut que tout soit d'un seul côté, & c'est celui dont il épouse la cause. S'il consent enfin à quelque accommodement, c'est à des conditions accablantes pour son adversaire. On a beau lui représenter qu'il traite une affaire litigieuse, que les raisons qu'il fait valoir sont combattues par d'autres également fortes, que les plus longues contestations, loin de ramener la lumière, n'ont fait qu'augmenter les ténébres, & qu'il faut partager à proportion de l'incertitude ce qui ne peut être ou entiérement accordé ou entiérement refusé: il méprise des représentations si justes, résolu à tout perdre ou à tout gagner.

Ce défaut, qui est diamétralement opposé à l'esprit des affaires, n'est pas celui de la dévotion, telle au moins que

je l'ai toûjours ſuppoſée, c'eſt-à dire, fidéle à ſes propres maximes. Il ne faut que jetter les yeux ſur les caractéres que ſaint Paul * donne à la charité chrétienne. On verra qu'elle n'eſt attachée ni à ſes intérêts perſonnels, ni à ſes ſentimens particuliers; que pour ce qui la concerne elle-même, elle eſt plûtôt prête à relâcher une partie de ſes droits, qu'à exiger avec trop de vivacité ce qui ne lui eſt pas inconteſtablement acquis; & que dans les affaires qui lui ſont étrangéres, elle ne prétend pas dominer ſur les eſprits, ou rendre par ſon opiniâtreté les diviſions immortelles. Douce & modeſte, elle travaille au contrairaire à réunir les cœurs & à concilier les différends. Ne trouve-t elle pas après un examen impartial, des motifs qui

* *Charitas patiens eſt, benigna eſt. Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non eſt ambitioſa, non quærit quæ ſua ſunt, non irritatur, &c.* 1. Cor. 13.

puiſſent ſervir de fondement à une déciſion rigoureuſe ? ce feroit alors une injuſtice que de juger ou de vouloir être jugé ainſi. Des tempéramens qui rempliſſent à l'égard de toutes les parties intéreſſées l'étendue de leurs droits apparens, ſont ſeuls conformes à l'équité, & la dévotion ſe contrediroit elle-même, ſi elle s'obſtinoit à les rejetter.

Mais il n'eſt point d'affaires où l'eſprit liant & la dextérité ſoient plus néceſſaires & plus utiles que celles où les grandes difficultés naiſſent de la diſpoſition de ceux qui les traitent. On a bien tôt appris par l'uſage des affaires, qu'elles ſont ordinairement moins difficiles en elles-mêmes, que par les circonſtances qu'on y mêle. Si elles ont été précédées par l'union ou par l'indifférence, elles traînent à leur ſuite l'aigreur, & même la haine. La contrariété des intérêts refroidit d'abord des amis, ou indiſpoſe des perſonnes qui ne ſe

connoiffoient pas. Il échappe des paroles piquantes qu'on ne manque jamais, ou par une malignité fecrette, ou par un attachement mal entendu, de redire à ceux qui devroient les ignorer. Défigurées par d'infidèles rapports, ou par une imagination échauffée, elles paroiffent encore plus injurieufes. Si l'on fe rencontre naturellement, ou fi l'on fe cherche pour s'éclaircir, la préfence réveille l'animofité, l'éclairciffement dégénére en querelle, & l'on fe fépare plus brouillés qu'on ne l'étoit avant que de fe voir. Les procédés fuivent de près les difcours. On ne fe menage plus, & l'on trouve dans les difcuffions qu'on a enfemble, des occafions continuelles de fe procurer des chagrins & des dégoûts reciproques.

Dans cette fituation, une affaire fimple en elle-même, devient difficile, & fouvent compliquée. Le fond fur lequel la difpute à commencé, n'eft plus l'u-

nique ou même le principal objet; les incidens ſurvenus depuis la naiſſance de la conteſtation, lui donnent une nouvelle face. Il arrive quelquefois que celui qui avoit raiſon dans le fond, a eu dans la forme des torts aſſez graves pour rendre ſa cauſe mauvaiſe, ou perdre du moins l'avantage qu'il avoit ſur ſon adverſaire.

C'eſt en vain qu'on ſe flatteroit de finir une telle affaire, en ſe bornant à l'étudier ſuivant les principes de la juſtice, & en faiſant ſeulement connoître de quel côté ſe trouve le bon droit, ou, s'il eſt partagé, en quoi chacune des parties intéreſſées doit l'emporter, en quoi elle doit ſuccomber. Ce n'eſt là que la moindre partie du travail que cette affaire demande. Il faut la ſuivre depuis ſes premiers commencemens juſqu'au point où elle eſt enfin parvenue. C'eſt de ce point qu'il faut néceſſairement partir; car inutilement voudroit-on

la remettre dans l'état où elle n'eſt plus. Inutilement voudroit-on tenter l'impoſſible, en dépouillant les hommes de toutes les paſſions qui retardent la concluſion des affaires. On doit les ſuppoſer jaloux de leur honneur, qu'ils mettent ſouvent où il n'eſt pas, attachés à leurs intérêts, capables de haine & de reſſentiment; & c'eſt ſur ce pied là qu'on doit traiter l'affaire qu'on veut terminer. Si les perſonnes qu'elle intéreſſe euſſent été exemptes de ces défauts, cette affaire ne fût pas devenue auſſi épineuſe que nous la ſuppoſons. Quand on rencontre des cœurs droits, des eſprits paiſibles, des ames élevées au deſſus des ſentimens vulgaires, on termine avec moins de peine leurs affaires, qui n'ont d'autres difficultés, que celles qui ſont inſéparables de la matiére. Mais nous ne parlons point ici de ces perſonnes dont le nombre n'eſt pas grand dans le monde.

Les difficultés dont il s'agit, indiquent d'autres dispositions dans ceux qui les ont fait naître; & quelque imparfaites, quelque vicieuses même que soient leurs dispositions, il faut y avoir égard, si l'on veut traiter avec succès l'affaire qui les divise.

Que ne doit-on pas attendre de la dévotion, dans le maniement des affaires de cette espéce? Faut-il uue patience infinie pour recevoir les plaintes & les accusations mutuelles, pour soûtenir la répétition ennuyeuse des mêmes discours & des mêmes raisonnemens, pour essuyer l'humeur inégale, brusque & emportée des personnes dont on traite les affaires, pour supporter d'autres défauts plus rebutans encore, l'obstination, la cupidité, la mauvaise foi? la dévotion aura cette patience, & l'on peût même dire que sans elle il est rare & bien difficile de la conserver jusqu'au bout. Car parmi les défauts dont les hommes sont remplis, ils

ont sur - tout celui de ne pouvoir tolérer dans autrui leurs propres défauts. Un avare est le premier à condamner l'avarice d'un homme qui en a peut-être moins que lui. Un ambitieux taxe d'injustice & de folie l'ambition de son rival. Deux caractéres altiers & impérieux, deux génies inquiets & turbulens, sont insupportables l'un à l'autre ; & comme c'est en traitant des affaires, que ces défauts sont plus sensibles, c'est alors qu'ils sont plus choquans. Un homme d'une vertu médiocre, & à plus forte raison celui qui n'est pas animé par des vûes chrêtiennes, se lasse bien-tôt d'une discussion ou il n'apperçoit dans les parties intéressées ni raison, ni justice, ni sincérité. Il regarde comme un temps perdu celui qu'il emploie à l'examen d'une affaire dont il désespére de voir la fin ; & quand il se flatteroit de la terminer, les personnes qui contestent entre elles, ne lui paroissent pas dignes de ses soins.

Mais plus la parfaite dévotion fait se préserver des foiblesses humaines, plus elle est capable de les supporter. Elle connoît le limon dont les hommes sont paîtris, & loin d'être étonnée des vices qu'elle remarque en eux, elle admire au contraire comment au milieu de tant de piéges, avec un si prodigieux penchant pour le mal, la corruption n'est pas encore plus grande, ni plus générale. Sa patience, soûtenue de ces sages pensées, résiste aux plus longues & aux plus fortes épreuves. Elle est en état de traiter avec des hommes, quelque déraisonnables, quelque difficiles, quelque violens, quelque injustes qu'ils puissent être. Il faut même que leur opiniâtreté soit invincible, & leurs différends sans espoir de conciliation, si elle ne triomphe pas enfin des obstacles qu'on lui oppose. Sa charité la rend ingénieuse à trouver des expédiens pour adoucir des cœurs ulcérés, pour satisfaire toutes les parties, ou du moins pour obtenir

en leur faveur ce qu'il eſt poſſible de leur procurer. Elle ne regrette pas le temps qu'elle a employé en de ſi pénibles & de ſi fatiguantes diſcuſſions ; trop heureuſe de rétablir à ce prix la paix & la juſtice parmi des hommes dont les vices plus dignes de ſa compaſſion que de ſa colére, ne lui font pas oublier l'origine & la deſtination.

C'eſt dans cet eſprit que la dévotion traite, non-ſeulement les affaires dont elle peut être l'arbitre, mais les ſiennes propres, & celles qu'elle eſt chargée de négocier. A l'égard des premiéres, quelle voie plus prompte & plus facile pour les terminer, que le détachement enſeigné par l'Evangile ! Le mien & le tien, *ces froides paroles,* ſelon ſaint Chryſoſtome *, mais qui ont allumé dans le monde tant d'incendies, éterniſent les conteſtations qu'elles font naître. On ne demande,

* *Meum & tuum, frigidum illud verbum.*

dit-on, que ce qui eſt à ſoi, & ſous ce ſpécieux prétexte, on ne veut rien relâcher de ſes prétentions. Tous parlent le même langage, & tous concourent également par cette diſpoſition à prolonger une affaire qui ne peut ordinairement être finie que par des ceſſions réciproques. On ne s'apperçoit pas en parlant & en agiſſant ainſi, que la pluſpart des injuſtices ont leur ſource dans cet attachement invincible pour ſes intérêts, & dans la prévention où l'on eſt à l'égard de ſa propre cauſe. Il eſt moins de perſonnes qui volontairement & avec connoiſſance attentent ſur les biens & ſur les droits d'autrui, qu'il ne s'en trouve d'aveuglées par leur cupidité. Dans cet aveuglement, elles ſe perſuadent que toutes leurs prétentions ſont juſtes, & qu'on leur diſpute mal à propos ce qui leur eſt légitimement acquis. Pluſieurs néanmoins ſe trompent, & de cette erreur naiſſent des injuſtices, dont le préſervatif ou le remède eſt une

diſpoſition toute contraire à celle que nous venons de marquer. Il faut, conformément au précepte de l'Evangile, ſe dégager de cette forte paſſion pour des biens frivoles & périſſables. Détaché de ce qu'on poſſéde, on n'étendra pas ſes déſirs à ce qu'on ne doit pas avoir. Si par une mépriſe pardonnable on demande ou l'on retient, ſans le vouloir, ce qui appartient à autrui, on ſe laiſſe aiſément détromper; & dans le cas du doute, on n'a pas de peine à comprendre qu'il eſt de la juſtice, comme de la charité, de céder une partie de ſes prétentions. Un chrétien pénétré des maximes de ſa religion, eſt véritablement un homme liant; & il faut être ſouverainement injuſte, pour ne pas conclure avec lui les affaires les plus importantes.

Il eſt ſur cette matiére une difficulté plus grande par la conduite de quelques gens de bien, qu'elle ne devroit l'être en elle-même. On demande comment la dévo-

tion peut sacrifier les droits qu'elle croit avoir, lorsqu'elle n'en a que l'usufruit & non la propriété. C'est sur ce principe qu'on a vû & qu'on voit encore tous les jours des personnes d'ailleurs très désintéressées, soûtenir avec la derniére chaleur les intérêts d'un bénéfice, ou les droits d'une place. Je respecte leurs motifs, & je n'ai garde de blâmer sans distinction les démarches que ces motifs inspirent. Elles sont nécessaires jusqu'à un certain point; & j'avoue qu'on doit avoir plus de zèle & d'attention pour conserver des biens dont on n'est que le dépositaire, que pour défendre ceux dont on est le maître absolu. Cette circonstance doit rendre un homme plus réservé dans le sacrifice de ses prétentions. Mais qu'elle l'oblige à n'en céder jamais aucune, qu'elle lui impose la nécessité d'entreprendre & de suivre jusqu'à l'extrémité toutes les affaires où il y a quelque espoir de réussir, sans égard au scandale & à l'aigreur inséparables de ces opi-

niâtres pourſuites, en un mot que ſa qualité d'uſufruitier lui défende de terminer amiablement les diſcuſſions où elle l'engage, c'eſt ce qu'on ne me perſuadera jamais, & ce que je ne puis regarder comme conforme à l'eſprit de la véritable dévotion.

Il eſt certain d'abord que l'ambition, l'orgueil & l'avarice, paſſions honteuſes, ſi elles ſe montroient à découvert, aiment à ſe déguiſer ſous un maſque qui cache leur difformité. Rien de plus impoſant que l'obligation de veiller ſur un dépôt qu'on veut tranſmettre à ſes ſucceſſeurs dans la même intégrité qu'on l'a reçû ou qu'on a dû le recevoir. Avec quelle éloquence la cupidité fait-elle valoir alors les motifs qui paroiſſent la juſtifier? Elle trahiroit ſon honneur & ſa conſcience, elle violeroit toutes les loix, ſi elle renonçoit à ſes prétentions. C'eſt à regret qu'elle ſe voit forcée de troubler ſon repos & celui des autres. Elle voudroit qu'il lui fût permis de

tout céder. Mais un devoir rigoureux l'emporte ſur ſon amour pour la paix, & c'eſt par vertu qu'elle combat avec tant d'acharnement, pour s'aſſurer tout ce qui flatte ſes déſirs. Plus cette illuſion eſt ſéduiſante, plus la dévotion doit ſe précautionner contre elle. Elle doit toûjours craindre les paſſions, mais ſur-tout lorſqu'elles empruntent les traits de la vertu, & qu'elles intéreſſent la religion dans le ſuccès de leurs coupables deſſeins. Que la dévotion éclairée toutefois, agiſſe ſeule & ſans le mélange de la cupidité, les affaires de cette nature ne donneront plus les mêmes embarras. Uniquement attachée à la juſtice, & ſupérieure à tous les intérêts, qui offuſquent les plus pures lumiéres, elle ſouſcrira, s'il le faut, à ſa condamnation, ou ſi l'équité le demande, elle entrera ſans peine dans un plan raiſonnable de conciliation.

De plus, en ſuppoſant une affaire très juſte, la dévotion ſe croira t-elle obligée

de l'entreprendre, s'il n'eſt queſtion que de quelques avantages qui ne puiſſent être recouvrés que par des conteſtations préjudiciables à la charité, & peu édifiantes pour le public? La crainte de ce double inconvénient ne doit-elle pas arrêter les pourſuites les plus légitimes? Loin d'engager ſa conſcience, en laiſſant les choſes, pour éviter de ſi grands maux, dans l'état où on les a trouvées, eſt-il rien au contraire de plus agréable à Dieu que cette modération? Je ſais néanmoins qu'il eſt certaines entrepriſes dont il n'eſt pas permis de ſe diſpenſer, quelques ſuites qu'elles puiſſent avoir. C'eſt aux circonſtances à décider de la néceſſité de ces entrepriſes. Mais qui peut juger plus ſainement de ces circonſtances que la dévotion! Elle examine ſans humeur, ſans partialité, ſans amour propre, toutes les raiſons d'agir, ou de reſter dans l'inaction, & l'on peut être aſſuré que les démarches qu'elle fait après cet examen, n'ont d'autre

principe que l'amour de l'ordre & de la justice.

Pour ce qui est des affaires qu'on est chargé de négocier au nom d'autrui, il y a dans ces négociations deux écueils à éviter. L'un est un excès de condescendance qui trahit les intérêts confiés au négociateur ; l'autre est une hauteur & une âpreté qui révoltent ceux avec lesquels il négocie. La condescendance qui passe ses pouvoirs, est une prévarication punissable. La hauteur & l'âpreté gâtent les affaires, & sans être aussi criminelles que l'excès de condescendance, elles sont quelquefois également nuisibles aux intérêts que l'on soûtient.

Le premier de ces deux écueils n'est pas ordinaire dans les négociations où l'on traite les affaires de ceux de qui on dépend. On a dans le maniement de ces affaires, des instructions dont tous les pleins pouvoirs ne permettent pas de s'écarter. Indépendamment de l'honneur & du de-

voir, le châtiment ſuivroit de trop près la témérité de l'infidèle négociateur, pour qu'on ait lieu d'appréhender qu'il ne ſe laiſſe ſéduire; & cette ſéduction ſeroit d'ailleurs inutile à ceux qui en auroient été les auteurs, puiſque toute négociation déſavouée tombe d'elle-même, & que les traités les plus ſolemnels ont beſoin de ratification. Mais il eſt d'autres affaires où cette ſéduction eſt plus dangereuſe, & où l'on peut dire à la honte de l'humanité, qu'elle n'eſt que trop commune. Ce ſont les affaires qu'on traite avec une eſpèce de dépendance, non de ceux au nom deſquels on agit, mais de ceux avec leſquels on négocie, où la crainte, auſſi bien que l'eſpérance, eſt une raiſon de mollir, où le conſentement qu'on donne eſt déciſif, parce que ceux qu'on trahit, ſont trop foibles pour s'en relever, & ceux à qui on ſe livre, aſſez puiſſans pour faire exécuter ce qu'on leur promet. Des circonſtances ſi délicates exigent dans le négociateur

une fermeté inébranlable. Je ſais que la droiture du cœur & la nobleſſe des ſentimens peuvent ſuffire pour ne pas commettre une prévarication qui couvre d'infamie, aux yeux du monde, celui qui s'en rend coupable. Mais il faut au moins convenir que la dévotion s'accorde parfaitement avec cette fermeté, qu'elle ſeule, ſans le ſecours des motifs naturels, peut l'inſpirer, & que mieux que tous ces motifs elle ſurmonte les obſtacles qui détournent alors un négociateur de la route que ſon devoir lui trace.

Il eſt des perſonnes qui ſuſceptibles de frayeur par la foibleſſe de leur caractere, cédent facilement aux reproches & aux menaces. On les voit accepter les indécentes propoſitions, non parce qu'elles ſe laiſſent corrompre par l'appas d'un vil intérêt, mais parce qu'une imagination allarmée leur repréſente comme le plus grand de tous les maux les ſuites d'un refus conſtamment

soûtenu. J'avoue qu'une médiocre dévotion ne détruit pas cette timidité naturelle ; mais l'indévotion est encore moins propre à la détruire, & des ames de cette trempe, sans aucun sentiment de christianisme, succombent d'autant plus aisément aux attaques qu'on leur livre, qu'outre leur foiblesse, elles sont plus accessibles à la corruption.

Ce n'est pas à de si timides négociateurs que de pareilles affaires doivent être confiées. Mais si l'on peut attendre d'eux une force qu'ils n'ont pas naturellemeut, c'est sur-tout par le secours d'une éminente piété. Elle a fait affronter la mort & les plus horribles supplices à des millions de Martyrs que leur âge & leur sexe sembloient rendre incapables de ces héroïques efforts. Pourquoi ne feroit-elle pas mépriser des maux infiniment moindres dans une cause qui sans être aussi sacrée que celle de la foi, exige le même courage ?

La dévotion aime mieux encourir la disgrace de ceux qui dispensent les richesses & les dignités, souffrir même l'exil, le dépouillement de ses biens, la privation de tout ce qu'elle a de plus cher au monde, & jusqu'à la mort s'il le faut, que de consentir à son propre deshonneur, & d'abuser de la confiance qu'on lui a témoignée. C'est là une de ces occasions où l'orgueil, si odieux d'ailleurs à la piété, devient pour elle une vertu. Elle rougiroit d'une bassesse, moins par ce que le monde pourroit en penser, quoiqu'elle sache que son jugement doit quelquefois être respecté, que par la turpitude réelle d'une action contraire à l'honneur & à la probité. Elle braveroit toutes les menaces, elle dédaigneroit les offres les plus séduisantes pour épargner à sa reputation une flétrissure qui seroit en même temps une tache devant Dieu. Car elle compte parmi ses devoirs *le soin de son nom* * &

* *Curam habe de bono nomine* Eccl. 14. 15.

l'édification publique. Elle regarde également comme une obligation de conscience le soûtien des intérêts remis entre ses mains. C'est un dépôt inviolable qu'on peut lui arracher malgré elle, mais qu'on ne l'engagera jamais par crainte ni par espérance à livrer volontairement.

C'est ainsi que la dévotion, invincible contre les tentations les plus dangereuses, conduit les affaires où il faut de la fermeté. Mais elle fait retrancher de cette fermeté un excès qui la rendroit vicieuse. Elle assaisonne ses refus, déjà trop amers par eux mêmes, de tout ce qui peut en tempérer l'amertume. Comme elle agit sans passion, elle parle sans emportement. Elle ménage ses termes avec l'attention la plus scrupuleuse, & à des paroles peu mesurées elle oppose des réponses pleines de sagesse & de dignité. Elle ne se fait pas une fausse gloire de rendre mépris pour mé-

pris, outrage pour outrage, ni d'amuser le monde par le recit d'une conversation où elle aura montré de la hardieſſe & de la préſence d'eſprit, contente d'avoir mis la raiſon de ſon côté, ne ſe croyant victorieuſe dans une conteſtation que lorſqu'elle a le double avantage de ſoûtenir la meilleure cauſe, & de la ſoûtenir avec modération.

En effet, quel eſt le fruit de ces aigres diſputes, où, parce qu'on eſt d'un avis différent, & qu'on n'eſt pas chargé des mêmes intérêts, on ſe dit réciproquement les choſes les plus offenſantes? Eſt-ce ainſi qu'on prétend terminer les affaires qu'on traite enſemble? une animoſité déclarée entre les négociateurs, eſt-elle un prompt acheminement au ſuccès de la négociation? Celui qui occupe une place qui lui donne une autorité ſupérieure, eſt ſans doute inexcuſable de ſe prévaloir de l'autorité de ſa place, pour ſe livrer avec plus de li-

berté aux faillies d'une humeur chagrine & impérieufe. Il devroit fe fouvenir que fon rang & le pouvoir qu'il exerce, l'obligent à plus de retenue ; qu'étant comme les autres hommes, & plus que les autres hommes, fujet à fe tromper, il eft fait pour écouter les repréfentations de ceux qui ont droit de lui parler ; & qu'avec la plus forte perfuafion qu'il n'exige rien que de jufte, il ne peut pas trouver mauvais que d'autres perfonnes, qui ne penfent pas comme lui, réglent leurs démarches, non fur fes volontés, mais fur leur confcience.

Mais d'un autre côté, celui qui traite une affaire avec une forte de dépendance, doit avoir de grands égards & d'extrêmes ménagemens pour celui de qui cette affaire dépend. Il a beau dire qu'on ne lui rend pas à lui-même ce qu'il a droit de prétendre, qu'il ne doit rien à la perfonne, & qu'il ne doit pas

affez à la place pour s'affujettir à des maniéres & à des procédés qu'on reconnoît mal. Il a beau se plaindre de la bizarrerie, de l'entêtement, & de l'injustice qu'il rencontre sur ses pas. Tout cela peut être vrai; mais tout cela n'autorise pas une conduite directement opposée à l'esprit de la commission dont il est chargé. S'il veut l'exécuter heureusement, il doit gagner la confiance des personnes dont il a besoin, ou du moins éviter soigneusement tout ce qui pourroit les blesser. La nature des affaires qu'il traite avec elles, ne l'expose que trop souvent à leur déplaire, sans ajoûter une forme qui rende encore le fond plus odieux. J'avoue que des hommes supérieurs à leur place par leurs sentimens & par leurs lumiéres, ne s'arrêteroient pas à de frivoles minuties, qu'ils n'auroient garde de mêler des ressentimens particuliers à l'intérêt public, qui doit seul les occuper, & que le mérite

du fond l'emporteroit auprès d'eux ſur la forme dont ils ſe plaignent. Mais ces ames fortes, ces génies élevés ſont rares ; & l'on ne ſait que trop, que les plus légéres circonſtances décident ſouvent des plus grandes affaires. Il eſt donc eſſentiel de ménager des eſprits qui ſe cabrent aiſément ; & ſi l'on ne peut parvenir à ſe les rendre favorables, de ne leur donner aucune priſe ſur ſoi par des hauteurs & des vivacités déplacées. Ces ménagemens ſont compatibles avec la dignité qui convient au rang du négociateur, & à l'importance de ſa négociation; & s'il eſt capable du perſonnage qu'il joue, il ſaura relever à propos l'indécence d'un diſcours haſardé, ſans repliquer ſur le même ton.

Voilà ce que dicte la raiſon. Mais la raiſon ſeule a-t-elle aſſez de pouvoir ſur un caractère ardent & impétueux qui s'irrite d'abord, & dans les tranſports de ſa colère ne garde plus aucu-

nes mesures ? Il oublie alors que les personnes avec lesquelles il traite, peuvent faire avorter ou réussir ses projets. Indigné de leurs premier refus, qu'il ne croit pas faits pour un homme tel que lui, il s'en plaint avec une fierté qui les rend encore plus infléxibles. Outré des moindres manquemens, qui ne sont quelquefois que des distractions pardonnables dans les grandes places, sensible avec excès à des injures qu'il seroit peut-être de la prudence de dissimuler, il tourne en démêlé une négociation dont on est en droit de lui imputer dans la suite le mauvais succès. C'est ici que la dévotion, si méprisée dans le monde, est d'un merveilleux usage pour applanir une des principales difficultés des affaires. Elle étouffe dans le cœur les mouvemens de l'orgueil & de la colére, elle supprime toutes les paroles que suggérent ces deux passions, & ne laisse rien dire, lorsque la langue suit

ſes impreſſions, dont on puiſſe avoir lieu de ſe repentir. S'il eſt quelque moyen de faire goûter des raiſons ſolides à un homme fortement prévenu, c'eſt de lui parler avec la patience & la douceur qu'enſeigne le chriſtianiſme; & ſi ce reméde ne ſuffit pas pour guérir ſes préventions, on n'eſt reſponſable ni devant Dieu ni devant les hommes, des maux qu'elles produiſent, après avoir fait, pour les détourner, tout ce qu'on pouvoit attendre du zéle le plus pur & le plus ſage.

Quoi que nous ayons pû dire juſqu'à préſent en faveur de la dévotion, ſes adverſaires n'avoueront pas encore qu'elle puiſſe avoir l'eſprit des affaires. Cet eſprit, diſent-ils, conſiſte dans une adroite & fine politique que les maximes de l'Evangile n'admettent pas. Elles veulent que tous nos diſcours ſe réduiſent *à un oui*, ou *à un non* *. Un langa-

* *Sit ſermo veſter eſt eſt, non non. Quod autem his abundantius eſt, à malo eſt.* Matth. 5. 37.

ge si laconique & si précis conviendroit-il à la plupart des affaires ? Pour les traiter habilement, il faut savoir déguiser sa pensée, échapper à des questions importunes par des réponses captieuses, induire même en erreur ceux qu'il est à propos de tromper. Combien d'atteintes données à la candeur & à l'ingénuité chrétienne ? Cependant quelle autre voie pour réussir dans des affaires qu'un excès de franchise ruineroit infailliblement ! Les affaires demandent encore des principes de conduite plus hardis, qu'il n'est permis d'en avoir sous l'empire de la dévotion. Elle craint continuellement d'engager sa conscience, en faisant quelque injustice, en violant quelque précepte de la loi ; en donnant occasion à d'autres de commettre les mêmes péchés. Cette crainte arrête ses démarches les plus nécessaires, & pendant qu'elle délibère avec elle-même ; les momens décisifs passent & ne re-

viennent plus, les conjonctures favorables disparoissent, & une affaire importante échouë par des scrupules qu'aucune considération humaine ne peut calmer. Une morale si exacte, une conscience si timorée s'accordent mal avec l'esprit des affaires. Il faut ou s'éloigner d'elles pour jamais, ou renoncer à cette extrême délicatesse sur le choix des moyens, adoucir la loi par de commodes interprétations, s'occuper un peu moins de l'autre vie, & tourner davantage ses pensées vers ce qui peut être avantageux dans celle-ci.

C'est-là sans doute l'objection la plus spécieuse qu'on pût proposer contre la dévotion. Mais que pouvoit-on dire en même temps de plus honorable pour elle ? Quelle est cette politique dans le maniement des affaires, avec laquelle la dévotion est incompatible ? Si c'étoit seulement une prudence louable qui n'a que des vûes droites, & n'emploie, pour y

parvenir, que des moyens légitimes, elle n'auroit rien à craindre d'une conscience formée sur les plus étroites maximes de l'Evangile. L'on ne se contente donc pas de cette prudence, & l'on veut une politique qui ne consulte dans ses entreprises ni la morale Chrétienne ni l'équité naturelle, qui dans l'exécution des entreprises même les plus justes, sache préférer des voies sûres & abrégées à des moyens innocens, qui ne soit effrayée ni d'une fourberie ni d'une infidélité, & qui de ces trois mobiles des actions humaines, l'intérêt, la réputation & la vertu, ne mette la vertu qu'après la réputation, & l'une & l'autre qu'après l'intérêt. A ces traits on reconnoît la politique de *Machiavel.* La dévotion l'abhorre, & s'il n'y a point d'autre politique, si celle-là entre nécessairement dans la conduite des affaires, la dévotion se déclare elle-même incapable d'en traiter aucune. La probi-

té peut-elle penser autrement ? S'accommode-t-elle mieux que la dévotion d'une politique qui foule aux pieds la vérité, la justice & toutes les loix ? Périsse une si affreuse politique, & loin d'insulter à la dévotion, parce qu'elle en ignore les principes, convenons au contraire qu'elle n'a rien de plus admirable que d'inspirer au Chrétien une telle horreur pour le crime, que la conquête même de l'univers ne puisse pas l'engager à le commettre.

Les hommes seroient bien à plaindre, si le systême du politique Italien étoit raisonnable. Obligés de traiter ensemble des affaires, ils seroient réduits à la funeste nécessité d'employer, les uns contre les autres, l'injustice, la duplicité, la perfidie ; & ces vices si odieux changeant tout à coup de nature, deviendroient des qualités estimables. Graces au ciel, la perversité du cœur humain n'est pas encore montée jusqu'à ce point que de consacrer

les

les forfaits. Il n'eſt que trop ordinaire de pratiquer les maximes de *Machiavel.* Mais il y a long-tems qu'on leur a dénoncé un anathème univerſel ; & les gens ſages les mépriſent comme auſſi contraires à la ſaine politique, qu'à la loi divine & aux intérêts de la ſociété.

Il eſt faux d'abord qu'on ne puiſſe traiter des affaires ſans s'écarter du précepte de l'Evangile qui défend le menſonge. On tombe d'accord qu'il eſt quelquefois néceſſaire de ne pas dire la vérité à ceux qui n'ont pas droit de la ſavoir. Voilà tout ce qu'éxige la prudence dans l'adminiſtration des affaires. C'eſt auſſi ce que la dévotion permet, ce qu'elle autoriſe, ce qu'elle ordonne même. L'indiſcrétion n'eſt pas plus excuſable dans la morale du chriſtianiſme que dans celle du monde. On peut même dire que la premiére, favoriſe, encore plus que la ſeconde, la circonſpection qui évite les paroles, non-ſeulement pernicieuſes, mais inutiles. Un homme

qui se tait plus volontiers qu'il ne parle ; & qui veille attentivement sur tout ce qu'il doit dire, est moins exposé à révéler des secrets importans, que celui qui n'a pas les mêmes motifs d'aimer le silence & d'observer ses discours. Si l'on ne se borne pas à cette circonspection, & qu'on demande encore ou une altération formelle de la vérité, ou des équivoques & des restrictions également trompeuses, la dévotion, qui les condamne, refusera constamment de s'en servir, quelque succès qu'on puisse lui promettre dans les affaires qu'elle a entreprises. Elle ne fait en cela que se conformer au droit naturel, & la probité doit parler le même langage. Il faut bien que les ennemis de la dévotion conviennent que parmi les moyens de réussir, ceux qui sont essentiellement mauvais doivent être rejettés. Dès que la dévotion, d'accord avec la probité, trouve ce caractère dans le mensonge, quelque forme qu'on veuille lui donner, elle a raison d'en reprouver

l'uſage, & ſi c'eſt là ne pas entendre les affaires, elle paſſe condamnation ſur l'ignorance qu'on lui reproche.

Mais pour quelques occaſions où la fauſſeté fait réuſſir les affaires, combien d'autres où elle les gâte, où même elle les ruine ſans reſſource! On parle à des perſonnes éclairées qui ſentent le piége qu'on leur tend, qui ſe défient d'un diſcours ambigu, & démêlent dans ſes détours tortueux la vérité qu'on veut leur cacher. On ſoûtient à des gens inſtruits le contraire de ce qu'ils ſavent poſitivement; & le menſonge, inutile alors à ſon auteur, lui devient inévitablement nuiſible. On vient à bout d'en impoſer quelque temps à des hommes plus crédules; mais lorſque la fraude ſe découvre, quel mépris & quelle indignation ne conçoivent-ils pas contre l'impoſteur, & combien lui font-ils payer chérement le triomphe paſſager qu'il a remporté ſur leur bonne foi? La vérité, qui eſt le

lien du commerce que les hommes ont ensemble, doit regner dans les affaires, plus encore que dans les autres sujets de leurs conversations. C'est souvent l'unique moyen d'achever heureusement une bonne affaire, ou de se tirer d'une mauvaise. On n'a vû personne se repentir d'avoir dit la vérité, quand il a dû la dire. On a vû bien des gens se perdre par la dissimulation & le mensonge.

Il n'est pas moins faux qu'en entrant dans les affaires, il faille s'endurcir contre les remords d'une conscience trop délicate sur les régles de la justice. Voudroit-on se persuader à soi-même que l'univers n'est qu'une vaste forêt peuplée de brigands, & que dans l'espéce des hommes le plus sage est celui qui vole avec plus d'habileté, & qui sait mieux mettre ses larcins à couvert? Triste peinture que font quelques esprits dangereux, de ce monde qu'ils habitent, de l'humanité dont ils

font partie, & qui décéle en eux les dispositions dont ils croient tous les autres hommes coupables. Ne leur envions pas une politique fondée sur de tels principes. Elle réussit souvent, je l'avoue, & Dieu le permet ainsi pour nous détacher de ce monde, où la vertu ni le vice ne sont pas toûjours dans leur place naturelle, & pour nous rappeller par la vûe de ce désordre à la pensée d'une autre vie, où les droits de la justice sont exercés dans toute leur étendue. Toutefois c'eût été pour les justes même une tentation trop forte que la prospérité continuelle des méchans : Dieu les humilie quelque-fois & les écrase aux yeux de l'univers. Il confond leurs desseins ambitieux, il déconcerte les mesures de la politique la plus rafinée, & pour un Cromwel aussi heureux qu'habile scélerat, on en compte une infinité d'autres, ou renversés au milieu de leur course, ou précipités avec ignominie du faîte des grandeurs.

La vraie prudence eſt celle qui ne forme d'abord que des projets légitimes, & n'adopte enſuite pour leur exécution que des moyens qui ne faſſent pas rougir la vertu. Le mal ne ceſſe pas d'être ce qu'il eſt, parce qu'il conduit au bien ; & il faut avoir l'eſprit très-reſſerré, ou l'ame fort corrompue, pour s'applaudir d'un ſuccès qu'on ne doit qu'à l'injuſtice ou à d'autres voies également criminelles. Il y a, dit-on, des affaires qu'il eſt impoſſible de terminer, ſi l'on s'attache littéralement à la loi. Elles ſont juſtes néanmoins. Une délicateſſe qui fait renoncer à de ſi grands avantages, n'eſt-elle pas exceſſive ?

Ainſi raiſonnent des hommes qui n'ont que des vûes courtes & de fauſſes idées ſur la pureté de la morale. Mais un cœur ſolidement vertueux met à la tête de toutes ſes démarches la réſolution invariable de reſpecter, non ſeulement la loi, mais encore les bienſéances, Tout

ce qui eſt mauvais par ſoi-même, tout ce qui eſt bas, indécent & honteux, n'eſt plus un moyen pour lui. Il ne connoît d'autres expédiens que ceux qui puiſſent être avoués par l'honneur & par la conſcience. Un eſprit ſupérieur trouve plus aiſément qu'on ne ſe l'imagine de pareils expédiens. Ils ne ſont pas ſi rares quand on ſait les chercher, ni ſi foibles quand on ſait s'en ſervir. C'eſt l'ignorance, comme je l'ai déja remarqué, c'eſt auſſi la pareſſe, qui fait choiſir dans les affaires les moyens illicites, parce qu'ils ſe préſentent les premiers, & que l'uſage en eſt ordinairement plus facile. Si la dévotion les rejette, ce n'eſt pas par défaut de lumiéres. Elle peut les connoître, & lorſqu'elle eſt jointe à l'intelligence, elle les connoît auſſi-bien que ceux qui ne craignent pas de les employer; mais elle aime mieux, s'il le faut, faire un plus long circuit, que de marcher dans des voies que le cri-

me à frayées. Elle s'ouvre des routes qu'un zéle moins ardent & moins éclairé que le ſien jugeroit impraticables ; & ſi elle n'apperçoit enfin, pour atteindre le terme, que des ſentiers qui lui ſoient interdits, elle fait gloire de s'arrêter, ou de reculer en arriére.

Tout ce que prouve le raiſonnement de nos adverſaires, c'eſt qu'il faut ſavoir, en ſe mêlant des affaires, diſcerner avec exactitude ce qui eſt réellement mauvais. S'embarraſſer dans de vains ſcrupules, s'effaroucher d'une ſimple apparence, & ſans vouloir aller plus avant, abandonner une affaire intéreſſante, c'eſt un défaut oppoſé à l'eſprit des affaires ; mais ce n'eſt pas celui de la véritable dévotion. Des dévots peuvent l'avoir, ſoit parce qu'ils manquent des connoiſſances néceſſaires, ſoit parce qu'ils ſont d'un eſprit chancelant & irréſolu. Ceux-là doivent être exclus du maniement des affaires. Mais il en

eſt d'autres qui ſans céder aux premiers en délicateſſe de conſcience, ſont plus fermes & plus déciſifs. Ils appliquent avec juſteſſe les régles qu'ils ont parfaitement étudiées. Ils ne s'allarment pas ſans fondement; ils creuſent, ils approfondiſſent une affaire, avant que de décider qu'elle eſt mauvaiſe en elle-même, ou que les moyens qu'on propoſe pour la terminer, ſont vicieux. S'ils la jugent bonne, ils la retournent en mille maniéres pour découvrir quelque voie légitime qui en procure le ſuccès, & ils ne renoncent à un projet ſalutaire, que dans l'impuiſſance & le déſeſpoir de l'exécuter ſans donner atteinte à des loix inviolables.

Eſt-ce donc là cette puérile timidité, cette indéciſion dangereuſe, cet attachement opiniâtre à ſes ſentimens, dont on accuſe la dévotion? L'étendue & la ſupériorité de l'eſprit, la droiture du jugement, la profondeur du ſavoir, pré-

viennent ou corrigent ces défauts, & ce n'est pas à la dévotion qu'il faut s'en prendre, si toutes ces qualités ne se rencontrent dans plusieurs dévots.

Il suffit à sa justification, qu'elle ne les détruise pas, qu'elle n'en empêche pas l'usage ; & il ne manque rien à sa gloire, pourvû qu'en supposant les taens dont il ne lui appartient pas d'enrichir l'esprit, elle mette dans le cœur toutes les dispositions qu'on peut désirer pour entreprendre, pour soûtenir, pour achever heureusement les plus grandes affaires.



L'ESPRIT

DE SOCIETE'

L'ESPRIT de Société n'eſt pas comparable à tous les genres d'eſprit dont nous avons parlé juſqu'à préſent. Quelle différence entre les talens d'exceller dans la littérature, dans les ſciences, dans le gouvernement, dans les affaires, & le talent de plaire par la converſation! Celui-ci n'eſt bon que pour quelques momens; il ne paſſe pas les bornes des ſociétés où l'on vit; hors de ce cercle, qui ne peut jamais être fort étendu, il ne fait qu'une médiocre ſenſation, & ſi l'on compte pour quelque choſe la gloire qui demeure après nous, ce n'eſt pas ce talent qui tranſmet un nom à la poſtérité. Il ne donne au petit nombre de ceux qui le con-

noiſſent, qu'un amuſement paſſager, dont la mémoire s'évanouit bien-tôt, tandis que l'eſtime, la reconnoiſſance, l'admiration de tous les ſiécles eſt réſervée à ces hommes célébres dont les ouvrages immortels joignent l'agréable à l'utile, dont les profondes recherches ont dévoilé les ſecrets les plus curieux des ſciences, dont la ſageſſe & la capacité ont honoré les places qu'ils occupoient pour l'avantage de l'Etat & des citoyens. Indépendamment de cette fumée de gloire, qu'un eſprit ſolide peut mépriſer avec juſtice, ſi le choix des talens dépendoit de nous, qui n'aimeroit mieux, à juger ſainement, être grand poëte, grand orateur, grand philoſophe, grand théologien, grand homme d'Etat, qu'être ſeulement homme aimable dans le commerce?

Cependant on trouveroit aujourd'hui parmi nous plus d'une perſonne qui choiſiroit autrement, & qui ſacrifieroit volon-

tiers les graces inimitables du ſtyle de *La Fontaine*, la hauteur incomparable du génie de *Corneille*, l'érudition d'un *Petau*, d'un *Mabillon*, &c, ſi on oſoit le dire, l'habileté dans le gouvernement & dans les affaires d'un *Sully*, d'un *d'Oſſat*, d'un *Colbert*, la ſcience militaire d'un *Turenne* & d'un *Catinat*, à cette légèreté de converſation que ces illuſtres perſonnages n'avoient pas, ou peut-être qu'ils dédaignoient. C'eſt le goût du frivole, tant reproché à notre nation, & qui fait partie en quelques-uns de nos beaux eſprits de cette philoſophie ſinguliére dont ils ſe vantent, c'eſt, dis-je, ce goût inſenſé qui dicte un ſi faux jugement. On ne veut vivre que pour s'amuſer. On érige en ſageſſe l'art de varier & de perpétuer les amuſemens. Dans ce ſommeil de la raiſon, on perd toutes les idées du vrai, du grand & du beau. On n'eſtime plus que ce qui entretient les douces réveries dont on craint de ſortir. Tel eſt l'égarement qui

décrédite dans le sein même de la France tout ce qui en fait, aux yeux des autres peuples, l'ornement le plus précieux. Egarement funeste, non-seulement aux mœurs, mais encore aux talens, qui s'énervent & qui s'avilissent dans la dissipation d'une vie oisive & voluptueuse.

Quelques progrès que puisse faire cet égarement déplorable, il ne prescrira jamais contre la raison, & il restera dans le monde assez de lumiéres pour conserver aux talens les plus estimables leur juste supériorité. Ce ne seroit donc pas pour la dévotion un aveu fort humiliant, que de se reconnoître incompatible avec l'esprit de société. Elle pourroit se consoler de cette perte, si c'en étoit une pour elle, par les avantages qui lui sont assurés dans tous les autres genres d'esprit. Mais il n'est pas juste de nous arrêter, sur le point de terminer notre carriére. La dévotion, justifiée des reproches plus importans, n'a pas même à craindre les plus legères ac-

cusations. Plaire dans la société, est un genre d'esprit, quoique ce soit le moindre ; & dans ce qu'il a de réellement estimable, il s'accorde avec la dévotion.

Il est des sociétés où la dévotion ne sauroit paroître, & où, quelque esprit qu'elle pût avoir, elle seroit nécessairement ridicule. Ce sont les sociétés ou l'impiété dominante s'éléve contre la religion, où la pudeur a sans cesse à rougir des discours que tient le libertinage. Quelle part la dévotion peut-elle prendre à de pareils entretiens ? Applaudir ; ou conniver par le silence ? C'est ce qu'il est impossible qu'elle fasse, persuadée, comme elle l'est, par la parole de Dieu *, qu'on est coupable, soit par le mal qu'on commet, soit par celui qu'on autorise. Opposer les vérités chrétiennes aux maximes qu'elle entend ? Mais ce n'est pas dans la chaire

* *Qui talia agunt, digni sunt morte, & non solùm qui ea agunt, sed etiam qui consentiunt facientibus.* Rom. 1. 32.

du vice qu'il faut prêcher la vertu, & on pourroit avec raiſon lui faire la même réponſe qu'eſſuya *Caton* le cenſeur dans un lieu dont la gravité de ſes mœurs devoit lui défendre l'abord, & où l'auſtérité de ſa morale étoit entiérement déplacée. Il ne reſte à la dévotion d'autre parti à prendre que de s'éloigner de ces ſociétés, ou, ſi le hazard l'y a conduite, de s'en retirer promptement, avec les précautions qu'un zèle prudent doit lui ſuggérer.

Mais parce que ces compagnies ſont interdites à la dévotion, doit-on en conclure qu'elle eſt incompatible avec l'eſprit de ſociété? Eſt-ce donc là le théatre où brille véritablement cet eſprit? A ne conſulter même que le monde, un langage impie & obſcène eſt-il le ton de la bonne compagnie? Je n'ignore pas que pluſieurs de ceux qui la compoſent, ou qui ſe flattent de la compoſer, ne franchiſſent que trop ſouvent dans leurs diſcours des bornes qu'ils devroient reſpecter. Mais

ils ne s'émancipent ainſi que dans des occaſions où ils ſe croient plus en liberté. Lorſqu'il n'eſt pas de frein qui puiſſe arrêter la licence de leurs propos, ils deviennent mauvaiſe compagnie, s'ils ne l'ont pas toûjours été, & ils ne paroiſſent dans la bonne, que pour y être regardés avec mépris.

En effet, une régle de politeſſe, qui eſt de tous les temps & de tous les pays, eſt de ne rien dire devant ceux qui nous écoutent, dont ils doivent ſe tenir offenſés, s'ils ſe reſpectent eux-mêmes. Je ne parle pas de ces traits piquans qu'on lance quelquefois de deſſein formé; ce ſont des attaques ou des repréſailles que les loix du monde permettent en certaines circonſtances, & il ne s'agit pas ici de marquer l'oppoſition de ces loix à celles de l'Evangile. Mais quoiqu'on n'ait aucun prétexte de déſobliger quelqu'un, lui tenir des diſcours qu'il ne peut entendre avec plaiſir ſans ſe faire tort à lui-même,

c'eſt une groſſiéreté qui l'emporte ſur celle des nations les moins civiliſées. Ou l'on ſuppoſe que ces diſcours lui plaiſent, (& dès qu'on penſe ainſi, l'on le mépriſe, & on lui en donne une preuve à laquelle il doit être ſenſible, même dans cette ſuppoſition ;) ou l'on ſuppoſe qu'il écoute ces diſcours avec peine, & l'on paſſe outre malgré cette perſuaſion, maniére plus offenſante encore que la premiére. Reconnoit-on dans ce procédé, je ne dis pas, la politeſſe dont on ſe fait honneur aujourd'hui dans toute l'Europe, mais une civilité dont tous les hommes apportent les principes en naiſſant ? Que faut-il penſer, ſuivant cette régle, de ces hommes hardis qui ne craignent pas de bleſſer les bonnes mœurs ou d'outrager la religion devant des perſonnes que les bienſéances de leur ſexe ou de leur état, indépendamment du devoir de la conſcience, obligent à une exacte retenue ? Je l'ai déja dit, ils n'appartiennent pas à la bonne compa-

gnie, dont leur naiſſance ou leur rang leur ouvre peut-être l'entrée; ils ſont ſans conſéquence & ſans conſidération dans le monde, qui ne peut accorder ſon eſtime à l'impudence & à l'effronterie. Fuir leur commerce n'eſt pas une privation qui doive être regardée comme méritoire, & la dévotion peut renoncer à les voir, ſans renoncer à l'eſprit de ſociété.

L'irréligion & l'obſcénité, quelques agrémens qu'on leur donne, ne ſont pas faites pour embellir une converſation. Peut-on même, du côté de l'eſprit, ſe faire un mérite des folles plaiſanteries qui allarment & révoltent la vertu? J'avoue qu'une perſonne qui n'a pas d'eſprit, comme on en trouve parmi les incrédules & les libertins, n'en mettra pas dans les propos les plus licencieux. Mais je ſoûtiens que lorſqu'on s'égaïe ſur des ſujets ſi profanes, il eſt facile de montrer beaucoup plus d'eſprit qu'on n'en a réellement. Il y a je ne ſçai quoi de vif & d'original

dans les saillies d'une imagination qui n'est maîtrisée ni par le christianisme ni par la raison. Quand on examine ces saillies, & qu'on les réduit à leur juste valeur, on n'y remarque ni jugement ni délicatesse. Mais ceux qui parlent ainsi, ne demandent pas des auditeurs si attentifs & si pénétrans ; ils ne veulent que faire rire, & ils y réussiront avec des personnes qui prévenues des mêmes principes, leur tiennent compte d'un enjouement & d'une hardiesse conformes à leurs communes inclinations.

J'en dis autant de la méchanceté, que la vraie dévotion ne peut souffrir en elle-même, ni approuver dans les autres. Quelque ordinaire que soit ce vice dans le monde, il y est aussi méprisé que détesté. De quel œil voit-on une personne dont la bouche ne distille que l'absynthe & le fiel, qui n'épargne dans ses médisances envénimées ni ses amis ni ses proches, qui déchire sans ménagement les vertus les plus

pures & les plus universellement reconnues, qui est toûjours la premiére à raconter des faits infamans, & la plus opiniâtre à en soûtenir la vérité? C'est un monstre, dit-on, qui devroit être banni de la société. Si néanmoins il arrive qu'on applaudisse à une critique ou à des railleries dont on sent toute la noirceur, c'est une de ces contradictions dont l'homme est plein depuis sa chûte; il a encore assez de lumiéres & de droiture pour connoître & pour haïr ce qui est condamnable. Il n'a pas assez de force pour se défendre du plaisir qu'il trouve souvent dans ce qu'il condamne. Mais il n'en aime ni n'en estime d'avantage ceux qui lui procurent le plaisir criminel de la médisance. On sçait ce mot de la Bruyere, qu'*il faut être dénué d'esprit, si l'amour, la nécessité ou la malignité n'en font pas trouver* *. Les expressions se présentent en foule à

* Caractéres & Mœurs du Siécle. Chapitre *des Femmes*.

un homme qui dit librement tout ce qu'il pense, & qui eſt toûjours diſpoſé à penſer mal d'autrui. Ce même homme qui en impoſe aux ſots ou aux ignorans par un torrent de paroles, qu'ils confondent avec la véritable éloquence, rentreroit, aux yeux même de ſes admirateurs, dans la claſſe des eſprits médiocres, s'il étoit plus ſage & plus circonſpect dans ſes diſcours. Mais les vrais connoiſſeurs ont bientôt apperçu ce qui manque à ſes talens, & tandis qu'ils ſont d'accord avec la multitude ſur le mauvais uſage qu'il en fait, ils ſont bien éloignés de penſer, comme elle, que ce ſoient des talens ſupérieurs.

Il eſt aiſé de voir que tout ce que la dévotion retranche de ſes entretiens, n'eſt pas eſſentiel à l'eſprit de ſociété. Mais par ce retranchement, dira t-on, que laiſſez-vous à la dévotion, qui puiſſe la rendre aimable dans le commerce ? On convient avec vous qu'une impiété qui ne garde aucunes meſures, que des obſcénités ſans

voile & ſans nuage, qu'une noire & odieuſe malignité, ne réuſſiſſent pas communément dans la bonne compagnie; mais ſans ſe porter juſqu'à de tels excès, on peut tenir ſur ces trois matiéres, & l'on tient tous les jours dans le monde, des diſcours incompatibles avec la dévotion. On ne dogmatiſe pas ouvertement contre l'Evangile. On ne ſe déclare ni athée ni déïſte. Mais on plaiſante ſur les loix, ſur le culte, ſur les cérémonies de la religion. On déclame contre le Clergé, contre l'état monaſtique, contre la crédulité populaire. On hazarde quelque raiſonnement dont le but eſt d'affoiblir le reſpect pour les myſtéres, & en établiſſant le principe, on laiſſe à d'autres le ſoin de tirer la conſéquence. Voilà pour ce qui concerne la religion. On n'outrage pas groſſiérement la pudeur quand on a de l'éducation, & des égards pour les perſonnes à qui de pareils diſcours déplairoient. Mais on retient ſur les idées la

liberté qu'on n'exerce pas ſur les termes. On enveloppe d'une gaze qui n'eſt pas toûjours fort épaiſſe ce qu'il n'eſt pas poſſible de montrer à découvert. Des alluſions qu'une conſcience chrétienne n'oſeroit approfondir, des paroles à double entente, mais dont la ſignification n'eſt pas douteuſe, des maximes épicuriennes ſur les plaiſirs, loin d'être interdites dans le grand monde, ſont un des principaux agrémens de ſes converſations. Voilà pour ce qui regarde les mœurs. On n'aime pas des rapports perfides qui ſement la diſcorde & la jalouſie, des révélations téméraires qui tirent de l'obſcurité des actions honteuſes qui pouvoient être toûjours ignorées, des ſatyres cruelles qui excitent l'indignation plutôt que la joie. Mais ſous prétexte qu'une avanture eſt déja publique ou le ſera bientôt, quoique peu honorable au héros ou à l'héroïne, avec quel empreſſement la raconte-t-on? avec quelle complaiſance orne-t-on ſon récit

récit de tous les traits qui peuvent le rendre plus intéressant. Quel art à découvrir & à relever tous les ridicules ! quelle facilité à former des conjectures, & à prononcer des condamnations ! Voilà pour la médisance. Il faut s'exiler du monde, & sur-tout de ce qu'on y appelle la bonne compagnie, si l'on ne peut se prêter aux conversations qui roulent sur ces différens sujets. Il est rare qu'on y parle d'autres choses, & l'esprit de société consiste à en parler agréablement. La dévotion ne prétend pas à ce genre d'esprit. Elle porte sur ces conversations un jugement bien opposé à celui des honnêtes gens du monde ; elle voit du péché où ils ne trouvent qu'un badinage innocent. On a beau lui représenter qu'on n'attaque pas l'essentiel de la religion, qu'on évite toute parole obscène, qu'on ne dit rien sur les absens qui puisse demeurer secret, ou intéresser leur honneur ; elle ne se contente pas de ces excuses. Elle ne peut souffrir qu'on

faſſe des choſes ſaintes, & de tout ce qui a quelque rapport à la religion, une matiére de plaiſanterie. Elle n'admet pas des diſcours qui n'ont d'honnête que l'écorce, & dont le fond, pour peu qu'on veuille le creuſer, offre d'indécentes idées. Elle ne conſent à parler des défauts ou des crimes d'autrui, que lorſque la néceſſité l'y oblige, & le langage qu'elle tient alors, eſt bien éloigné de la moquerie *. Ainſi la dévotion ſe prive elle-même des reſſources les plus ordinaires pour animer une converſation. Comment ſuppléer à cette diſette ? comment remplir dans la ſociété le vuide immenſe qu'elle y laiſſe, & aux diſcours qu'elle proſcrit, peut-elle en ſubſtituer d'autres également capables de plaire & d'amuſer?

Avant que de répondre à cette objection, je demande à ceux qui la propoſent, s'ils prétendent blâmer la dévotion. A t-elle tort de rejetter les con-

* *Non gaudet ſuper iniquitate.* I. Cor. 13. 6.

versations qu'on vient de décrire ? Il n'y a rien de plus grave & de plus sérieux qu'une religion divine, & dont le bonheur des hommes dépend. Quel étrange renversement de la raison, que de plaisanter sur une matiére si peu susceptible de plaisanterie! Ou renoncez publiquement au christianisme, ou n'en parlez qu'avec la vénération dûe à la réligion que vous professez. Je ne combats pas, direz-vous, sa divinité ; je ne critique que certains usages. Mais ce que vous critiquez émane d'une autorité que l'Evangile de Jésus-Christ nous apprend à révérer. Tout est lié, tout est inséparable dans cet édifice sacré, & la moindre pierre abattue entraîne sa ruine totale. Je ne condamne pas même, ajoûtez-vous, les usages universels ; je n'en veux qu'à des abus particuliers. Le mal seroit beaucoup moindre, si vous en demeuriez là ; mais il seroit encore trop grand, je ne dis pas pour une dévo-

tion ombrageuſe, mais pour un cœur droit & un eſprit juſte qui eſt ſincérement attaché à ſa réligion. Eſt-ce au milieu d'un cercle, & ſur le ton de la plaiſanterie que vous traitez la réforme des abus? Vous ſoûtiendriez mal le rôle de réformateur, & j'en reviens à dire qu'il n'eſt rien de plus inſenſé que de choiſir pour ſujet d'une converſation badine une choſe, ou auſſi reſpectable que la réligion & tout ce qui lui appartient, ou auſſi déplorable que les abus qui en corrompent la pureté. Ignorez-vous d'ailleurs, ſi vous conſervez encore quelques ſentimens de reſpect pour le chriſtianiſme, les effets que produiſent ces plaiſanteries ſi ſouvent répétées qu'elles ont perdu tout le ſel qu'elles ont pû avoir? Vous vivez dans un ſiécle fertile en prétendus eſprits forts, qui trop foibles néanmoins pour attaquer de front une réligion invincible, voltigent autour d'elle par de légéres eſcar-

mouches, & au défaut des raiſons qui leur manquent, emploient dans ce genre de combat ces mêmes railleries qui vous ſont familiéres. En parlant leur langage, vous ſecondez leurs deſſeins, vous les affermiſſez dans l'incrédulité, vous réaliſez en quelque ſorte la chimére de leur triomphe, & vous attirez à l'irréligion de nouveaux partiſans dans les perſonnes d'une foi chancelante, pour qui vos diſcours indiſcrets deviennent un piége dangereux. Plaignez-vous maintenant de l'exceſſive délicateſſe & de la ſévérité de la dévotion.

Eſt-ce encore un vain ſcrupule en elle de penſer que *la bouche parlant de l'abondance du cœur* *, des expreſſions trop libres marquent, ſinon une conduite déréglée, du moins peu d'horreur pour le vice, & peu d'amour pour la vertu ? Sur ce principe,

* *Ex abundantia cordis os loquitur.* Matth 12. 34.

dont l'inconteſtable vérité ſe fait d'abord ſentir, la dévotion, ſans être trop rigide, n'a t-elle pas droit d'exclure de la converſation toute parole capable de réveiller des idées licentieuſes, & à plus forte raiſon toute maxime ſur les plaiſirs du genre de celles que les Sages du paganiſme ont reprochées à l'école d'Epicure? Il en eſt de même de tous les diſcours où les abſens ſont maltraités. C'eſt une lâcheté que d'attaquer ceux qui ne ſont pas en état de ſe défendre; c'eſt une injuſtice que de s'ériger en juge, & beaucoup plus en cenſeur, ſans être pleinement inſtruit de tout ce qu'il faudroit ſavoir. C'eſt une petiteſſe que de chercher des ridicules dans une perſonne qui ſous des dehors groſſiers cache ſouvent un mérite très-eſtimable. La dévotion a ſans doute des vûes plus hautes, & des motifs plus purs qu'une probité toute naturelle; mais l'une & l'autre ont les mêmes ſentimens ſur l'eſ-

prit de société, & quand la dévotion ne veut rien prendre ni sur la réligion, ni sur la pudeur, ni sur la charité, pour paroître aimable dans le commerce, elle n'en est que plus respectable aux yeux de la raison.

Tous les hommes seroient-ils donc assez malheureux pour ne pouvoir goûter des conversations exemptes de ces défauts? En combien de maniéres l'esprit de société peut-il se produire sans des secours qui ne sont nécessaires qu'à un génie étroit & stérile! Des principes & des raisonnemens généraux ne suffisent pas dans la matiére que nous traitons : il faut du détail ; & puisqu'on veut savoir les ressources de la dévotion pour plaire dans la société, voici celles que peuvent lui fournir des talens naturels, des connoissances acquises, & l'observation fidéle des maximes du christianisme.

Un défaut assez ordinaire aux hom-

mes d'un esprit & d'une science au dessus du commun, est de trop dédaigner la plupart des conversations où ils se trouvent. Ils y entendent des réflexions si peu judicieuses, des raisonnemens si faux, de si frivoles dissertations, & quelquefois de si froides plaisanteries, qu'ils ne peuvent dissimuler le dégoût & l'ennui que leur causent de pareils discours. J'ai dit que c'est un défaut; non qu'on doive approuver ce qui est indigne d'approbation, ni passer sa vie à faire & à recevoir des visites où l'on reconnoît tant d'inutilité. Mais l'homme sage & le vrai philosophe évite l'excès de la misanthropie, comme celui de la dissipation. Il ne se croit pas autorisé par les foiblesses & les imperfections des hommes à rompre tout commerce avec eux. Il n'a pas de son propre mérite une idée assez avantageuse, pour se préférer à tout le genre humain, & il supporte sans peine les autres, dans la

conviction du besoin qu'il a lui-même d'être supporté. Il sait d'ailleurs les devoirs qui le lient à la société, & il s'arrache, pour les remplir, aux délices de sa solitude. Les momens qu'il donne à la société, seroient uniquement employés, s'il en étoit le maître, à des entretiens utiles, instructifs, conformes aux pensées qui l'occupent, & aux études qu'il cultive ; mais parmi les hommes qu'il est obligé de voir, il en est peu qui soient en état de soûtenir ces conversations. Ne pouvant exiger qu'ils s'élévent jusqu'à lui, il travaille à se rapprocher d'eux. Il tempére les rayons trop vifs d'une lumiére qui les éblouiroit, & il apporte autant de soin à cacher des trésors précieux, que les demi beaux esprits à étaler de médiocres richesses ; non moins admirable dans ces conversations peu intéressantes par elles-mêmes, où il se proportionne aux connoissances & aux vûes de ceux

qui lui parlent, que dans ces entretiens sublimes où donnant l'essor à son éloquence & à son génie, il traite les grands sujets avec toute la dignité qui leur convient.

Qu'il y a de grandeur à descendre, lorsqu'il le faut, au niveau des petits ! Mais qui est plus capable que la dévotion d'un effort plus pénible qu'on ne pourroit le croire ? Quand on n'a que de la philosophie, sans une piété qui en adoucisse la sécheresse, on éprouve une répugnance infinie à écouter & à suivre les discours qui se tiennent ordinairement dans le monde. On n'y voit rien qui soit digne d'attention, & si l'on est forcé de les entendre, une contenance distraite & un morne silence marquent assez le peu de cas que l'on en fait. Mais la dévotion surmonte cette répugnance, en corrigeant par l'humilité du christianisme l'orgueil qui accompagne le savoir & la supériorité

des talens, en inſpirant pour les hommes une tendreſſe qui ne ſe rebute ni de leur ignorance, ni de leurs autres défauts, en preſcrivant l'obſervation de tous les devoirs, quelque génante qu'elle puiſſe être. Avec de telles maximes, le plus brillant génie, l'homme le plus éclairé, peut réduire en pratique cette maxime d'un ſi grand uſage dans le monde, qu'il faut ſavoir s'ennuyer à propos. Préparé à l'ennui, il en prend moins lui-même, & n'en communique pas aux perſonnes qu'il voit. N'eſt-ce pas là l'eſprit de ſociété ?

Rendons cependant juſtice au monde. Toutes ſes converſations ne ſont pas ſi diſproportionnées au goût des eſprits ſolides & des amateurs de la littérature ou des ſciences. Il n'eſt pas rare qu'on s'y entretienne de poëſie, d'éloquence, d'hiſtoire, de politique, de morale, de matiéres même plus ſérieuſes & plus relevées. Il n'eſt rien en

tout cela d'incompatible avec la dévotion. Elle en parle auſſi volontiers qu'elle en écrit, & puiſque nous avons vû qu'elle peut exceller dans la compoſition, rien n'empêche qu'avec la facilité de s'énoncer, elle ne ſe faſſe également applaudir dans les compagnies où l'on agite quelqu'une de ces queſtions. Je dis plus : la dévotion a des avantages particuliers pour réuſſir dans ces ſortes d'entretiens.

Car l'eſprit de ſociété ne conſiſte pas à parler ſavamment & profondément de toutes ces choſes. Il faut en parler d'une maniére qui plaiſe, en même temps qu'elle inſtruiſe. C'eſt ce que ne font pas ces diſcoureurs impérieux qui commencent par ſe rendre maîtres d'une converſation; qui ne propoſent pas, mais qui décident; qui ne prouvent pas, mais qui démontrent; qui ne daignent écouter perſonne, perſuadés qu'avant qu'ils aient eux-mêmes parlé, on eſt

incapable de prévenir ce qu'ils ont à dire, & qu'après leur décision, on n'a rien de mieux à faire que d'y souscrire. Il n'est point de défaut plus contraire à l'esprit de société, que cet esprit de domination & d'empire, qui blesse l'amour propre des hommes par l'endroit le plus sensible. Ils veulent bien qu'on leur apprenne ce qu'ils ignorent, ils consentent qu'on rectifie leurs idées & leurs opinions; mais ils exigent qu'on ne leur fasse pas trop sentir la supériorité qu'on peut avoir sur eux; prêts à la reconnoître, lorsqu'on ne s'en prévaut pas, mais indignés qu'on prétende leur en arracher l'aveu, & malgré eux en exercer les droits.

La vanité fait quelquefois tomber dans ce ridicule des personnes qui ont d'ailleurs toutes les qualités nécessaires pour rendre leur commerce agréable. Mais comme la vraie dévotion guérit de la vanité, elle préserve aussi de ce ridicu-

le. Un ſavant ou un bel eſprit à qui le chriſtianiſme enſeigne l'uſage qu'il doit faire de ſes talens, ne s'en ſert point pour humilier les hommes avec leſquels il vit; il ne leur refuſe pas la communication de ſes lumiéres, mais ſans leur donner lieu de rougir de leur propre aveuglement. On l'interroge: il répond ce qu'il ſait, avec netteté, avec préciſion, & ſur-tout avec modeſtie. On eſt tenté de le croire, par cela ſeul qu'il ne demande pas à en être crû ſur ſa parole; & ſi l'on n'acquieſce pas toûjours à ce qu'il dit, on eſtime au moins la ſageſſe de ſes diſcours. Il interroge lui-même, & il écoute les réponſes qu'on lui fait, en homme qui ne croit pas tout ſavoir, qui cherche les occaſions de s'inſtruire, & qui entend avec plaiſir la raiſon s'expliquer par une autre bouche que la ſienne. Il ſait également parler & ſe taire; parler, pour expoſer ſes ſentimens, & pour les établir ſur

les preuves qu'il juge les meilleures ; se taire, pour laisser à d'autres le temps de dire aussi ce qu'ils pensent, & d'y ajoûter les motifs de ce qu'ils ont avancé. Qu'on suppose dans un homme qui apporte ces principes dans la société, un esprit vif, un langage aisé, un jugement droit, de grandes connoissances sur les matiéres qu'on traite, sa conversation ne sera-t-elle pas suivie ? ne sera-t-elle pas admirée ? & ne lui déférera-t-on pas volontiers la même prééminence que ne peuvent obtenir ceux qui la mériteroient peut-être, s'ils ne s'efforçoient pas de l'usurper ?

Ce même homme est plus disposé à la louange qu'à la critique. Il se plaît à encourager des talens qui naissent, à dévélopper dans un esprit qu'on ne connoît pas, & qui se connoît à peine lui-même, les semences des belles choses qui peuvent en sortir, à démêler dans un discours qu'on tient devant lui,

ce qui est raisonnable & sensé, quoique défectueux par l'expression, en passant légérement sur ce qui est absurde & insoûtenable. Qu'on ne croie pas néanmoins qu'il se fasse une mauvaise habitude de tout louer sans réserve & sans distinction. La piété aime le vrai, & ne sait point flatter. Une fade complaisance est un vice dans la société, & l'homme dont nous parlons l'évite avec autant de précaution que l'aigreur & la dureté.

Il ne prodigue donc pas son approbation, & encore moins ses applaudissemens. Il garde le silence quand le respect ou d'autres considérations l'y forcent. Il blâme ce que les bienséances lui permettent de blâmer, il contredit les propositions qui lui paroissent dignes d'être combattues; mais ce n'est ni une antipathie personnelle, ni l'envie de briller aux dépens de son adversaire, qui l'engage dans ce combat; c'est le

pur amour de la vérité. Ses paroles dictées par ce motif, n'ont rien d'injurieux. Il parle tout à la fois avec force & modération ; & pourvû que la vérité triomphe, il se fait un devoir d'épargner à son adversaire la honte d'avouer sa défaite.

La différence des avis sur des questions où il est permis de se partager, est le charme de la société. Elle soûtient, elle anime les conversations, qui sans elle tomberoient bientôt dans une insipide langueur. Elle fait éclorre dans la chaleur des disputes des pensées fines & délicates, des tours heureux & naturels, des raisons fortes & pressantes, chacun mettant en œuvre toutes les ressources de son esprit, pour prouver son sentiment, & pour réfuter les objections de ceux qui ne pensent pas comme lui. La dévotion ne se fait pas une peine d'entrer dans ces disputes où la vivacité ne dégénére pas en emporte-

ment, mais elle ne se livre point aux accès d'une humeur chagrine & contredisante, fléau de la société. Il est des personnes qui soit par présomption, soit par bizarrerie, & souvent par l'une & par l'autre, ne sont jamais du sentiment qui s'ouvre; on donne des éloges à un ouvrage, elles en font la critique; on vante un mérite connu, elles le dépriment; on avance une proposition, elles embrassent la contradictoire, & quelque preuve qu'on puisse leur alléguer, elles n'en trouvent aucune de concluante. Si c'est fadeur, que d'approuver toûjours, c'est rudesse, c'est incivilité, que de toûjours contredire; & si l'on est peu touché des louanges d'un homme qui les distribue indifféremment, l'on est choqué d'une éternelle & opiniâtre contradiction. La dévotion, ennemie de la flatterie, est également éloignée de cette humeur contredisante. Elle n'est prévenue ni en faveur de ses

propres lumiéres ni contre celles d'autrui. Elle ne cherche pas avec une maligne attention des méprises qu'elle puisse relever. Il en est beaucoup dans les discours qu'elle entend, dont elle ne dit rien, soit parce qu'il seroit inutile & même dangereux d'en parler, soit parce que l'objet est trop peu important pour mériter une contestation. Des mœurs douces répandent dans le commerce une aménité que l'esprit & les connoissances n'y mettent pas toûjours. Mais l'assemblage des talens & de la douceur est tout ce qu'il y a de plus délicieux & de plus aimable. La dévotion s'accorde parfaitement avec les mœurs douces. Elle n'exclut ni l'esprit ni les connoissances. Que peut-on lui demander de plus pour être capable de l'esprit de société ?

Si l'on veut y ajoûter la gentillesse & la légèreté du propos, quoique ce soit plutôt un appanage de notre nation qu'u-

ne qualité néceſſaire à l'eſprit de ſociété, la dévotion ne s'y refuſera pas abſolument. Avec de l'enjouement dans l'eſprit, & des graces dans le langage, elle amuſera une compagnie par d'ingénieuſes narrations, & fera naître des fleurs dans le fond le plus aride. Sa converſation ſera pleine de traits & de ſaillies qu'elle tirera d'une imagination féconde & inépuiſable, non d'un cœur vicieux & dépravé. La raillerie même, pourvû que la religion, les mœurs & la charité n'en ſouffrent aucune atteinte, trouvera place dans ſes diſcours; & quoiqu'elle n'y ait pas un champ auſſi vaſte que dans les converſations où tous les ſujets lui ſont permis, elle cauſera aux amateurs de l'eſprit un plaiſir d'autant plus ſenſible, qu'il ne ſera mêlé ni d'indignation, ni de dégoût. J'avoue qu'une ſociété où les droits de la vertu ſont inviolablement reſpectés, quelque agréable qu'elle puiſſe être d'ailleurs, n'a que de foibles attraits pour des perſonnes accoûtumées au

désordre & à la licence, à peu près comme un homme dont le gout est emoussé par les excès de la crapule, & qui ne trouve plus rien de piquant qu'aux liqueurs & aux boissons les plus fortes. Mais est-ce sur de pareils suffrages qu'on doit juger si la dévotion peut avoir l'esprit de société? Ne suffit-il pas de plaire à ceux qui savent discerner dans la bonne plaisanterie l'art avec lequel elle est maniée, & ne l'en estiment que d'avantage lorsqu'elle s'exerce sur des sujets innocens? La dévotion qui a des talens, & sur-tout celui de bien rendre ce qu'elle sçait, n'ennuiera jamais ces vrais connoisseurs, quoique peut-être ils n'aient pas le courage de vivre suivant ses maximes. Ils seront enchantés de la douceur de son commerce, de la justesse de ses raisonnemens, de l'élégante simplicité de ses expressions, de l'étendue de ses connoissances, de la modestie sans fard, qui réhausse tout ce mérite. Ils ne se plaindront pas de l'indigence & de la sécheresse de sa conversation,

ils lui accorderont d'une commune voix l'eſprit de ſociété.

Ainſi, de quelque maniére qu'on envi-ſage l'eſprit, il eſt faux que la dévotion l'abaiſſe & le retréciſſe. Après tous les genres d'eſprit dont je viens de parler, ſi j'en connoiſſois quelque autre, j'en examinerois le rapport avec la dévotion: mais que manque-t-il à ſon apologie lorſqu'on a prouvé, comme je me flatte de l'avoir fait, qu'elle eſt compatible avec l'eſprit des belles lettres, avec l'eſprit des ſciences, avec l'eſprit de gouvernement, avec l'eſprit des affaires, avec l'eſprit de ſociété? C'eſt aux adverſaires de la dévotion à chercher quelque nouveau genre différent de tous ceux-là, s'ils prétendent encore qu'il en eſt quelqu'un dont elle ſoit l'ennemie irréconciliable.

On me demandera peut-être s'il y a beaucoup d'exemples de ce parfait accord de la dévotion avec l'eſprit. J'en ai marqué quelques-uns lorſqu'ils ſe ſont préſen-

tés ſous ma plume, & j'aurois pû en ajoûter un plus grand nombre, non-ſeulement dans les belles lettres & dans les ſciences, mais encore dans le gouvernement, dans les affaires & dans la ſociété. J'ai crû devoir m'attacher à la poſſibilité, plus difficile à établir par la voie du raiſonnement que la réalité par celle des exemples. On ſçait d'ailleurs que les faits de cette eſpèce touchent peu les adverſaires que j'ai combattus, déterminés à conteſter la vérité de la dévotion, ſi l'eſprit eſt inconteſtable, ou à douter de l'eſprit, s'il n'eſt pas ſi aiſé de former des doutes ſur la dévotion. Pour leur fermer la bouche, il falloit approfondir la nature des choſes, concilier celles qu'ils regardent comme oppoſées, & en donnant aux faits qu'ils nient de la vraiſemblance, les diſpoſer à en reconnoître la certitude. Je conviendrai cependant que les exemples de la dévotion & d'une ſeule eſpèce d'eſprit réunies en un degré éminent, ne ſont pas ordinaires. Si l'on

veut voir la dévotion & toutes les espèces d'esprit rassemblées dans une même personne, les exemples en sont encore plus rares, & peut-être n'en est-il aucun. Mais à qui faut-il attribuer cette rareté ? est-ce à la dévotion ? est-ce aux hommes même? On a vû que la dévotion n'a rien en soi de contraire à l'esprit, & qu'elle remplace par d'utiles secours les criminels appuis qu'elle lui ravit. Ne cherchons donc pas d'autre cause que la foiblesse des hommes. Peu capables de la perfection, la plupart ou altèrent la piété par de faux principes, & l'esprit y perd, ou se trompent, au préjudice de la piété, sur le mérite & les avantages de l'esprit. Mais ces erreurs ne sont pas inévitables, elles ne sont pas générales. Il y a eu des hommes qui pourvûs par l'Auteur de la nature d'admirables talens, ont sçû en allier l'exercice avec une fidèle correspondance à des graces d'un ordre supérieur. Ils ont connu la piété, & l'usage qu'elle pouvoit faire de l'esprit.

prit. Ils ont eu la force de réduire en pratique cette théorie incompréhensible aux esprits bornés ou aux dévots imparfaits. Ce qu'ils ont fait, d'autres auroient pû le faire avec les mêmes ressources; & s'ils ont eu si peu d'imitateurs, c'est que la perfection est rare dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grace.

Qu'on me dise en effet pourquoi les différens genres d'esprit sont si souvent divisés, & pourquoi dans le même genre il n'arrive guères qu'un seul homme ait toutes les parties. S'il est commun aux grands Poëtes d'écrire bien en prose, il ne l'est pas d'exceller tout à la fois dans la poësie & dans l'art oratoire. Il ne l'est même pas de posséder plusieurs parties différentes dans chacun de ces deux genres. Où sont les Orateurs parmi nous qui réussissent également dans les panégyriques, dans les oraisons funébres, dans les mystères, dans la morale, dans les plaidoyers (si la différence des professeurs permet-

toit d'unir la chaire & le barreau) dans les ſujets purement académiques ? Où ſont les Poëtes qui aient chauffé avec le même ſuccès le cothurne tragique & le brodequin de la comédie, qui ſoient merveilleux dans l'épopée, & en même temps dans le poëme lyrique, qui ne brille pas moins dans l'élégie que dans l'épigramme & dans la ſatyre ? Combien compte-t-on d'Auteurs en qui l'on admire la force du génie & du raiſonnement jointe à une profonde érudition ? L'union des ſciences avec la littérature eſt-elle fort ordinaire ? & parmi ceux qui étudient les ſciences, en voit-on beaucoup qui ſoient également verſés dans les mathématiques & dans la théologie, dans la métaphyſique qui s'éléve juſqu'aux eſprits, & dans la phyſique qui ne conſidére que les corps ? Mais où trouve-t-on des hommes capables de compoſer d'excellens ouvrages, & cependant habiles dans le gouvernement; déliés dans les affaires, aimables dans la

ſociété ? Eſt-ce l'incompatibilité réelle de ces différens talens qui cauſe leur ſéparation ? Non ſans doute, car ils coulent tous de la même ſource, & ce n'eſt point par leur nature qu'ils s'excluent mutuellement ; mais Dieu, qui eſt l'auteur de ces dons, les diſtribue avec poids & avec meſure. Souvent il n'en accorde qu'un ſeul ; rarement il en accumule pluſieurs ſur une même tête, & ſi jamais il a daigné les réunir tous, il n'eſt pas arrivé que tant de talens fuſſent portés par l'homme unique qui les poſſédoit, au même degré de perfection. La vie humaine eſt trop courte, les occupations qui la rempliſſent trop multipliées, la tentation d'un orgueil ambitieux trop dangereuſe pour les uns, & pour les autres celle d'un attachement idolâtre, pour qu'il ſoit poſſible, & même convenable, qu'un ſeul homme ait en toute matiére une égale ſupériorité ſur les autres hommes. Si l'on cherche des cauſes étrangéres pour ex-

pliquer le partage des talens de l'eſprit, il n'eſt pas juſte de rejetter ſur la dévotion le petit nombre de ceux qui ſavent la rapprocher de l'eſprit. Elle lui eſt encore moins oppoſée que les divers talens ne le ſont l'un à l'autre.

Ce qui entretient le mépris que les cenſeurs de la dévotion ont pour elle, c'eſt qu'ils la voient en des perſonnes dont ils mépriſent l'eſprit & les lumiéres. Ils concluent qu'elle n'eſt bonne que pour ceux qui n'ont ni connoiſſances ni talens : fauſſe conſéquence, & qu'on pourroit rétorquer contre le vice, qui eſt accompagné d'ignorance & de ſtupidité, plus ſouvent encore que la dévotion. Ils devroient au contraire eſtimer celle-ci par l'endroit même qui l'avilit à leurs yeux, car elle ne feroit plus ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire l'ouvrage de Dieu, & ſon ouvrage le plus précieux, ſi l'on ne pouvoit y prétendre que par les talens de l'eſprit. Ces talens ne ſont pas égaux ni même univer-

fels dans les hommes. Tous néanmoins font appellés à la piété, qui honore Dieu, & à la béatitude, qui couronne la piété. Falloit-il que la vertu, fi néceffaire à l'homme, & le bonheur pour lequel il eft né, dépendiffent d'une circonftance qui n'eft pas en fon pouvoir? Les ignorans & les efprits bornés font-ils moins les enfans de Dieu que les favans & les grands génies? Une ame, pour être enveloppée d'organes épais, en eft-elle moins une fubftance fpirituelle? eft-elle moins capable d'aimer ici-bas celui qui l'a créée, & lorfque fes liens feront rompus, de contempler l'éternelle vérité? Pourquoi feroit-elle exclue de la dévotion, qui l'éclaire dans fes ténébres, qui la confole dans fes maux, qui doit un jour combler tous fes vœux? Mais cette même dévotion, qui convient & doit convenir aux perfonnes les plus fimples, eft également faite pour les plus fublimes intelligences. Loin de les rebuter par fa

prétendue bassesse, elle ne leur présente que des idées nobles, grandes, majestueuses : elle fait mieux; elle leur apprend que toutes ces idées ne valent pas une seule des actions qu'on peut faire pour le service de Dieu ou celui du prochain.

FIN.



TABLE
DES MATIE'RES.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit intitulé *la Dévotion réconciliée avec l'esprit*, & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire souhaiter l'impression. A Paris, ce 30. Août 1753. *Signé.* GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel: Prévôts de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé TEULIERES Imprimeur à Montauban, nous a fait exposer qu'il désireroit imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *La Dévotion réconciliée avec l'Esprit*, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qua-

lité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui ont droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, 3000 livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans nôtre royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformement à la feuille imprimée attachée pour modelle sous le contrescel des présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre-dit très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre trés-cher & féal Chevalier,

Garde des Sceaux de France, le ſieur de MACHAUT Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtieme jour du mois de mars, l'an de grace mil ſept cent cinquante-quatre & de notre regne le trente-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* PERRIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, no. 312 *fol.* 247, *conformement aux anciens reglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 22 *Mars* 1754. DIDOT.



3



